LE

GUIDE DE L'ENFANCE

OU

PREMIER LIVRE

DE LECTURE COURANTE

A L'USAGE DES ÉCOLES PRIMAIRES

TREIZIÈME ÉDITION

LEVIS
IMPRIMERIE MERCIER & CIE
LIBRAIRES-ÉDITEURS

1892

GUIDE DE L[illegible]

OU

PREMIER LIVRE

DE LECTURE COURANTE

A L'USAGE DES ÉCOLES PRIMAIRES

TREIZIEME ÉDITION

LEVIS
IMPRIMERIE MERCIER & CIE
LIBRAIRES-ÉDITEURS

1892

Enregistré, conformément à l'Acte du Parlement du Canada, sur la propriété littéraire et artistique, en l'année mil huit cent quatre-vingt-six, et mil huit cent quatre-vingt-douze, par les FRÈRES MARISTES, au bureau du Ministre de l'Agriculture.

PROPRIÉTÉ DES AUTEURS :

ARCHEV
DE
LYO
—o—

M

La lec
intéress
compose
poignée.
ans les
Je sui
ement v
ire, les
ces et l
âge.
Veuill
félicitatio
en Notre

APPROB.

ARCHEVÊCHÉ
DE
LYON
—o—

Lyon, le 27 août, 1877.

Mon très honoré Frère,

La lecture de votre *Guide de l'Enfance* est vraiment intéressante et instructive ; le choix des morceaux qui le composent m'a paru excellent et l'édition en est bien soignée. Je fais grand cas de ces divers mérites, surtout dans les ouvrages destinés aux enfants.

Je suis donc heureux de recommander tout particulièrement votre petit volume, dans lequel, en apprenant à lire, les enfants pourront puiser les premières connaissances et les sentiments de vertu qui conviennent à leur âge.

Veuillez, mon très honoré Frère, agréer, avec mes félicitations, l'assurance de mes sentiments tout dévoués en Notre-Seigneur.

D. LAJONT.

Vicaire Général.

Valence, le 15 décembre, 1877.

Monsieur le Chanoine Belle, chargé par Nous d'examiner le livre intitulé : *Le Guide de l'Enfance ou premier livre de lecture courante à l'usage des écoles primaires*, nous affirme dans son rapport :

1° Que ce petit livre est irréprochable de tous points, en fait de doctrine religieuse et morale ;

2° Qu'il est très intéressant par le choix et la variété des sujets et très heureusement enrichi d'histoires, d'anecdotes ou de paraboles qui plaisent toujours à l'enfant et lui font retenir sans peine les leçons de sagesse qu'elles renferment.

3° Enfin qu'il sera très utile au maître pour former le cœur des enfants à tous les nobles sentiments qui doivent être le but d'une éducation véritable.

En conséquence, Nous donnons à cet ouvrage notre pleine et entière approbation ; Nous en recommandons la diffusion et la lecture, et Nous appelons toutes les bénédictions de Dieu sur le pieux Frère qui l'a composé et sur tous les membres de la Congrégation des Petits-Frères de Marie.

† CHARLES.
Evêque de Valence.

PREFACE

L'expérience a démontré que, pour obtenir de bons résultats dans l'enseignement de la lecture, il faut, tout à la fois, faciliter cette étude à l'enfant, la lui rendre agréable et faire en sorte qu'elle lui soit utile. Nous espérons avoir atteint ce triple but dans l'ouvrage que nous publions.

Pour rendre la lecture facile, nous employons d'abord des caractères assez gros ; nous passons ensuite, par gradation, à des caractères moindres, et nous arrivons enfin à ceux qui sont les plus usuels.

Nous croyons avoir rendu ce livre intéressant par les nombreuses histoires ou paraboles que nous avons fait entrer dans chaque sujet. Ces récits, mis à la portée des jeunes élèves, ne pourront que leur inspirer le goût de la lecture et faire sur leur esprit de salutaires impressions.

Et, comme l'éducation de l'enfant commence à se faire alors que son intelligence s'ouvre aux premières connaissances qu'il acquiert, soit par la lecture, soit par les explications qu'on lui en donne, il importe extrêmement de ne lui présenter que des choses morales et utiles. Avant tout, dit un auteur estimé, il faut apprendre à l'enfant sa sublime origine et la fin pour laquelle il est au monde. Il est nécessaire de lui faire connaître et aimer Dieu qui l'a créé, et de lui inspirer avec l'amour du bien et de ses devoirs, la crainte du péché.

Il nous a paru utile de donner aussi à l'enfant des notions pratiques sur les choses qui l'entourent, sur les objets dont il se sert, sur le monde où il vit et sur ses rapports avec ceux qui, par leur position, ont droit à son respect, à sa soumission et à son amour.

Nous avons ajouté, à la fin de ce livre, quelques morceaux de poésie, pris dans de bons auteurs, et destinés à orner la mémoire des jeunes enfants ; ils auront par là un moyen facile de plaire à leurs parents, par le débit de ces gracieuses poésies.

Enfin, nous terminons par quelques pages d'écriture manuscrite, offrant le double avantage d'initier les élèves à la lecture de ces sortes de caractères, et de leur servir de modèle pour les premiers devoirs écrits.

Parmi les ouvrages de ce genre les plus en vogue, les uns renferment, à la suite de chaque leçon, une série de questions que doit faire le maître, pour s'assurer que les élèves ont retenu le sens de la lecture ; d'autres donnent,

au bas de chaque page, l'explication des mots les plus difficiles de la leçon et les moins en usage.

Ces méthodes sont excellentes, et nous ne pouvons que les approuver ; mais il nous semble que ces questions écrites et ces répétitions de mots tiennent trop d'espace dans le livre, et qu'elles peuvent être facilement remplacées par les questions verbales que tout maître intelligent ne manque pas de faire à ses élèves.

Nous avons vu employer avec succès les moyens suivants pour obtenir des élèves de rapides progrès, et leur faire saisir facilement le sens de ce qu'ils lisent :

1° Le maître fait connaître d'avance la leçon qui devra être lue à la classe suivante ;

2° Il donne verbalement la signification des mots qui pourraient n'être pas compris ;

3° Il écrit lui-même, ou fait écrire au tableau noir les mots que les élèves auront à expliquer ou à écrire comme devoir ;

4° Il a soin de faire lire, à chaque élève, un nombre déterminé de phrases ou de lignes, et il accorde une récompense (*bonne note ou bon point*) à celui qui a lu sa leçon sans faute.

5° Il fait placer en cercle les commençants et il les fait lire, une première fois, tous ensemble et en syllabant, puis les élèves répètent cette leçon en lisant l'un après l'autre ;

6° Il met toute son attention à obtenir que tous les

élèves d'un même cercle suivent exactement, pendant que les autres lisent à tour de rôle ;

7° Enfin, il place toujours les premiers de la division, ceux qui ont le mieux su lire leur leçon, et qui ont fait le moins de fautes.

Par l'emploi constant de ces procédés, ou par d'autres que nous laissons à l'initiative de chaque maître, les élèves peuvent parvenir, en peu de temps, à avoir une bonne lecture courante et à se rendre compte de ce qu'ils ont lu.

LE
GUIDE DE L'ENFANCE

OU

PREMIER LIVRE DE LECTURE COURANTE

A L'USAGE DES ÉCOLES PRIMAIRES

INTRODUCTION

PREMIÈRE LEÇON. — Un jeune homme se rendait dans une ville où l'attendait un riche héritage. Pour y arriver, il devait traverser une vaste forêt infestée de bêtes féroces et de voleurs. Deux routes se présentaient à l'entrée de cette forêt : l'une allait à droite, l'autre allait à gauche. Un vénérable vieillard se tenait à la jonction de ces routes, pour indiquer aux voyageurs celle qui était la plus sûre ; il les engageait à la prendre pour arriver, sans accident, au terme de leur voyage.

Il remplissait depuis longtemps cette mis-

sion de charité. Ses bons conseils avaient sauvé la vie à un grand nombre de voyageurs qui s'étaient fait un devoir de les suivre. D'autres, pour les avoir méprisés, avaient péri misérablement dans la forêt.

2e Leçon.—Dès qu'il aperçut notre jeune voyageur, il vint au-devant de lui, le salua avec affabilité et l'engagea à se reposer quelques instants dans sa chaumière. Après lui avoir fait prendre un modeste repas, il lui tint ce langage : " Jeune homme, la forêt que vous allez traverser offre bien des dangers. Plusieurs voyageurs imprudents y ont péri pour avoir méprisé mes conseils et pris la mauvaise route.

" Pour vous, mon ami, vous aurez, je l'espère, un meilleur sort, car je m'aperçois que vous m'écoutez avec attention. Vous arriverez donc heureusement au terme de votre voyage en prenant la route que je vais vous montrer. "

Il le conduisit alors à l'entrée de la forêt, lui fit prendre la route à droite et lui donna les moyens d'échapper aux nombreux dangers qui le menaçaient.

Le jeune voyageur suivit fidèlement les conseils du vieillard, et il eut le bonheur de recueillir l'héritage qui lui était destiné.

3e Leçon. — Vous avez compris, mon enfant, que cette histoire renferme la parfaite image de votre situation présente.

Vous êtes vous-même ce jeune voyageur ; l'héritage qui vous attend, c'est le ciel. La forêt que vous avez à traverser n'est autre que la carrière plus ou moins longue que vous devez fournir ici-bas. La vie est, en effet, un long voyage dont l'enfance est le point de départ. Deux routes se présentent devant vous en ce moment : l'une conduit à la vertu, à la paix, au bonheur ; l'autre mène au péché, à la perdition, à la mort.

Combien d'ennemis vous attendent sur cette route ! Vous aurez à vous prémunir contre les funestes conseils et les mauvais exemples des méchants, contre les tentations du démon et contre vos passions.

Comme le jeune voyageur, dont vous avez lu l'histoire, vous êtes disposé à suivre la voie dans laquelle on vous fera entrer. Il est donc bien nécessaire que vous ayez, comme lui, un guide sage qui vous montre cette route sûre.

Vous le trouverez, mon enfant, dans l'enseignement infaillible de l'Eglise catholique et des prêtres, ses ministres ; vous l'avez dans les conseils de vos bons parents et dans les avis des maîtres chargés de votre éducation.

—

4e Leçon.—Ce livre sera aussi pour vous un guide fidèle qui vous montrera le chemin du ciel. Vous y trouverez des instructions simples, à la portée de votre jeune intelli-

gence et confirmées par des exemples bien choisis. Puissent ces instructions et ces exemples faire sur votre cœur une impression salutaire et durable !

Un vase neuf conserve longtemps l'odeur de la première liqueur qu'on y a versée ; vous conserverez de même jusqu'à la fin de votre vie, l'heureux souvenir des leçons que vous aurez lues dans ce livre. Vous en ferez la règle de votre conduite, et vous arriverez ainsi au véritable bonheur.

CHAPITRE PREMIER

DIEU ET LA CRÉATION

5e Leçon.—Vous ne devez jamais oublier, mon enfant, la première leçon que vous a donnée votre bonne mère, lorsque vous étiez encore tout petit et que votre raison commençait à se former.

Elle vous a parlé du bon Dieu, vous a appris à le connaître, à l'aimer et à le prier.

Ce Dieu si grand, si bon et si puissant est le créateur du ciel et de la terre. Nous devons à sa bonté et à sa puissance le beau soleil qui nous éclaire, la lune qui brille pendant la nuit et les étoiles qui ornent le firmament.

C'est Dieu qui donne à l'oiseau son chant mélodieux, aux arbres leur verdure, aux champs leurs riches moissons, à la rose sa beauté, à la violette son doux parfum, au lis sa blancheur, à l'enfant son innocence.

6e Leçon. — Dieu ne se montre pas à nos yeux ; mais sa divine providence prend soin de toutes les créatures, et ses regards sont continuellement attentifs à tous nos besoins. Il veut qu'en le priant chaque jour nous lui donnions le doux nom de Père. C'est ce que vous faites, mon enfant, lorsque, soir et matin, vous lui adressez cette belle prière : Notre père qui êtes aux cieux, etc.

Quand vous faites le signe de la croix, vous nommez les trois personnes adorables

de la sainte Trinité : le Père, le Fils, et le Saint-Esprit.

---

7. Leçon.— Dieu existe, de toute éternité, en trois personnes distinctes ; et, quoique ces divines Personnes agissent toujours de concert, on attribue plus spécialement la création au Père, la rédemption au Fils et la sanctification au Saint-Esprit. Nous ne pouvons pas comprendre comment ces trois personnes ne sont qu'un seul et même Dieu. C'est pour cela que cette vérité de foi est un mystère. On l'appelle le mystère de la sainte Trinité. Dieu est un pur esprit : il n'a ni corps ni figure ni couleur ; il ne peut tomber sous nos sens, c'est-à-dire que nous ne pouvons pas le voir, le sentir, le goûter, l'entendre, le toucher.

8e Leçon. — Dieu possède toutes les perfections dans un degré infini. Ainsi, il

est infiniment bon, infiniment grand, infiniment juste, infiniment puissant, infiniment sage, etc.

Il est le souverain Seigneur et Maître de tout ce qui existe au ciel et sur la terre. Toutes les créatures doivent être soumises à sa volonté sainte. Il a laissé aux hommes la liberté de choisir entre le bien et le mal ; mais sa volonté est que nous évitions le mal et que nous fassions le bien. Il promet une récompense éternelle à ceux qui obéissent à sa loi sainte, et il punira ceux qui la violent.

9e Leçon. — Dieu remplit tout l'univers par son immensité. Il voit tout, il connaît tout, jusqu'à nos plus secrètes pensées. Vous devez, mon enfant, vous rappeler sans cesse sa divine présence ; cette salutaire pensée vous aidera à éviter le mal et à faire le bien. Vous craindriez de faire une mauvaise action en présence de vos parents, de vos maîtres ou de quelque autre personne que

vous respectez. Vous devez respecter bien plus encore la présence de ce grand Dieu qui a fait l'univers, de ce juge qui doit un jour vous faire rendre compte de toutes vos actions, de ce bon Père qui vous aime et qui veut vous récompenser de votre fidélité à le servir.

---

10 Leçon.—Vous trouverez, mon enfant, dans l'histoire de la mort d'Abel, une preuve que Dieu voit tout.

Caïn et Abel étaient fils d'Adam et d'Ève ; le premier cultivait la terre et son frère gardait les troupeaux. Ils offraient l'un et l'autre des présents au Seigneur : Caïn des fruits de la terre, Abel ses plus beaux moutons. Dieu détourna ses regards des sacrifices de Caïn dont les intentions n'étaient pas pures, et il agréa ceux du pieux Abel. Caïn vit la préférence que le Seigneur accordait aux sacrifices de son frère, et il en devint tout triste.

Au lieu de corriger en lui ce qui déplaisait à Dieu, il s'abandonna à l'envie, et il évita la compagnie de celui qui en était la cause innocente.

11e Leçon.—La jalousie qui rongeait son cœur le porta à un crime affreux : il résolut de faire mourir son frère Abel.

Il lui dit donc un jour : "Mon frère, sortons, allons nous promener dans la campagne." Abel le suivit aussitôt avec un cœur paisible, et sans soupçonner le mauvais dessein de son frère.

Quand ils furent loin de leurs parents, Caïn se jeta sur Abel et le tua sans pitié. Il s'en retournait tristement, après avoir commis ce crime horrible, lorsqu'il entendit la voix de Dieu qui lui disait : "Caïn ! Caïn ! où est ton frère Abel ?" Caïn répondit avec insolence : "Suis-je gardien de mon frère ?....."

12e LEÇON.—Le Seigneur fit alors entendre à Caïn ces terribles paroles : "La voix du sang de ton frère Abel est montée vers moi, et la terre qui a bu ce sang crie vengeance contre toi.

"Désormais tu seras maudit sur cette terre ; tu la cultiveras et elle ne te donneras point ses fruits ; tu seras errant et fugitif jusqu'à la fin de tes jours." Caïn dit alors : "Mon crime est trop grand pour qu'il me soit jamais pardonné."

Et il s'éloigna du lieu témoin de sa faute ; il fut toujours triste et malheureux.

Vous voyez par là, mon enfant, que rien n'échappe aux regards de Dieu, et que ceux qui font le mal en porteront la peine en cette vie ou en l'autre.

13e LEÇON.—Les anges sont les premières créatures sorties des mains de Dieu. Par leur nature, ce sont des intelligences purement spirituelles, qui ne sont point destinées à être

unies à un corps. Leur nombre, dit un saint Docteur, surpasse celui des grains de sable de la mer, des gouttes d'eau de l'Océan et des feuilles de tous les arbres de la terre. Leurs fonctions sont de louer Dieu et d'exécuter ses ordres, ce qu'ils font avec le plus vif empressement et le plus grand bonheur. Le mot ange signifie messager ou envoyé. Les bons Anges sont ceux qui sont restés fidèles à Dieu. Les mauvais anges ou démons sont ceux qui se sont révoltés contre lui et ont été précipités dans un malheur éternel. Les bons Anges que Dieu a chargés de garder les hommes se nomment anges gardiens ; nous avons chacun le nôtre.

14e Leçon.—N'oubliez pas, mon enfant, que votre bon Ange vous suit partout, qu'il vous garde sans cesse, le jour et la nuit, qu'il est témoin de toutes vos actions. C'est lui qui vous préserve d'une foule de dangers auxquels vous êtes exposé. Il prie pour vous,

il présente à Dieu vos prières, quand elles sont bien faites.

O mon enfant, aimez cet ami tendre et fidèle ; respectez sa présence en évitant tout ce qui pourrait blesser ses regards si purs ; invoquez-le dans tous vos besoins et suivez fidèlement ses bonnes inspirations. C'est un prince de la cour céleste, un esprit bienheureux destiné à louer Dieu éternellement ; il désire vous voir partager son bonheur. C'est pour cela qu'il ne néglige rien pour vous porter à fuir le péché et à pratiquer la vertu.

15e Leçon. — Avant de créer l'homme appelé à être le roi de la nature, Dieu avait fait la lumière et le firmament ; il avait séparé les eaux de la terre ferme ; il avait créé les plantes, les arbres et les autres végétaux qui devaient orner la terre. Pour éclairer et réchauffer l'univers, il avait créé le soleil, ce globe si beau, si grand et si

nécessaire. Puis il avait formé les autres astres qui ornent le firmament : la lune, les planètes, les étoiles. Il avait créé ensuite les oiseaux, les poissons et les animaux répandus sur la terre.

Enfin, il dit : " Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. " Il forma son corps du limon de la terre et lui donna une âme immortelle et raisonnable. Il le nomma Adam. Il forma aussi le corps d'Ève et lui donna une âme semblable à celle du premier homme. Il les plaça dans un jardin délicieux qui fut appelé le paradis terrestre.

16e LEÇON.—Dieu permit aux nouveaux habitants de ce jardin de manger de tous les fruits qui s'y trouvaient, à l'exception du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal. Il leur dit formellement : " Si vous mangez de ce fruit, vous mourrez. " Ève, trompée par le démon, qui s'était mis sous

la forme d'un serpent, mangea du fruit défendu et en présenta à Adam qui, pour ne pas déplaire à sa femme, mangea aussi de ce fruit fatal.

C'est ainsi que nos premiers parents se rendirent coupables d'une grande désobéissance envers Dieu, et que le péché entra dans le monde.

17e Leçon.—En punition de cette désobéissance, Adam et Ève furent chassés du paradis terrestre et condamnés, avec toute leur postérité, à manger leur pain à la sueur de leur front. Ils devinrent, pour l'âme, sujets à l'ignorance, à la concupiscence ; et, pour le corps, à la douleur et à la mort. Dieu, pour les consoler, leur promit cependant un Sauveur qui réparerait leur faute. Il dit au serpent qu'une femme, un jour, lui écraserait la tête. Il voulait désigner d'avance la très sainte Vierge Marie qui devait détruire la puissance du démon, en nous

donnant Jésus-Christ, le Sauveur du monde.

18e Leçon.—Adam et Ève pleurèrent leur faute et subirent avec résignation la peine qu'ils avaient méritée. Leur vie fut longue et pleine de tribulations.

C'est à cause de la faute de nos premiers parents, que nous naissons coupables du péché originel et sujets à tant de misères pour l'âme et pour le corps. Si vous étiez tenté, mon enfant, de murmurer contre nos premiers parents qui ont commis cette désobéissance si funeste à leurs descendants, considérez d'abord qu'elle nous a valu le divin Rédempteur, don si précieux, qu'un saint Docteur appelle le péché d'Adam " une heureuse faute." Examinez, en second lieu, si dans la suite des temps, d'autres hommes n'auraient pas eu le malheur de se rendre coupables d'une semblable désobéissance.

19e LEÇON.—Pour vous prouver que nous ne devons pas condamner trop sévèrement la faute d'Adam et d'Ève, je vais vous raconter une petite histoire que vous lirez avec intérêt.

Un roi d'Aragon s'étant éloigné, dans une partie de chasse, des seigneurs et des officiers qui l'accompagnaient, arriva près d'une chaumière où un bûcheron et sa femme prenaient un modeste repas. Ils s'entretenaient assez haut pour être entendus à quelques pas de la porte. Le roi, qui n'avait pas été aperçu, fut curieux de savoir quel était le sujet de leur conversation. Il s'approcha donc doucement; et, s'étant placé près de la porte, il entendit la femme dire en soupirant :

"Ah ! qu'Ève aurait bien fait de ne pas manger du fruit défendu ! Elle avait tout à souhait dans le paradis terrestre ; elle aurait dû se contenter des fruits abondants qui étaient à sa disposition, et ne pas toucher à celui que Dieu lui avait défendu de manger.

Sa désobéissance est cause de tous les malheurs qui nous accablent "

20e Leçon.— " Tu as raison, ajoutait le bûcheron. Si j'avais été à la place d'Adam, j'aurais bien su conserver mon bonheur. "

Ils en étaient là de leur entretien quand le roi, qui avait tout entendu, fit un peu de bruit et entra dans la chaumière.

Grande fut la surprise de ces pauvres gens, en voyant entrer ce personnage qu'ils ne reconnurent pas d'abord, mais qui, par son air noble et distingué, par ses riches vêtements, leur parut un seigneur de la cour.

"—Je vous salue, mes bons amis, dit le roi, pourriez-vous me donner à boire, pour étancher la soif qui me dévore ?"

La femme s'empressa d'aller chercher de l'eau fraîche à une fontaine peu éloignée. Pendant ce temps, le bûcheron avait fait asseoir son hôte et lui avait offert un peu de

vin. Le roi but à la santé de ces braves gens; il mangea même quelques fruits qu'il trouva délicieux. Enchanté de ce bon accueil, il résolut de récompenser le bûcheron et sa femme, tout en mettant leur fidélité à l'épreuve.

21e Leçon.— Au moment de partir, il leur dit : " Vous venez de donner l'hospitalité à votre souverain, au roi d'Aragon ; c'est lui qui vous parle en ce moment. "

A ces mots, les pauvres bûcherons se levèrent avec précipitation et se tinrent dans la posture la plus respectueuse. L'air de majesté qui paraissait dans toute la personne du roi, ne leur laissait aucun doute sur la vérité de ses paroles. Le roi ajouta : " Puisque vous êtes honnêtes et bienfaisants, je veux vous récompenser. Vous allez quitter cette chaumière et vous viendrez avec moi. Je vous logerai tout près de mon palais. Là, vous aurez, pour l'habitation, la nourriture et les vê-

tements, tout ce que vous pourrez désirer. Je ne mettrai qu'une condition à votre bonheur; c'est que, sur la table où vous mangerez, sera déposé, chaque jour, un plat soigneusement couvert auquel il ne vous sera pas permis de toucher.

22e Leçon.— " Ce plat sera appelé le plat du roi, et, au jour où vous y toucherez, vous serez chassés de mon palais, et reconduits dans votre chaumière. Acceptez-vous cette condition ? " Le bûcheron et sa femme se jetèrent aux genoux du roi en s'écriant qu'ils acceptaient cette proposition avec la plus vive reconnaissance. Le roi sortit et sonna du cor à plusieurs reprises. Bientôt on vit accourir tous ses gens qui témoignèrent, par leurs cris, la joie qu'ils avaient de le revoir. Il leur fit connaître ce qu'il venait de promettre au bûcheron et à sa femme, et il donna des ordres pour faire préparer la voiture qui devait les conduire à la cour. Ces pauvres

gens croyaient rêver, tant ils étaient ébahis de se voir ainsi traités. Leurs préparatifs de départ furent bientôt terminés ; ils suivirent leur bienfaiteur. Quand ils furent arrivés à la cour, on les logea dans de magnifiques appartements ; on remplaça leurs vêtements grossiers par des habits somptueux, et bientôt on leur servit à manger.

23e Leçon.—Au milieu de la table, couverte de mets recherchés, était placé un plat soigneusement recouvert, avec ces mots : *Plat du roi.* Ils ne le regardèrent presque pas tant ils étaient ravis de se voir si bien traités. Quelques jours se passèrent ainsi sans que le plat mystérieux, qui reparaissait à chaque repas, fût pour eux un sujet de tentation.

Un jour vint, cependant, où la femme se prit à désirer de savoir ce que pouvait renfermer ce plat si bien recouvert. Elle fit part de ce désir à son mari, lui disant qu'il

n'y aurait pas de mal à le découvrir pour en connaître le contenu.

Le bûcheron lui rappela alors la défense formelle du roi, et il ajouta que tout leur bonheur dépendait de leur obéissance. La femme n'insista pas ce jour-là ; mais sa curiosité se réveilla plus vive le lendemain. Elle dit à son mari qu'elle ne voulait pas manger ce qui était dans le plat du roi ; mais qu'elle ne pouvait résister au désir de le découvrir.

24e Leçon. — Le bûcheron essaya de lui faire encore quelques représentations sur le malheur auquel ils s'exposaient. Elle répondit que le roi n'en saurait rien, et que, d'ailleurs, les mets lui étaient insipides, si elle ne pouvait satisfaire sa curiosité. Le bûcheron se laissa persuader, et il permit à sa femme de se contenter. Celle-ci s'empressa de découvrir le plat.... O surprise ! une petite souris blanche s'élance sur la table, puis sur

le plancher. Les deux époux cherchent en vain à la saisir : en un clin d'œil elle disparut dans un trou ménagé exprès.... " Ah ! malheureuse, dit le bûcheron à sa femme, ne t'avais-je pas dit que nous ne devions pas découvrir ce plat ? Qu'allons-nous devenir ?.... " Les larmes et les gémissements de la femme furent la seule réponse.

—

25e Leçon — Le roi survint en ce moment et leur demanda le sujet de leur douleur. Ils restèrent muets et confondus. Le roi comprit que sa défense n'avait pas été respectée ; il découvrit le plat fatal ; et, n'y trouvant plus l'animal qu'il y avait fait mettre, il se tourna avec indignation vers les deux coupables et leur dit :

" La condition que j'avais mise à votre bonheur n'était pas difficile à remplir. Vous venez de violer la défense si formelle que je vous avais faite. Eh bien ! vous avez

perdu vos droits à mes faveurs. Vous allez quitter mon palais et retourner dans votre chaumière. Vous n'oublierez jamais que, si vous êtes malheureux, c'est que vous l'avez bien voulu.

" Vous ne condamnerez pas si facilement la faute d'Adam et d'Ève, puisque vous n'avez pas été plus fidèles à respecter ma défense qu'ils ne l'ont été à l'égard de celle de Dieu."

Les deux coupables n'osèrent prononcer une seule parole. On leur rendit leurs anciens habits et ils furent conduits dans leur chaumière où ils regrettèrent inutilement, durant le reste de leur vie, la faute qui les avait privés de leur félicité.

CHAPITRE II

LE REDEMPTEUR

26e Leçon.—Vous avez appris, mon enfant, qu'après la désobéissance de nos premiers parents, Dieu, pour les consoler, leur promit qu'un Sauveur viendrait, dans la suite des temps, pour racheter le monde. Ce Messie promis fut désiré longtemps par les patriarches, par les prophètes et attendu par tous les peuples.

Lorsque les temps marqués dans les desseins éternels furent accomplis, le Fils de Dieu prit un corps dans le sein de la Bienheureuse Vierge Marie, par l'opération du Saint-Esprit. Unissant à ce corps une âme très sainte avec sa divinité, il accomplit ainsi le mystère de l'Incarnation.

Jésus naquit dans une pauvre étable, à Bethléem, petite ville de la Judée. Un Ange annonça sa naissance à des bergers qui vin-

rent l'adorer. Quelque temps après, des Mages arrivèrent de l'Orient, conduits par une étoile miraculeuse ; ils se prosternèrent devant lui, et, ouvrant leurs trésors, ils lui offrirent de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Ces présents étaient mystérieux : par l'or, ils le reconnurent comme roi ; par l'encens, ils confessèrent sa divinité ; et, par la myrrhe, ils rendirent hommage à sa sainte humanité, qui était alors passible et mortelle.

27e Leçon.—Jésus passa les premières années de sa vie avec Marie, sa sainte Mère, et Joseph, son père nourricier. Le saint Évangile résume toute la vie cachée de Jésus dans ces seules paroles : " Il leur était soumis. " Vous pouvez voir par là, mon enfant, combien l'obéissance est agréable à Dieu et nécessaire aux hommes.

A l'âge de trente ans, Jésus commença la prédication de l'Évangile dans toute la Judée.

Il confirmait la vérité de sa parole par un grand nombre de miracles. Il guérissait les malades, chassait les démons, rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets. Il rendit la vie au fils de la veuve de Naïm, à la fille du prince de la synagogue et à son ami Lazare qui était mort depuis quatre jours. Il calmait les tempêtes par une seule parole ; plusieurs fois il a nourri et rassasié des milliers de personnes avec quelques pains et quelques petits poissons qu'il bénissait et faisait ensuite distribuer au peuple par ses Apôtres.

28e Leçon. — La douceur, la sagesse, et la miséricorde se montraient dans ses paroles et dans ses actions. Il accueillait favorablement tous ceux qui venaient à lui, surtout les infirmes, les faibles et les pécheurs. " Je suis venu, disait-il, pour sauver ceux qui sont perdus, guérir les malades et ramener au droit chemin ceux qui sont

égarés. Ce ne sont pas, disait-il encore, ceux qui se portent bien, mais les malades, qui ont besoin de médecin. " Son cœur si bon prenait pitié de tous les malheureux. " Venez à moi, disait-il, vous tous qui êtes dans la peine, vous qui êtes fatigués et accablés sous le poids de vos misères, et je vous soulagerai ! "

Il aimait particulièrement les petits enfants ; il les accueillait et les bénissait avec bonté. Ses apôtres voulant les éloigner un jour, il les reprit en disant : " Laissez venir à moi les petits enfants, car le royaume du ciel est pour eux et pour ceux qui leur ressemblent !..... "

29e Leçon. — Sa tendresse pour les petits enfants le portait à lancer les plus terribles anathèmes contre ceux qui les scandalisent.

" Malheur, disait-il un jour, à celui qui scandalise un seul de ces petits qui croient en

moi ! Il vaudrait mieux pour lui qu'on lui attachât au cou une meule de moulin et qu'on le précipitât au fond de la mer !

" Gardez-vous, ajouta-t-il dans une autre circonstance, de scandaliser un seul de ces petits, car je vous déclare que leurs Anges voient sans cesse la face de mon Père qui est dans le ciel. "

Vous seriez un ingrat, si vous n'aimiez pas ce doux Jésus qui vous témoigne tant d'amour et qui a pris un si grand soin de votre enfance. Donnez-lui donc toutes les affections de votre cœur, et surtout efforcez-vous d'imiter ses vertus.

30e Leçon. — Jésus disait encore : " Quiconque reçoit un petit enfant comme celui-ci, c'est moi-même qu'il reçoit, et tout ce que vous ferez au moindre de ces petits, c'est à moi-même que vous le faites ! "

C'est à cette parole du divin Sauveur que

vous êtes redevable, mon enfant, de tous les soins que vous recevez de la part de ceux que la divine Providence a chargés de votre éducation. Ce sont les promesses du bon Jésus qui inspirent à vos maîtres ce dévouement de tous les jours et de tous les instants, cette patience avec laquelle ils supportent vos défauts, ce courage sublime qui leur fait affronter toutes les fatigues et les déboires de l'enseignement, cette affection qui leur fait désirer uniquement votre bonheur en cette vie et votre salut éternel en l'autre.

31e Leçon. — Jésus-Christ ne se contenta pas d'instruire les hommes par sa doctrine, de les porter au bien par ses divins exemples il voulut encore leur donner la plus grande marque d'amour que son cœur si bon pût imaginer. Il institua le sacrement d'Eucharistie pour être la nourriture de nos âmes ; il voulut, par ce sacrement d'amour, se faire non seulement notre nourriture, mais le compagnon de notre pèlerinage sur la terre. Nous

lisons dans la sainte Écriture : " Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes."

Ces paroles peuvent bien s'appliquer à Jésus toujours au milieu de nous dans l'auguste Sacrement de nos autels.

32e LEÇON.— Le moment de sa passion etant venu, les Juifs se saisirent de sa personne adorable ; ils lui firent souffrir les tourments les plus cruels, puis ils le clouèrent sur la croix entre deux voleurs. Quand Jésus fut élevé en croix, les pieds et les mains cloués, il pria pour ses bourreaux en disant : " Mon père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! " Il donna ensuite sa sainte Mère au disciple bien-aimé, et, dans sa personne, à tous les chrétiens. Il expira vers trois heures de l'après-midi, le Vendredi Saint. On mit son corps dans un tombeau creusé dans le roc ; l'entrée en fut fermée par une grosse pierre. Les Juifs scellèrent cette

pierre, et ils placèrent des gardes près du tombeau.

33e Leçon.—Trois jours après, il sortit du tombeau vivant et glorieux, vainqueur de la mort et de l'enfer. Il apparut à ses Apôtres et à plusieurs de ses disciples pour les confirmer dans la vérité de sa résurrection. Après avoir passé ainsi quarante jours sur la terre, il s'éleva dans le ciel, le jour de l'Ascension, en présence d'un grand nombre de disciples qu'il voulut affermir dans la foi en les rendant témoins de ce miracle. Il viendra de nouveau à la fin du monde, avec une grande puissance et une grande majesté, pour juger tous les hommes. Il rendra alors à chacun selon ses œuvres : le paradis aux bons et un enfer éternel aux méchants.

CHAPITRE III

OBÉISSANCE

34e LEÇON.—Jésus, en se faisant semblable à nous, a voulu être notre modèle. Il nous a donné l'exemple de toutes les vertus. Il faut donc vous efforcer, mon enfant, d'imiter ce divin Sauveur. Vous devez, comme lui, croître en sagesse et en grâce, à mesure que vous avancez en âge. Jésus prit un jour un petit enfant; et, le plaçant au milieu de ses Apôtres et de ses disciples, il leur dit : " Quiconque ne ressemble pas à cet enfant, n'entrera pas dans le royaume du ciel. " Nous pouvons dire aussi, en parlant de Jésus : Pour entrer un jour dans le ciel, il faut ressembler à ce divin Enfant.

35e LEÇON.—La désobéissance avait perdu nos premiers parents dans le paradis terrestre, Jésus est venu nous sauver par son obéissance. Il a été obéissant, dit saint Paul, jusqu'à la mort et à la mort de la croix. La première parole qu'il a prononcée en entrant dans le

monde, a été une parole de soumission : " Me voici, ô mon Père, pour faire votre sainte volonté ! " Toutes ses actions, durant sa vie mortelle, ont été réglées par l'obéissance. " Pour moi, disait-il, je ne fais pas ma volonté, mais la volonté de mon Père qui est dans le ciel. "

Pendant son agonie au jardin des Oliviers, il accepte le calice de sa passion pour se conformer à la volonté de son père céleste : " Que ma volonté ne se fasse pas, mais la vôtre. "

36e Leçon. —Voilà, mon enfant, le modèle que vous devez imiter, si vous voulez être heureux et mériter la récompense éternelle promise à ceux qui obéissent : " Ce ne sont pas, ajoutait le divin Jésus, ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume du Ciel ; mais si quelqu'un fait la volonté de mon Père céleste, c'est celui-là qui entrera dans le Ciel. " Il disait, dans une autre circonstance : " Si vous voulez entrer dans la vie éternelle, observez les commandements. "

Vous voyez, mon enfant, par toutes ces paroles du divin Maître et par les exemples qu'il nous a donnés, combien l'obéissance est agréable à Dieu et nécessaire aux hommes. Vous accomplissez la volonté de Dieu, quand vous faites bien votre prière du matin et du soir, car la prière est pour nous un devoir rigoureux. Vous faites cette divine volonté, lorsque vous obéissez à vos parents et à vos maîtres, puisque Dieu vous ordonne de leur être soumis. C'est aussi accomplir la volonté divine que de faire du bien au prochain, de secourir les pauvres, de visiter les malades, de consoler les affligés et de faire d'autres œuvres de miséricorde.

37e Leçon,— L'Écriture-Sainte nous fournit des exemples nombreux de soumission à la volonté de Dieu. Je vais vous raconter l'obéissance d'Abraham et de son fils Isaac.

Dieu voulut mettre à l'épreuve la fidélité de son serviteur. Il l'appela pendant la nuit : " Abraham, Abraham ! " dit la voix mystérieuse. " Me voici, Seigneur, " répondit le saint patriarche. La voix céleste ajouta :

" Prends ton fils Isaac, objet de ton affection, et va au pays de la vision ; là, tu me l'offriras en holocauste sur la montagne que je te montrerai. "

A cette nouvelle, Abraham sent se raviver dans son cœur toute l'affection qu'il portait à son fils. Cependant, il n'hésite pas un instant à obéir à Dieu.

Il se lève à l'heure même, prépare sa monture et se met en route avec son fils et deux serviteurs. Après trois jours de marche, ils arrivent au pied de la montagne désignée pour ce sacrifice. Il dit à ses serviteurs : " Restez-là et attendez-nous. Nous allons, mon fils et moi, adorer Dieu sur la montagne, puis nous viendrons vous rejoindre. "

Il prit le bois de l'holocauste et le mit sur les épaules d'Isaac. Pour lui, il portait dans ses mains le glaive et le feu.

38e Leçon. — Pendant qu'ils montaient, Isaac se retourna vers son père et lui dit : "Mon père ! " Abraham lui répondit : " Que voulez-vous, mon fils ? " — " Voilà bien, dit

Isaac, le feu et le bois, mais où est la victime ? " Cette demande d'un fils chéri excita toute la sensibilité de ce bon père. Il répondit : "Dieu aura soin de fournir lui-même la victime de l'holocauste, mon fils. " Il ne put en dire davantage. Ils continuèrent à gravir ensemble cette montagne ; Abraham, tout occupé de son sacrifice, n'osait porter ses regards sur ce fils chéri qu'il allait immoler pour obéir au Seigneur.

Isaac marchait tranquillement à côté de son père, ne songeant qu'à se conformer en tout à ce qu'il lui ordonnerait.

39e Leçon. — Arrivé au lieu qui lui avait été montré, Abraham dressa un autel ; il y plaça le bois qu'Isaac avait apporté. Puis, quand tout fut préparé, il dit à son fils que la victime choisie de Dieu n'était autre que lui-même. Le doux et innocent Isaac s'inclina devant la volonté divine ; et, sans prononcer une seule parole, il s'étendit lui-même sur le bois et présenta ses mains et ses pieds, pour être liés à la manière des victimes. Abra-

ham, surmontant alors tous les sentiments de la nature pour obéir à Dieu, prit son glaive et leva le bras pour immoler son fils.....Mais, au moment où il allait frapper, la même voix se fit entendre : "Abraham, Abraham !— Me voici, seigneur, répondit le saint Patriarche ! --Ne portez pas la main sur l'enfant, continua la même voix. Je connais maintenant que vous craignez Dieu, puisque vous n'avez pas même épargné votre fils unique pour me plaire."

Abraham, plein de joie, délia Isaac ; il l'embrassa tendrement ; et, pendant qu'ensemble ils remerciaient Dieu, ils aperçurent près de là, un bélier embarrassé par les cornes dans un buisson. Abraham le prit et l'offrit au Seigneur à la place de son cher fils.

40e Leçon.—Dieu fut si satisfait de cette obéissance d'Abraham qu'il lui promit une postérité nombreuse, et lui renouvela la promesse du Rédempteur.

Cette histoire renferme plusieurs enseignements qu'il est bon de remarquer. Isaac, portant sur ses épaules le bois sur lequel il al-

lait être sacrifié, était une figure touchante de Jésus-Christ montant au Calvaire chargé de sa croix. Ce bélier, embarrassé dans les épines et mis à la place d'Isaac, était aussi une figure bien sensible de Jésus, l'Agneau de Dieu, couronné d'épines et immolé sur la croix à la place des hommes coupables, qu'il voulait racheter et sauver.

41e Leçon.—Dieu, par son quatrième commandement, ordonne aux enfants d'honorer leurs parents, de les aimer, de leur obéir et de les assister. Un enfant qui désobéit à son père ou à sa mère, manque à l'un de ses principaux devoirs. Vos parents méritent votre amour, parce qu'ils vous comblent chaque jour de nouveaux bienfaits. Ils pourvoient à tous vos besoins et ils veillent sans cesse sur vous ; ils ne travaillent que pour votre bonheur. Vous seriez bien ingrat, mon enfant, si vous ne les aimiez pas, si vous leur causiez de la peine, si vous ne leur étiez pas soumis et reconnaissant. Ils sont heureux lorsqu'ils vous voient fidèle à remplir tous vos devoirs.

42e Leçon.—Je vais vous raconter un trait qui vous prouvera que Dieu récompense, même en cette vie, les enfants qui se montrent reconnaissants envers leurs parents.

Un roi avait un jeune page qu'il affectionnait à cause de sa fidélité. Il sonna un jour, et personne ne répondit à cet appel. Surpris de ce silence, le prince ouvrit la porte de son antichambre, et il trouva son page endormi sur un canapé. Au moment où il allait l'éveiller, il aperçut un papier écrit sortant un peu de sa poche. La curiosité porta le roi à ouvrir ce papier. C'était une lettre de la mère du jeune page dans laquelle elle remerciait son fils des secours d'argent qu'il lui avait envoyés.

43e Leçon.—Le prince, charmé de la conduite de ce bon fils qui se privait de ses gages pour aider sa mère, alla prendre dans son secrétaire un rouleau de pièces d'or et le glissa, avec la lettre, dans la poche de l'enfant. Un instant après, il tira fortement le cordon de la sonnette.—Le page, éveillé en sursaut, courut auprès du roi. " Vous avez dormi, lui dit

le prince." L'enfant essaya de s'excuser : et, mettant la main dans sa poche qui lui semblait plus lourde qu'à l'ordinaire, il y trouva le rouleau de ducats. Il le prit, pâlit, se mit à trembler et ne put articuler une parole. — " Qu'avez-vous, dit le roi ?—Hélas ! sire, dit le page, quelqu'un veut me perdre ; je ne sais d'où m'est venu cet or. — La fortune ne vient-elle pas souvent en dormant, répondit le prince. Envoie cette somme à ta mère, en lui faisant mes compliments, et assure-la bien que j'aurai soin d'elle et de toi....."

44· Leçon. — Voici un autre exemple pris dans la *Morale en action*

On ne saurait assez célébrer la piété admirable de trois frères japonais à l'égard de leur mère. Ces trois jeunes gens étaient dans la plus grande indigence ; ils prenaient soin de leur mère devenue infirme, mais leur travail suffisait à peine pour l'entretien de la famille. Ils apprirent qu'on avait publié dans le Japon, de la part du souverain, que celui qui pourrait saisir un des voleurs, si nombreux dans la

contrée, et le remettre entre les mains de la justice, toucherait une somme importante comme récompense. Ils prirent alors une résolution étrange : ils convinrent que l'un d'eux passerait pour voleur, et que les deux autres le conduiraient, lié, au magistrat, pour recevoir la somme promise. Ils tirèrent au sort pour savoir celui qui serait conduit, et le sort tomba sur le plus jeune.

45e Leçon. — Les deux aînés, touchés jusqu'aux larmes, refusèrent de le lier et s'offrirent l'un et l'autre à se mettre à sa place. Mais l'admirable enfant les encouragea à poursuivre leur entreprise ; il leur disait :

Pour soulager ma pauvre mère,
Sans regret je saurai mourir ;
Dans les tourments de la misère,
Pouvons-nous la laisser souffrir.

Ils se décidèrent enfin à le lier et à le conduire au gouverneur. Ce magistrat fut surpris du jeune âge de ce voleur et de la brièveté de ses réponses. Il le fit cependant conduire en prison, en attendant de plus amples informations.

Ses frères reçurent la somme promise, et, avant de repartir, ils sollicitèrent et obtinrent la permission de revoir le prisonnier. Le gouverneur enjoignit expressément au garde chargé de les accompagner dans la prison de se placer de manière à tout voir et à tout entendre sans être vu. Il aperçut les trois frères s'embrasser tendrement et verser des larmes abondantes avant de se séparer. Il les entendit parler de leur mère, de sa douleur lorsqu'elle apprendrait ce qui s'était passé. Le gardien courut informer le gouverneur de ce qu'il avait vu et entendu.

46e Leçon. — Ce dernier, voulant éclaircir à fond ce mystère, ordonna au même gardien de suivre les deux jeunes gens, de voir où ils entreraient et de savoir ce qu'ils feraient de l'argent qu'on venait de leur remettre. En attendant son retour, il fit garder le jeune homme en prison. Le gardien, après avoir suivi longtemps les deux aînés, les vit entrer dans une pauvre maison. Il fit en sorte de s'en approcher le plus possible sans être aperçu, et, il entendit les jeunes gens raconter à leur

mère ce qu'ils venaient de faire pour la soulager. La pauvre femme, apprenant que son jeune fils était en prison, se mit à pousser des cris lamentables, disant qu'elle préférait cent fois mourir de faim et de misère plutôt que de compromettre la liberté et la vie de son cher fils. " Allez, leur dit-elle, enfants trop charitables et frères dénaturés, rapportez cet argent et ramenez-moi mon fils, s'il vit encore ; s'il est mort, ne songez plus à me nourrir, mais à me préparer un cercueil, car je ne pourrais pas lui survivre. "

47e Leçon. — Le gardien, ayant entendu ces paroles, courut chez le gouverneur et lui raconta tout ce qui était arrivé. Celui-ci fait venir aussitôt le jeune prisonnier, il l'interroge, le presse de lui avouer la vérité et le menace des plus grands châtiments, s'il le trompe. Le jeune homme, effrayé, lui fait un aveu complet de tout ce qui s'était passé. Le gouverneur, touché d'un si rare exemple de piété filiale, en fit aussitôt un rapport à son souverain : et, en attendant la pension qu'il avait sollicitée pour

sa digne mère, il combla le jeune homme de louanges sur sa belle conduite et lui donna, en le renvoyant, une somme égale à celle qu'il avait fait remettre à ses deux frères. Ceux-ci, étant arrivés pour rendre au gouverneur l'argent qu'ils avaient reçu, furent bien étonnés de voir leur jeune frère mis en liberté. Ils le furent encore davantage lorsqu'ils entendirent le gouverneur les assurer que cette somme leur appartenait. Il leur promit de prendre soin d'eux et de leur mère.

48e Leçon.—Nous lisons, dans le *Mentor des enfants*, le trait édifiant que je vais rappeler ici.

Vers la fin du siècle dernier, un jeune enfant, qui avait vécu assez peu chrétiennement avant sa première communion, forma la résolution après l'avoir faite, de tout souffrir plutôt que de jamais offenser Dieu qu'il avait eu le bonheur de recevoir.

Il eut bientôt occasion de montrer que sa résolution était sincère. Son père, peu scrupuleux sur l'observation des lois de l'Eglise,

faisait servir tous les jours, sur la table, des aliments gras. Un vendredi, il en offrit à son fils qui, jusqu'alors, n'avait fait aucune difficulté de suivre sur ce point les exemples de son père. Mais, cette fois, l'enfant le remercia d'un ton respectueux, et dit avec fermeté qu'il ne pouvait user des mets qu'on lui présentait, parce que les lois de l'Eglise le lui défendaient.

49e Leçon. — " Eh bien ! Monsieur, lui répondit le père indigné, puisque vous ne voulez pas ce que je vous offre, vous ne mangerez que du pain. — Volontiers, mon père, répondit modestement l'enfant, la religion m'apprend que je dois vous obéir comme à Dieu quand vous ne m'ordonnez rien de contraire à la loi sainte." Le père fut insensible à cette réponse si sage ; il fit enfermer l'enfant, avec défense de lui donner autre chose que du pain sec.

La mère, plus tendre que son mari, lui porta, en cachette, des aliments maigres, le pressant de les manger et l'assurant que son père n'en saurait rien. " Non, ma mère, mon

père m'a défendu, en votre présence, de manger autre chose que du pain, je dois lui obéir ; je peux vivre avec ce seul aliment ; mais, dussé-je mourir de faim, je préfèrerais la mort à la désobéissance. " La mère ne put répondre que par des larmes ; elle courut rapporter cette réponse à son mari. Celui-ci fut si frappé et si attendri que, pour réparer l'injuste rigueur dont il avait usé, il promit à son enfant de ne plus violenter sa conscience et d'observer lui-même, à l'avenir, l'abstinence prescrite par les lois de l'Église.

50e Leçon. — Vous devez encore obéissance aux pasteurs de l'Église, qui sont les représentants de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la terre et les instruments de ses miséricordes envers les hommes. C'est à eux qu'il a dit : " Celui qui vous écoute m'écoute moi-même, et celui qui vous méprise, me méprise. " Cette parole du divin Maître vous fait comprendre quel respect, quelle soumission vous devez aux prêtres, à cause du caractère auguste dont ils sont revêtus. Saint Bernard ne craignait pas de dire que, s'il rencontrait sur

son chemin un prêtre et un ange, il saluerait d'abord le prêtre et l'ange ensuite. Il donnait pour raison de cette préférence le pouvoir que le prêtre a reçu de faire descendre Jésus-Christ sur l'autel, de fermer l'enfer aux pécheurs repentants et de leur ouvrir le ciel par la grâce de l'absolution.

51e LEÇON.—Si l'on doit respecter les ministres des rois de la terre, à combien plus forte raison faut-il respecter les prêtres, qui sont les ministres de Dieu ? Mépriser leur saint ministère, c'est s'en prendre à lui et le toucher à la prunelle de l'œil. " Prenez garde, dit-il, de toucher à mes oints, à ceux qui me sont consacrés ! "

Mépriser les prêtres, les religieux, c'est ordinairement une preuve que l'on n'aime ni Dieu, ni la religion, ni son devoir.

Les Pharisiens se moquaient de Jésus-Christ, parce qu'ils étaient orgueilleux et avares. Quand un pasteur vous reprend, il fait son devoir, puisqu'il est obligé de veiller sur votre conduite et d'en répondre à Dieu.

Le berger doit-il se taire, quand il voit le loup ravager son troupeau ? A l'exemple de son divin Maître, le prêtre sait oublier les injures et faire du bien même à ses ennemis. Le trait suivant nous en est une preuve.

HISTOIRE

52e Leçon. — C'était au plus mauvais jours de la révolution française de 1793 dans ces temps malheureux où les prêtres n'avaient qu'à choisir entre l'exil, l'apostasie ou la mort. Un curé de campagne, très aimé de ses paroissiens, crut pouvoir se soustraire au décret de proscription lancé contre le clergé fidèle. Il resta caché chez des gens de confiance, et il continua pendant quelque temps à exercer, dans sa paroisse, son ministère de zèle et de charité. Il réunissait ses paroissiens pendant la nuit, par groupes peu nombreux, tantôt dans une ferme, tantôt dans une autre. Un malheureux le dénonça et plusieurs agents du pouvoir furent mis à sa recherche. Une nuit, pendant qu'il terminait les prières de la messe, on vint, en toute hâte, l'avertir que deux soldats, envoyés pour le

prendre, n'étaient plus qu'à quelques pas de la ferme.

53e Leçon. — A cette nouvelle, le saint prêtre se dépouille lestement de ses vêtements sacerdotaux ; et, prompt comme l'éclair, il s'élance, par une petite fenêtre, dans un pré attenant ; puis, prenant sa course à travers le verger, il franchit la haie qui l'entourait, et gagne bien vite du terrain sur les deux soldats qui le poursuivent. Il arrive sur le bord d'une rivière assez profonde ; point de pont en cet endroit pour la traverser.... Il n'hésite pas un instant, il se jette à la nage ; et, luttant avec force contre le courant, il se trouve bientôt de l'autre côté. De là, il vit ses deux adversaires courant à lui et se disposant à traverser aussi la rivière à la nage. Il gravit à la hâte un coteau voisin, et de là, il monte sur des rochers d'un accès difficile. Il était sauvé ; mais, en ce moment, il entend des cris de détresse venant du côté de la rivière. Il se penche sur le bord du rocher et il aperçoit un des soldats qui se débattait dans l'eau, et l'autre, sur la rive opposée, n'osant porter secours à

son camarade parce qu'il ne savait pas nager.

54e Leçon.—Cet homme va se noyer ; le danger est pressant. Le prêtre ne consulte que sa charité et son courage : il descend rapidement vers la rivière et il se jette de nouveau à la nage pour sauver le malheureux soldat qui venait de disparaître sous l'eau. Il plonge et replonge pour trouver son ennemi; il le saisit enfin et le conduit au rivage,en nageant d'un bras et le soutenant de l'autre. Cet homme avait perdu connaissance. Le prêtre lui prodigue les soins nécessaires en pareille circonstance, et bientôt il a le bonheur de le ramener à la vie. Le soldat ouvre de grands yeux ; il voit son sauveur et il ne sait quelle contenance faire devant lui. Le prêtre lui parle, il le rassure et lui témoigne tant de charité, que le soldat, ému, lui demande pardon. "On nous trompe, dit-il, quand on nous répète sans cesse que les prêtres sont les ennemis de la société ; quand on nous les représente comme des assassins du peuple, comme des ennemis ne respirant que vengeance. Vous venez de me prouver le con-

traire par le service que vous m'avez rendu au moment même où je voulais vous perdre."

55e Leçon.—"Puisque vous voyez, mon ami, lui répondit le prêtre, que notre seule vengeance consiste à faire du bien à nos ennemis, à exposer même notre vie pour sauver la leur, cessez donc de nous haïr et de nous persécuter. — Hélas ! répond le soldat, nous devons obéissance à ceux qui nous commandent. Je ne pourrais pas même vous garantir des nouvelles poursuites qui vont être dirigées contre vous ; elles seront plus terribles que jamais. Au nom du ciel, fuyez !... "

Le digne ecclésiastique avait accompli un acte héroïque de charité ; il avait sauvé son persécuteur d'une mort certaine ; il le voyait revenu à des sentiments plus humains. Il lui serre la main et se met de nouveau à grimper sur le rocher voisin. Quelques minutes après, il se trouvait en lieu sûr, et il remerciait le ciel d'avoir échappé à ses ennemis.

56e Leçon. — Vous devez encore obéir aux magistrats chargés de protéger les bons et de punir les méchants : leur autorité vient de Dieu, la religion vous commande de leur être soumis. Honorez aussi ceux qui sont chargés de votre éducation. Ils remplacent vos parents et ils ont droit à votre soumission aussi bien qu'à votre respect. Vous devez suivre avec fidélité les avis qu'ils vous donnent pour votre bien, et écouter leurs leçons avec une grande attention. La plus douce joie que vous puissiez leur procurer, c'est de vous conduire d'une manière irréprochable et d'acquérir les connaissances qui vous sont enseignées. N'oubliez pas que vos maîtres ont le droit et le devoir de vous avertir et de vous corriger de vos défauts. Gardez-vous donc de vous plaindre et de murmurer contre eux, quand ils remplissent ce devoir. Vous devez les en remercier, puisqu'ils vous rendent le plus grand service. Un malade se plaint-il avec raison, parce qu'il trouve amers les remèdes que lui a ordonnés son médecin, ou parce qu'il souffre d'une opération nécessaire qu'on lui a fait subir ?

57e Leçon. — N'imitez jamais certains enfants paresseux qui se font prier pour aller à l'école, qui font semblant d'être malades pour obtenir de leurs parents une dispense de la classe. Ils regretteront plus tard le temps précieux qu'ils perdent si volontiers maintenant, et il ne sera plus en leur pouvoir de réparer cette perte. Ne faites pas non plus comme ces écoliers qui ne savent pas se rendre attentifs aux leçons qu'on leur donne, et qui se plaisent à déranger ou à distraire leurs voisins. On peut dire qu'ils ont des oreilles et n'entendent pas ; et l'on constate qu'ils ont une langue et ne savent pas la retenir. Voyez comme ils s'appliquent peu à faire leurs devoirs, comme ils sont distraits et insouciants! Ils ne savent pas même prendre soin de leurs livres et de leurs cahiers. Malgré la peine que se donnent leurs parents pour les tenir propres, on les voit souvent venir en classe avec des mains sales et les vêtements en désordre. Quels tristes écoliers ! Gardez-vous, mon enfant, de leur ressembler !.....

HISTOIRE

58e Leçon. — Théodose le Grand avait

confié l'éducation de ses deux fils Honorius et Arcadius à un précepteur d'une grande capacité et d'une probité reconnue. Cet homme de bien se nommait Arsène. Il prodiguait à ses élèves tous les soins que l'on pouvait attendre d'un maître tel que lui. Un jour, pendant qu'il donnait sa leçon, l'empereur entra dans l'appartement où il se trouvait avec ses deux fils. Le maître était debout, et les princes, assis. Théodose fut indigné du peu de respect de ses enfants envers leur maître. Il les en reprit vivement, et il exigea que, sur l'heure même, ils se tinssent debout pendant qu'Arsène, assis, leur donnerait la leçon.

" Ignorez-vous, mes enfants, dit Théodose, que si vous devez à votre père la naissance et l'espoir d'une couronne, vous devez à Arsène un bien infiniment plus précieux, puisque c'est à lui que vous serez redevables de la bonne éducation qui fera de vous des princes vertueux et dignes du trône. "

Pour les punir du manque de respect qu'il avait remarqué en cette occasion, il les condamna à paraître à la cour, pendant huit jours, sans être revêtus des insignes de leur dignité.

L'HÉROÏSME DU DÉVOUEMENT

59e Leçon.—Voici, mes amis, l'histoire d'un enfant véritablement extraordinaire ; non point par une précocité d'esprit ou de talent qui n'est qu'un don singulier, plus ou moins étonnant, mais par une force de volonté, par une puissance de charité, de dévouement et de sacrifice, qui sont une grâce accordée par Dieu à ses créatures privilégiées.

Un pauvre ouvrier, nommé Pierre, avait cinq enfants, tous garçons, dont le plus âgé comptait à peine huit ans. Depuis quelques mois, le prix de tous les objets nécessaires à la vie était considérablement élevé. Pierre travaillait jour et nuit et gagnait à peine de quoi se procurer, au bout de la journée, un morceau de pain qu'il partageait en six parts : une pour chacun de ses fils et une pour lui.

60e Leçon,—Un jour, l'aîné de ses enfants qui se nommait Joseph, ne voulut accepter qu'un quart de sa portion, c'est-à-dire, tout juste ce qu'il fallait pour ne pas mourir de faim.

"Je ne me sens pas très bien, dit-il à son père; mangez le reste ou partagez-le entre mes frères.—Tu es malade, mon pauvre enfant, qu'as-tu ? dit le père inquiet.—Oh ! ce ne sera rien, mais je ne puis manger, dit l'enfant ; il vaut mieux que je me couche. Son père le mit au lit et le lendemain matin il alla prier un médecin de venir, par charité, visiter son enfant malade. Le médecin, qui était un homme compatissant et bon, se rendit aussitôt auprès de Joseph, et, lui ayant tâté le pouls, il ne lui trouva d'autres symptômes de maladie qu'une grande faiblesse.

61e Leçon. — " Monsieur, dit Joseph, ne m'ordonnez aucun remède, car je ne puis rien prendre.—Tu ne veux rien prendre, mon ami, et pourquoi !—Oh ! je vous en prie, ne me demandez pas pourquoi, je ne vous le dirai jamais.—Bon ! dit le docteur, tu ne feras pas le méchant et tu obéiras à la volonté de ton père et à la mienne. Il ne faut pas que les enfants soient capricieux.—Oh ! Monsieur, repartit Joseph, je vous assure que ce n'est pas un caprice.—Allons ! je ne veux pas te forcer

à me dire ton secret, mais je demanderai à ton père ce que signifie cette obstination à ne vouloir prendre aucun remède.—De grâce, Monsieur le docteur, ne dites pas une pareille chose à mon père !—Alors, explique-toi donc, ou certainement je vais le lui dire.—Oh ! plutôt !...oui, plutôt, je préfère vous l'avouer. Mais, d'abord, ayez la bonté de faire retirer mes frères." Le médecin fit sortir les enfants et Joseph lui parla ainsi :

62e Leçon.—Si vous saviez, Monsieur le médecin, dans ce temps de disette, mon pauvre père a bien de la peine à gagner un peu de pain. Je sens un chagrin affreux quand je vois ce bon père et mes jeunes frères souffrir faute de nourriture. Je suis l'aîné, j'ai plus de force que mes petits frères, je veux leur laisser manger ma part. C'est pour cela que j'ai fait semblant d'être malade et de ne pouvoir pas manger comme d'habitude." Le médecin essuya ses yeux et dit : " Et toi, est-ce que tu n'as pas faim ?—Oh ? si, mais je n'ai pas la douleur de voir tant souffrir les autres !—Tu ne sais donc

pas, mon ami, que tu mourras si tu te prives de nourriture ?—Je le sais bien, répondit l'enfant, mais je mourrai avec résignation. Mon père aura un enfant de moins à nourrir ; et moi dans le ciel, je prierai le bon Dieu pour qu'il assiste mon pauvre père et mes petits frères. Seulement, je désirerais bien que vous eussiez la bonté d'amener près de moi un prêtre ; j'ai peur d'avoir fait un mensonge en disant que j'étais malade, et je ne voudrais pas mourir sans en avoir obtenu le pardon."

63e Leçon.—Le charitable docteur, touché de la générosité et de la piété de cet enfant, le serra dans ses bras : "Non, mon ami, tu ne mourras pas, lui dit-il. Dieu, qui est le père de toutes ses créatures, veille sur celui qui souffre, qui travaille et qui prie. Ton père est bon et laborieux : toi, tu pries et tu te dévoues ; Dieu ne vous abandonnera pas."

Après avoir ainsi parlé, il courut à sa maison, et ne tarda pas à revenir, suivi d'un domestique chargé de toutes sortes de provisions. Il fit asseoir à table le vertueux enfant avec

ses frères, ainsi que leur père qui, en ce moment, revenait de son atelier.

64e Leçon.— On peut juger du plaisir que goûta cet honnête bienfaiteur en voyant la joie de toute cette famille et les couleurs reparaître sur les joues du petit Joseph. Mais ce secours ne fut pas le seul ; beaucoup de personnes, ayant appris le dévouement filial et fraternel du jeune Joseph, s'empressèrent d'apporter à son père, celles-ci des vivres, celles-là des vêtements.

La famille de Pierre fut retirée de la misère ; mais il n'accepta les bienfaits de la charité que pendant la durée de la disette et ne voulut plus les recevoir aussitôt que son travail put suffire aux besoins de ses enfants.

Ceux-ci, toutefois, avaient acquis des protections qui leur procurèrent une éducation avec laquelle ils furent en état d'aider plus tard leur père et de prospérer dans les professions honnêtes. (*Catéchisme catholique,*)

CHAPITRE IV

LA CHARITÉ OU L'AMOUR DU PROCHAIN

65e Leçon. — Après vous avoir rappelé, mon enfant, le respect et l'obéissance que vous devez à ceux qui sont chargés de vous conduire, je ne puis mieux faire que de vous parler de la charité, qui est la vertu fondamentale du Christianisme.

C'est la Charité qui a fait descendre le Fils de Dieu sur la terre. " Dieu a tant aimé le monde, dit Jésus-Christ, qu'il lui a donné son Fils unique, afin que tous ceux qui croient en lui ne périssent pas, mais qu'ils aient la vie éternelle " (*S. Jean*, III, 16.) C'est la compassion que le Sauveur a eue de nos misères qui l'a porté à se faire homme pour nous en délivrer.

Il a pris sur lui toutes nos infirmités ; il a payé toutes nos dettes à la justice de son Père céleste. C'est sa charité pour nous qui lui a fait verser, jusqu'à la dernière goutte, son sang précieux, pour nous racheter.

C'est par amour pour nous qu'il nous a lais-

sé son corps et son sang adorables dans la sainte Eucharistie. C'est sa charité qui le portait à guérir les malades, à ressusciter les morts, à nourrir le peuple qui le suivait en foule pour entendre sa divine parole.

66e LEÇON.—Un docteur de la loi lui demanda un jour quel était le plus grand commandement ; Jésus lui répondit :

" Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces." C'est là, ajouta-t-il, le premier et le plus grand commandement de la loi.

Et voici le second qui est semblable au premier : "Vous aimerez votre prochain comme vous-même."

Vous devez savoir, mon enfant, que pour remplir ce grand devoir de la charité, il ne suffit pas d'aimer ses parents, ses amis et ceux qui nous font du bien ou de qui nous attendons quelque avantage. En agissant ainsi, on s'aime plutôt soi-même que le prochain.

" Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, dit Jésus-Christ, quel mérite en aurez-vous ?"

67e LEÇON.—Nous devons aimer le prochain, parce que Dieu nous l'ordonne, parce que tous les hommes sont les enfants de Dieu, créés à son image, rachetés au prix du sang de Jésus-Christ et destinés à un bonhenr éternel. On doit faire consister cette charité en quatre choses principales : 1° vouloir du bien à tous ; 2° leur en faire quand on le peut ; 3° ne causer aucun préjudice à personne ; 4° supporter les injures et cacher les défauts des autres.

Voilà la vraie charité sans laquelle on ne peut plaire à Dieu, sans laquelle on n'a pas le véritable cachet des élus. — " La marque à laquelle on reconnaîtra que vous êtes mes disciples, c'est si vous vous aimez les uns les autres, " dit le divin Jésus.

HISTOIRE

68e LEÇON. — Nous lisons dans la vie de saint Philippe de Néri qu'étant à Rome occupé à donner une mission, un portefaix vint le trouver et lui dit : " Mon père, je vous ai entendu répéter si souvent que la sainteté peut s'acquérir dans les états les plus humbles, que je me suis dit ce matin : Et moi

aussi je pourrai bien être un saint. Je suis donc venu vous trouver pour que vous ayez la bonté de me dire ce que je dois faire pour le devenir. Mon ami, lui répondit le Père, je suis si pressé en ce moment, que je n'ai pas le temps de vous dire tout ce que vous avez à faire pour être un saint ; mais, ajouta-t-il en lui remettant un petit livre, voici un maître qui vous le dira pour moi.

" Revenez me faire savoir dans quelques jours comment vous aurez mis en pratique les conseils de cet excellent maître. " Le portefaix n'eut rien de plus pressé que d'ouvrir ce livre. C'était un Nouveau Testament. Il l'ouvrit au chapitre V de l'évangile selon saint Mathieu et lut : " Vous avez entendu dire : Œil pour œil, dent pour dent. Et moi je vous dis de ne pas vous défendre contre celui qui vous maltraite. "

69e Leçon. — Il ferma le livre et se mit à réfléchir...C'est bien difficile tout de même de ne pas se défendre lorsqu'on est attaqué et maltraité. N'importe, je veux être un saint et le P. Philippe m'a dit de suivre les conseils

de mon petit livre. Il eut l'occasion, ce jour-là même, de mettre en pratique les avis de son maître. Comme il portait un lourd fagot, il vint sans le vouloir, à accrocher l'habit d'un homme brutal qui passait et le lui déchira légèrement. Celui-ci, furieux, se jeta sur le pauvre portefaix, lui renversa son fagot et se mit à le frapper si rudement avec sa canne, qu'en un moment il l'eut mis tout en sang. Le portefaix sentait la colère bouillonner dans ses veines ; il fut sur le point de saisir l'impertinent et de le jeter sur le pavé ; mais se rappelant aussitôt les paroles qu'il avait lues : " Et moi je vous dis de ne pas vous défendre contre celui qui vous maltraite, " il eut le courage de se laisser frapper et se contenta d'essuyer le sang qui coulait sur son visage.

---

70. Leçon.—Le lendemain, il alla trouver le saint pour lui rendre compte de sa lecture et de sa conduite. Il avait la tête encore toute meurtrie et enveloppée d'un bandeau ensanglanté. "Qu'avez-vous mon ami, lui dit le saint et quel accident vous est donc arrivé ? —Ah ! mon père, répondit le brave porte

faix, c'est ce petit livre qui m'a empêché de me défendre ; sans lui, je vous assure que je ne serais pas dans l'état où vous me voyez ; j'en aurais bien fait davantage à mon agresseur."

Le saint pressa cet homme de s'expliquer. Il connut alors tout ce qui s'était passé la veille. Saisi d'admiration à la vue d'un tel exemple de patience, il embrasse tendrement le portefaix, lui fait donner les soins nécessaires et l'encourage à continuer la lecture de son petit livre.

71e LEÇON.—Quelques jours après, les blessures étaient guéries et le bon portefaix reprenait la lecture de son livre. Il tomba cette fois sur le chapitre X, du même évangile, et il lut :

"Et quiconque donnera seulement un verre d'eau froide à boire à l'un de ces plus petits, parce qu'il est mon disciple, je vous le dis en vérité, il ne perdra point sa récompense." (Saint Mathieu, X, 42)."

"Je ne suis pas riche, il est vrai, dit le portefaix ; mais je puis donner encore à plus pauvre que moi." Et, partir de ce jour, il épargnait le plus qu'il pouvait sur sa nourriture,

sur l'entretien de ses vêtements, et il était joyeux de donner ses petites épargnes à ceux qu'il savait être dans le besoin.

Plus il donnait, plus il était heureux et plus il éprouvait le besoin de donner davantage. Un mois s'écoula ainsi, puis il vint retrouver son sage directeur.

---

72. Leçon.—Le saint admira les merveilleux effets que la grâce produisait dans cette âme. Il admit son disciple à la participation aux sacrements; et il l'encouragea à continuer le grand travail de sa sanctification. Bientôt le pieux portefaix eut atteint un haut degré de sainteté. On admirait son assiduité aux offices de l'Eglise, sa patience dans les contradictions, sa générosité à donner tout le fruit de son travail.

En peu de temps cet homme avait réalisé sa pensée de devenir un saint. Dieu ne tarda pas à le récompenser ; car, au bout de trois ans, il mourut saintement, après avoir édifié toute la ville de Rome.

AUTRE HISTOIRE

73e LEÇON.—Saint Jean Gualbert avait un frère qu'il aimait tendrement. Par malheur, ce frère se prit un jour de querelle avec un homme de guerre qui le tua d'un coup d'épée. Jean fut saisi de douleur en apprenant cette mort si tragique. Il jura de tuer le meurtrier de son frère et de le poursuivre jusqu'à ce qu'il l'eût atteint.

Dans cette intention, il parcourut plusieurs contrées où il supposait que cet homme s'était enfui : il le chercha inutilement durant trois années. Il arriva qu'un jour, marchant dans un chemin bordé de haies épaisses, il rencontra tout à coup son ennemi qui, seul et désarmé, s'avançait vers lui par le même chemin. A la vue du meurtrier de son frère, Jean sentit se renouveler son désir de vengeance. Il saisit son épée et s'élance sur lui pour le percer...

74e LEÇON.—Celui-ci, se voyant pris à l'improviste et ne pouvant se défendre, se jette à genoux, et, les bras étendus en croix, il conjure Jean Gualbert de l'épargner en con-

sidération de Jésus-Christ mort sur la croix pour nous racheter. Jean a déjà le bras levé pour frapper son ennemi, mais une telle prière le désarme. Il sent son courroux s'apaiser en pensant à Jésus qui a prié sur la croix pour ses bourreaux.

"Ah ! remercie celui dont tu viens de me rappeler le souvenir ! Pour l'amour de Lui je te pardonne et je te promets de ne jamais attenter à ta vie."

En même temps, il embrasse son ennemi et le relève. Celui-ci ne peut assez remercier son généreux bienfaiteur ; il lui jure une amitié à toute épreuve.

Jean, le cœur oppressé par le souvenir de son malheureux frère, et par la contrainte qu'il venait de s'imposer, entra dans une petite chapelle qui n'était pas éloignée de là...

---

75. Leçon.—Il se jette à genoux devant un crucifix et fait la prière suivante :

"O mon Sauveur Jésus, c'est pour l'amour de vous que je viens d'épargner mon ennemi et de lui pardonner la mort de mon frère !"

A peine a-t-il prononcé ces paroles, que ses regards se portent sur le Crucifix placé devant lui, il le voit tout couvert de sang et il entend au moment même une voix qui lui dit: "Jean, mon serviteur, pour te récompenser du pardon que tu viens d'accorder à ton ennemi, j'ai délivré l'âme de ton frère des peines du purgatoire, il jouit maintenant du bonheur du ciel. Je t'accorde à toi-même le pardon de tous tes péchés et la vocation religieuse."

Jean Gualbert, fondant en larmes, se prosterne pour adorer Notre-Seigneur et le remercier des faveurs qu'il vient d'obtenir. Il sort tout joyeux de cette chapelle et il va de ce pas à un monastère voisin, où il est reçu. Il y passa le reste de ses jours dans le service de Dieu et l'exercice de toutes les vertus...

76e Leçon.—Faites du bien à tous quand vous le pouvez, mon cher enfant, car c'est peu de vouloir du bien au prochain, si on ne lui en fait quand on en a l'occasion. Nous pouvons procurer aux autres trois sortes de biens : ceux du corps, ceux de l'âme, et ceux de la réputation.

Faire du bien au prochain dans son corps, c'est le nourrir, le vêtir, le soulager quand il est malade ; c'est éviter tout ce qui pourrait le faire souffrir.

Ces services corporels que l'on rend au prochain sont si agréables à Dieu, que le divin Sauveur, en nous parlant du jugement dernier, semble ne tenir compte que de la manière dont chacun aura exercé cette vertu.

Le Souverain Juge se tournant vers les bons, leur dira : " Venez, les bénis de mon Père posséder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde ; car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vons m'avez donné à boire, j'étais nu, et vous m'avez revêtu ; j'étais en prison, et vous m'avez visité."

O paroles admirables ! combien elles doivent nous faire aimer à soulager les pauvres !

---

77. Leçon.—Les justes lui dirent alors : " Quand est-ce donc, Seigneur, que nous vous avons vu avoir faim et que nous vous avons donné à manger, etc. ? " Il leur répondra : " Toutes les fois que vous l'avez fait à l'un des

miens pour l'amour de moi, c'est à moi-même que vous avez rendu ce service."

Alors les bons iront au ciel recevoir la récompense de leur charité.

La condamnation des réprouvés n'aura pas d'autre motif que leur dureté envers les pauvres et les malheureux.

" J'avais faim, leur dira le Souverain Juge, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'avais soif, et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'étais nu, et vous ne m'avez pas revêtu, etc. Chaque fois que vous avez refusé de soulager ceux qui en avaient besoin, c'est à moi-même que vous l'avez refusé." Et les méchants seront précipités dans l'enfer pour y être éternellement punis.

EXEMPLE

78e Leçon. — Dans une ville de France, un homme riche, accablé de tristesse et ne sachant plus par quel nouveau plaisir faire diversion à l'ennui qui le poursuivait, avait presque résolu d'en finir avec la vie. Passant dans la place publique, il lève les yeux au hasard vers une maison. Il y avait, au-dessus de la porte, une inscription latine

dont voici le sens : " O toi, pour qui la vie est un fardeau, cherche à faire du bien ; la vertu te fera aimer l'existence. " Il s'arrête un instant et songe qu'il y a, dans son voisinage, un menuisier, honnête homme et pauvre, resté veuf depuis peu avec plusieurs enfants.

" J'étais bien fou, dit-il, de réserver ma succession à des héritiers avides, qui auraient ri de mes épargnes et se seraient amusés de la sottise que j'allais faire. "

Il retourne aussitôt sur ses pas, envoie chercher le menuisier et lui dit : " Je suis touché de votre pénible situation. Voici mille écus pour vous mettre à même de travailler à votre compte et d'élever votre famille. " Il se chargea lui-même de l'éducation des enfants et eut la satisfaction de les voir répondre à ses soins. Il vécut longtemps et heureux, avouant qu'il n'aurait pas cru qu'il y eût tant de plaisir à faire le bonheur des autres.

AUTRE EXEMPLE

79e Leçon. — M. Chéron, passant vers minuit devant l'atelier d'un pauvre forgeron, entendit les coups redoublés du marteau,

Il entra et voulu savoir le motif qui le retenait ainsi à l'ouvrage jusqu'au milieu de la nuit.

" Ce n'est pas pour moi que je travaille, dit le forgeron, c'est pour Pierre, mon voisin. Le malheureux a été incendié ; il est sur la paille avec ses enfants. Je me lève deux heures plus tôt, je me couche deux heures plus tard ; cela fait deux journées par semaine dont je puis lui céder le produit ; ce n'est que quelques coups de marteau de plus à donner. Si je possédais quelque chose, je le partagerais avec lui ; mais je n'ai que mon enclume. Dieu merci, la besogne ne manque pas dans cette saison, et, quand on a des bras, il faut bien les faire servir.—C'est fort bien, dit M. Chéron, mais pensez-vous que votre voisin Pierre sera en état de vous rendre ce que vous lui donnez ?—Oh ! peut-être bien que non, je le crains plus pour lui que pour moi, mais que voulez-vous, chaque jour apporte son pain. Au total, je n'en serai pas plus pauvre, et ses malheureux enfants ne mourront pas de faim. Il faut bien s'aider les uns les autres ; si c'était ma maison qui eût brûlé, je serais bien aise qu'il en fît autant pour moi." (*Morale pratique.*)

LE SEIGNEUR PIERRE

80e LEÇON.—Saint Jean l'Aumônier aimait à raconter le trait suivant qu'il avait appris d'un homme digne de foi.

Il y avait à Alexandrie un receveur des deniers publics que l'on nommait le seigneur Pierre. Cet homme, quoique chrétien et riche, ne faisait jamais l'aumône. Quand les pauvres venaient la lui demander à sa porte, il les rebutait avec des paroles dures et les chassait même quand leurs importunités étaient trop grandes.

Un jour, plusieurs pauvres se chauffaient au soleil, le long d'un mur, et, tout en se reposant, ils faisaient l'éloge des personnes les plus charitables de la ville. Tout à coup, l'un d'eux se lève, et, s'adressant à ses compagnons, il leur dit : " Quel est celui d'entre vous qui a jamais reçu l'aumône du seigneur Pierre ? " Tous furent obligés de déclarer qu'ils n'avaient reçu aucune aumône de cet homme. " Il a le cœur impitoyable, ajoute l'un de ces malheureux ; on ne peut le fléchir, ni obtenir le moindre don."

---

81. Leçon. "—Eh bien! moi, s'écrie l'un de ces pauvres, je veux aller trouver le seigneur Pierre, et je réponds d'en obtenir une aumône." Tous déclarèrent qu'il y perdrait son temps. Il partit sur l'heure même et se dirigea vers la demeure du seigneur Pierre. Il arriva, par une coïncidence toute fortuite, qu'au moment où le pauvre se présentait à la porte, le boulanger s'y trouva aussi, apportant plusieurs pains dans une corbeille. Le seigneur Pierre rentrait en même temps. Le pauvre lui demanda aussitôt l'aumône pour l'amour de Dieu. Le seigneur Pierre le rebuta, selon son habitude, le traitant de paresseux, de vagabond; et, comme le pauvre insistait vivement, le seigneur Pierre se mit dans une grande colère ; il se baissa pour ramasser une pierre et la lui jeter ; mais n'en trouvant point, il saisit un des pains et le lui lança à la tête en disant : "Veux-tu te retirer d'ici, malheureux ! " Le pauvre ramasse le pain, et tout en se sauvant, il crie : "Merci, seigneur Pierre, merci ! Que le bon Dieu vous récompense de l'aumône que vous venez de me faire !"

82e Leçon.—Il courut, tout joyeux, montrer à ses compagnons le pain qu'il venait de recevoir. "Ne vous avais-je pas dit, qu'il me ferait l'aumône ?" Il se garda bien de leur faire connaître de quelle manière il avait reçu ce pain. Tous furent surpris de voir le bon résultat de sa démarche, et ils se promirent bien d'en faire autant.

La nuit suivante, le seigneur Pierre eut un songe effrayant. Il lui sembla qu'il était mort et que son âme comparaissait devant le tribunal de Dieu. Il vit devant lui une balance. Le plateau de gauche contenait tous les péchés de sa vie ; il les considérait avec effroi, et ce qui augmentait sa crainte, c'est qu'il ne voyait pas une seule œuvre méritoire dans le plateau droit de la balance. Jésus-Christ se tenait debout environné d'anges ; il avait un visage terrible et ne regardait pas même le pauvre accusé qui était là debout tremblant. Les anges disaient tristement : " Il n'y a donc rien à mettre dans le côté droit de la balance ! Personne ne répondait...

83e LEÇON. — Le Souverain Juge se disposait à prononcer la terrible sentence, lorsqu'on entendit la voix d'un ange qui accourait en disant : " Attendez, Seigneur, attendez ! il y a quelque chose à mettre du côté droit de la balance... " Il tenait dans sa main le pain que le seigneur Pierre avait jeté à la tête du pauvre. Le démon, qui se trouvait là, répondit : " Comment pouvez-vous mettre du côté droit un pain qui a été lancé, par colère, à la tête d'un pauvre. — N'importe, répondit l'ange, il a laissé ce pain au malheureux qui le lui avait demandé pour l'amour de Dieu. " Disant cela, il le pose dans le plateau vide de la balance.

O merveille ! ce pain tout seul emporta les œuvres mauvaises qui se trouvaient à gauche et fit pencher la balance du côté droit... Le seigneur Pierre poussa alors un cri de joie, et il se réveilla dans son lit, tout trempé de sueur et les yeux encore baignés de larmes.

84e LEÇON. — Ne pouvant dormir le reste de la nuit, il se mit à réfléchir sur le mérite

de l'aumône. Il promit à Dieu de donner toujours à ceux qui lui demanderaient un secours pour l'amour de Jésus-Christ.

Le lendemain, plusieurs pauvres se présentèrent à sa porte pour demander l'aumône ; tous la reçurent avec une agréable surprise. Ils ne pouvaient comprendre d'où venait un pareil changement ; ils bénissaient Dieu de leur avoir suscité ce nouveau bienfaiteur.

Les choses allèrent ainsi durant trois années. Un jour que le seigneur Pierre se promenait sur le port, il vit un matelot venant de faire naufrage. Le pauvre homme était tout mouillé, il grelottait de froid. Il pria le seigneur Pierre de lui faire l'aumône pour l'amour de Jésus-Christ. Se rappelant sa promesse, Pierre se mit en devoir de secourir ce pauvre matelot. Ne se trouvant pas d'argent, il lui donna un grand et riche manteau qu'il portait en ce moment. Le naufragé n'osant mettre sur lui ce manteau, alla le vendre en ville et retira de cette vente, une bonne somme qui lui servit à acheter de la nourriture et des habillements.

85ᵉ LEÇON.—Le seigneur Pierre avait continué son chemin, heureux de s'être dépouillé de ce vêtement pour l'amour de Jésus-Christ. Le soir, en repassant, il vit son manteau à l'étalage du marchand qui l'avait acheté. La pensée lui vint de l'acquérir de nouveau ; mais, il se dit : " Non, je l'ai donné en aumône, je ne veux plus m'en servir."

La nuit suivante, il eut encore un songe mystérieux ; mais cette fois les choses avaient changé pour lui. Il vit Jésus debout, environné d'anges comme la première fois. Le Sauveur avait sur ses épaules le manteau donné au matelot ; il semblait se complaire avec ce vêtement, Il disait aux anges : " Voyez le manteau que mon serviteur Pierre m'a donné." Puis, se tournant vers lui, et le regardant d'un air plein de bonté et de douceur, il lui dit : " Pierre, mon serviteur, pour te récompenser de ce manteau que tu m'as donné, je te promets un vêtement de gloire pour l'éternité. Tu seras un jour avec moi dans le paradis."

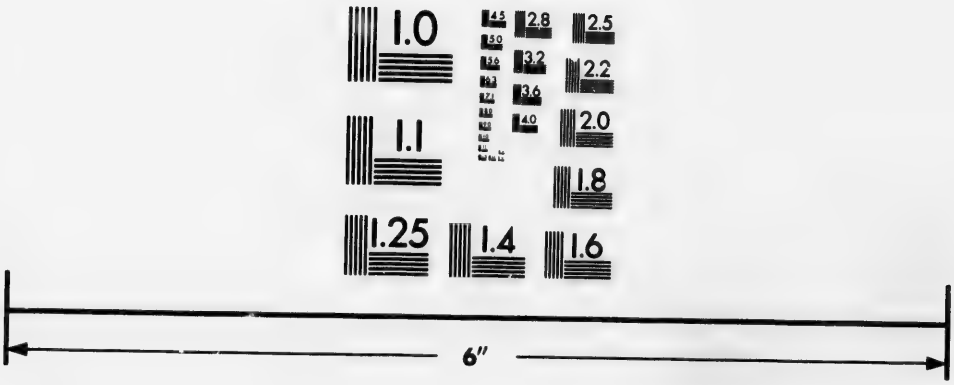
86ᵉ LEÇON.—Le seigneur Pierre, entendant cette promesse de salut, poussa un cri de joie

et se réveilla le cœur inondé de bonheur. Il passa, comme la première fois, le reste de la nuit à réfléchir sur le mérite de la charité. Il dit alors : "Seigneur, puisque l'aumône vous est si agréable, je vous promets de vendre tous mes biens et d'en donner le prix aux pauvres. Je me vendrai moi-même comme esclave et j'ordonnerai que le prix de ma personne soit aussi distribué aux pauvres. Le matin, il fit venir son intendant, qui était le premier de ses esclaves. Il lui promit une forte somme d'argent et sa liberté, s'il consentait à le seconder dans un dessein qu'il avait formé et qu'il lui communiqua.

87e Leçon.—L'intendant, qui aimait son maître, se jeta à ses genoux, le conjurant de ne pas exiger de lui une chose si pénible. " Je te déclare, lui répondit le seigneur Pierre, que si tu ne consens à faire ce que je désire, je te vendrai au maître le plus barbare que je pourrai trouver." Par crainte d'un tel sort, l'intendant promit tout et tint parole.

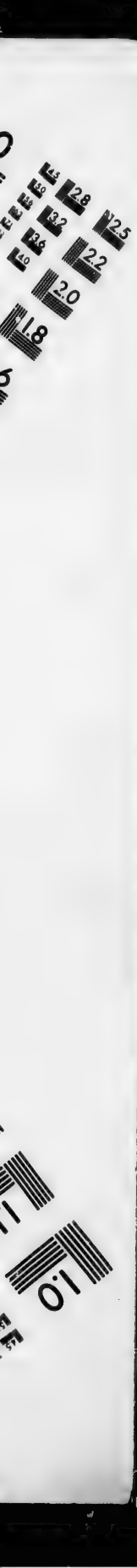
En peu de temps, les biens furent vendus et les esclaves mis en liberté. On distribua, aux

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


2.8
3.2
3.6
4.0
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

pauvres d'Alexandrie et des environs, tout l'argent qu'on en retira. Le seigneur Pierre remit à son intendant la somme convenue et lui donna la liberté. Il se revêtit des habits que portaient les esclaves, et il partit pour Constantinople avec celui qui devait le vendre.

88e Leçon.—Arrivés dans cette ville, ils se rendirent sur la place aux esclaves L'intendant y était venu plusieurs fois pour le compte de son maître; il connaissait plusieurs personnes de cette ville.

Comme ils étaient à attendre qu'un maître se présentât, il arriva qu'un marchand, nommé Zoïle vint à passer près de là. L'intendant qui le connaissait l'appela et lui dit: "Zoïle, je vous conseille d'acheter l'esclave que j'ai là avec moi; vous en serez content, je vous l'assure.—Hélas! répondit Zoïle, je ne puis me procurer un esclave d'aussi belle apparence; il me faudrait une somme trop considérable que je ne pourrais trouver en ce moment. "L'intendant, qui voulait confier son maître à un homme aussi doux et aussi humain, lui

répondit : " Achetez-le, je ne vous le vendrai pas trop cher."

89e LEÇON.—Ils n'eurent pas de peine à tomber d'accord : Zoïle compta la somme convenue, et il emmena chez lui son esclave. Il l'employa d'abord aux travaux les plus pénibles de la maison ; comme de fendre du bois, de porter de l'eau, laver les appartements. Le seigneur Pierre s'acquitta de tous ces emplois à la grande satisfaction de son maître.

Comme il se montrait réservé et fidèle, sa conduite lui attira des railleries et des persécutions de la part des autres esclaves qui voyaient, dans sa conduite régulière, la condamnation de la leur. Il supporta tout en silence et ne chercha à se venger qu'en leur faisant du bien.

Zoïle s'aperçut que les affaires de sa maison allaient en prospérant depuis l'arrivée de ce nouvel esclave. Il lui confia, au bout de trois ans, un des emplois les plus honorables et les plus enviés : il le chargea de servir à table. Pierre s'acquitta de cette fonction avec la même exactitude.

90e LEÇON.—Un jour que Zoïle se promenait dans la ville, il rencontra trois marchands qui venaient d'Alexandrie ; et, comme il les connaissait depuis longtemps; il les invita à entrer chez lui et à prendre un peu de nourriture. Ils acceptèrent et suivirent Zoïle dans sa demeure. Quand ils furent à table, Pierre se présenta pour les servir ; il les reconnut, mais il ne fit paraître aucune émotion.

Quand il fut sorti de la salle, ces marchands dirent à Zoïle. "Si nous ne nous trompons pas vous avez à votre service un homme qui n'est pas un esclave ordinaire. Il y a quelques années qu'un receveur d'Alexandrie, nommé le seigneur Pierre, a disparu sans qu'on ait pu savoir ce qu'il est devenu ; nous croyons l'avoir reconnu dans l'esclave qui nous servait à table."

91e LEÇON.— Pierre se trouvait en ce moment près de la porte, en dehors de la salle, il avait entendu toute la conversation. Craignant de perdre le mérite de son sacrifice, il déposa à terre les plats qu'il apportait, et il courut vers la porte pour s'enfuir. Mais il la trouva fermée ;

l'esclave qui en avait la clef était un sourd-muet. S'adressant à cet esclave, Pierre lui dit : " Ouvrez-moi la porte au nom de Jésus-Christ ! " —" Oui, je vais vous ouvrir ! " Il le fit en effet, et Pierre s'enfuit précipitamment. Le portier se mit alors à appeler son maître, disant : " Seigneur Zoïle, venez promptement, votre esclave Pierre s'enfuit. "

Zoïle et ceux qui étaient à table avec lui accoururent aux cris du portier ; ils furent saisis d'étonnement en entendant parler ce sourd-muet de naissance.

92e Leçon.—Zoïle lui demanda pourquoi il avait ouvert la porte et comment il se faisait qu'il parlât : " Seigneur, répondit-il, votre esclave Pierre est venu me dire : " Ouvrez-moi la porte au nom de Jésus-Christ ! " Dans ce même moment, j'ai vu sortir de sa bouche deux flammes de feu ; l'une est venue toucher mes oreilles, l'autre ma langue : j'ai entendu et je parle."

Tous admirèrent un tel prodige, ils se mirent à la recherche du saint fugitif. Jamais ils

ne purent découvrir le lieu de sa retraite. On pense qu'il se retira dans quelque solitude où il termina sa sainte vie. Sans doute Dieu ne tarda pas à l'appeler à lui pour récompenser, par un bonheur éternel, les vertus héroïques de son fidèle serviteur.

Qui n'appréciera, en lisant cette histoire, l'excellence de l'aumône et ne prendra la résolution de la faire selon ses moyens ! (*Tiré du Catéch. de persévérance.*)

L'AUMONE SPIRITUELLE.

93e LEÇON.—Si l'aumône corporelle est si agréable à Dieu, que dirons-nous du mérite de l'aumône spirituelle ! Autant l'âme est élevée au-dessus du corps, autant la charité qui a pour but le bien de l'âme est plus parfaite que celle qui se rapporte au corps. L'âme est immortelle, douée d'intelligence ; elle a été créée libre et rachetée par le sang de Jésus-Christ ; elle est destinée à un bonheur éternel.

Faire du bien à l'âme est donc l'œuvre de charité par excellence. L'un des plus grands avantages qu'on puisse lui procurer, c'est de la tirer de l'ignorance où elle se trouve par sui-

te du péché originel. C'est pour cela que le divin Jésus a dit : " Celui qui fera et qui enseignera sera estimé grand dans le royaume du ciel." Pour donner aux hommes la connaissance de Dieu et des vérités du salut, Jésus-Christ a enseigné son Evangile pendant les trois dernières années de sa vie. C'est pour accomplir cette divine mission que l'église a été établie. " Allez, dit Notre-Seigneur à ses apôtres, enseignez toutes les nations et baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

LE CATÉCHISME

94e LEÇON.—Tous les dimanches de l'année et le samedi de chaque semaine, saint François de Sales faisait le catéchisme tour à tour avec ses chanoines. Les enfants y étaient appelés par un homme revêtu d'une espèce de cotte d'armes sur laquelle était écrit le nom de Jésus en lettres d'or. Cet officier agitait une sonnette par les rues et répétait ces paroles d'une voix haute et sonore :

" A la doctrine chrétienne, petits enfants, on vous y apprendra le chemin du paradis. "

A cet appel, on voyait accourir une foule

d'enfants, qui se rendaient tout joyeux, au lieu de la réunion ; et là, ils écoutaient avec la plus grande attention les vérités qu'on leur enseignait. Le saint évêque était toujours muni de récompenses, qu'il donnait lui-même aux enfants les plus attentifs et les plus assidus. Deux fois l'année, il allait avec eux en procession dans les rues de la ville. Il faisait par là comprendre quelle importance il attachait à l'instruction chrétienne de la jeunesse.

95e LEÇON. — Un second moyen de pratiquer la charité spirituelle, c'est d'avertir ceux qui s'écartent de leurs devoirs et de les ramener dans la bonne voie. Le médecin qui est assez heureux pour rendre, par ses soins, un homme à la santé, reçoit les félicitations de tous ceux qui s'intéressaient à la guérison du malade. Celui qui guérit l'âme de son frère de la funeste maladie du vice, fait une action beaucoup plus méritoire encore. L'apôtre saint Jacques dit : " Mes frères, si quelqu'un d'entre vous s'égare du chemin de la vertu, et que son frère l'y fasse rentrer, qu'il

sache que celui qui convertira un pécheur et le retirera de son égarement, sauvera son âme de la mort et couvrira la multitude de ses péchés." (Jacq., V. 19-20.)

Oh ! que ces paroles sont consolantes pour ceux qui sont employés au salut du prochain ! Il suffit de sauver une seule âme pour assurer son propre salut. Qui ne se sentirait encouragé par une telle promesse !

HISTOIRE

96e Leçon. — Avant son exil dans l'île Pathmos, saint Jean alla dans une ville peu éloignée d'Éphèse. Il trouva là un jeune homme d'un caractère vif et ardent, d'un visage agréable, d'un corps fort et vigoureux. Il le prit en affection et il commença à l'instruire des vérités de la religion. Lorsqu'il fut sur le point de retourner à Ephèse, il présenta ce jeune homme à l'évêque et lui dit : " Je vous confie ce jeune néophyte et vous le recommande en présence de Jésus-Christ et de l'Eglise. Gardez-le soigneusement et veillez sur sa conduite."

L'évêque promit d'en avoir le plus grand

soin. Pour cela, il le prit chez lui ; il le nourrit et l'entretint durant plusieurs années. Il n'oublia rien de ce qui pouvait le porter à la vertu. Quand il le crut suffisamment disposé à la grâce du Baptême, il lui conféra ce sacrement et celui de la Confirmation, qui est comme le sceau du Seigneur et la perfection de la vertu du chrétien.

97e Leçon.— Après cela, il crut pouvoir abandonner ce jeune homme à sa propre conduite ; il le laissa vivre dans une liberté qui devint funeste. Le nouveau chrétien fit société avec des jeunes gens fort corrompus et adonnés à toutes sortes de vices. Ils le gagnèrent d'abord par des repas magnifiques ; puis ils l'associèrent à leurs funestes plaisirs, et finirent par l'emmener avec eux pour dépouiller les passants pendant la nuit. Peu à peu, ils multiplièrent leurs vols et le malheureux jeune homme s'abandonna à toutes sortes de vices. Il prit avec lui les plus hardis de ses camarades, et il les conduisit sur une montagne où ils s'établirent. Il fut le chef de cette bande de voleurs.

Mais Dieu, qui avait sur lui des vues de miséricorde, permit que saint Jean revint dans cette ville pour traiter quelques affaires. L'apôtre, après avoir réglé ce qui avait fait le sujet de son voyage, dit à l'évêque : " Rendez-moi le dépôt que je vous ai confié ! " L'évêque fut d'abord surpris ; il crut qu'on lui demandait un dépôt d'argent, et il savait bien qu'il n'en avait point reçu.

" C'est ce jeune homme que je vous ai confié autrefois et que je vous demande ; rendez-moi l'âme de votre frère. . . "

98e Leçon. — A cette parole, le vieillard baissa les yeux et dit en soupirant : " Il est mort ! — Comment, dit l'apôtre, et de quelle mort ?— Il est mort à Dieu, répondit l'évêque : il est devenu un méchant, un voleur, un chef de brigands ! . . . Il s'est enfui sur une montagne, où il demeure avec des gens semblables à lui. "

A cette nouvelle, le saint apôtre déchira sa robe en jetant de profonds soupirs ; puis, il dit : " J'avais laissé un bon gardien à l'âme

de mon frère, et cependant, il s'est égaré. Qu'on me donne promptement un cheval et un guide. "

Il sort de l'église, monte à cheval et se rend promptement à la montagne où étaient les voleurs. Quand il y fut arrivé, il vit venir à lui un de ces brigands ; au lieu de fuir à son approche, il demanda hardiment à parler au chef. " Je suis venu exprès pour le voir, dit-il, conduisez-moi à votre capitaine ! "

99e Leçon. — On le mena vers le jeune homme qui attendait, tout armé, l'arrivée du voyageur. Mais quand il vit l'apôtre, il le reconnut aussitôt et il s'enfuit de honte. Saint Jean, sans songer à son grand âge, le poursuit en criant :

" Mon fils, pourquoi me fuyez-vous ? Pourquoi fuyez-vous votre père ? Pourquoi redoutez-vous un vieillard sans armes ? Mon fils ayez pitié de moi ; ne craignez point, il y a encore espérance pour votre salut. Je répondrai pour vous à Jésus-Christ. Je donnerai, s'il le faut, ma vie pour vous, comme Jésus-

Christ a donné la sienne pour nous tous. Arrêtez, mon fils, croyez-moi ; c'est Jésus-Christ qui m'a envoyé vers vous."

100e Leçon.—A ces mots, le voleur s'arrête, tenant les yeux baissés vers la terre ; il jette ses armes et il commence à pleurer amèrement. L'apôtre accourt vers lui ; il le prend dans ses bras et l'embrasse tendrement. Cependant le jeune homme tenait sa main droite cachée, comme étant souillée de crimes. Le saint apôtre le rassura de nouveau et lui promit d'obtenir du Sauveur par ses prières, le pardon de ses péchés. Il se mit à genoux en sa présence pour prier ; puis, il lui prit la main droite, la baisa et le ramena à l'église.

Après cela, il offrit ses oraisons les plus ferventes pour lui ; il jeûna avec lui et le soutint dans sa pénitence par des entretiens fréquents et édifiants. Il adoucit son esprit et son cœur en lui rappelant les paroles de l'Écriture-Sainte les plus propres à lui faire espérer son pardon.

101e Leçon.—Enfin, le saint Apôtre admit son pénitent à la participation aux sacrements et il ne le quitta pas qu'il ne l'eût affermi dans le bien. Ce jeune homme persévéra dans la vertu ; il vécut saintement et fit une mort très douce et très édifiante.

Voilà, mon enfant, quel fut le fruit du zèle et de la charité de saint Jean.

Un autre devoir de charité bien doux à remplir, c'est de consoler ceux qui sont dans la tristesse et le malheur. Cette vertu se nomme compassion ; elle a sa source dans les sentiments les plus nobles et les plus délicats d'un cœur bien fait. C'est déjà un grand soulagement pour celui qui est dans la douleur, quand il la voit partagée par des amis bons et sensibles. Si à cette compassion, se joint un secours dans l'infortune, c'est alors que la charité s'exerce dans toute son étendue.

CONSOLER LES AFFLIGÉS.

102e Leçon. — Le Sauveur Jésus nous a donné bien des exemples de cette tendre compassion pour les affligés ; il arrivait un jour près d'une ville appelée Naïm. On portait un mort en terre ; c'était le fils unique d'une

pauvre veuve. Elle suivait le convoi en versant des larmes abondantes. Jésus, voyant cette mère éplorée, fut touché de compassion, "Ne pleurez plus," lui dit-il. Puis, faisant arrêter les porteurs et touchant le cercueil, il dit au mort : " Jeune homme, levez-vous, je vous le commande!" A cette parole toute-puissante, le jeune homme se lève plein de vie et de santé, et Jésus le rend à sa mère...

Une autre fois, Jésus pleura en voyant les larmes de Madeleine et de Marthe, sœurs de Lazare ; et, pour les consoler, il rendit la vie à leur frère mort depuis quatre jours.

103e Leçon.—Avec quelle bonté ce divin Sauveur parla à ses apôtres et à ses disciples la veille de sa passion. Sur la route du Calvaire, chargé de sa pesante croix, le corps tout couvert de sang, il voit quelques saintes femmes qui le suivaient en pleurant. Il les console et leur fait une admirable instruction.

Quelles douces paroles Jésus adressa au bon larron sur la croix ! " Je vous le dis en vérité, aujourd'hui, vous serez en paradis avec moi."

Pour soulager le cœur si affligé de sa divine Mère, il lui donna pour fils son disciple bien-aimé. Après sa résurrection, il apparut à Madeleine qui pleurait près de son tombeau ; et, par cette apparition, il la combla de joie. Sur le chemin d'Emmaüs, il se montra à deux de ses disciples qui étaient dans la plus grande tristesse. Il s'entretint avec eux le long du chemin ; il ne les quitta qu'après les avoir comblés de joie, en leur donnant un précieux gage d'amour, et en se faisant connaître à eux.

HISTOIRE

104e Leçon.—Dans un combat livré en Italie, un hussard hongrois reçut une blessure au bras droit. Par suite de cette blessure, on fut obligé de l'amputer au-dessus du coude. Comme il était, quelques jours après, en pleine convalescence, il alla se promener dans le jardin de l'hôpital de Milan, et il s'assit sur une pierre dans un coin du jardin. Là, le bras gauche appuyé sur le genou et la tête penchée dans sa main, il se prit à pleurer. En ce moment, le feld-maréchal Radestky, qui était venu pour visiter les malades, passa près du hussard. Celui-ci se leva en essuyant

ses larmes, et il fit à son chef le salut militaire. Le général, le voyant si triste, vint à lui, et lui dit : " Allons, mon brave, courage, et ne t'attriste pas tant de ta blessure."—Général dit le soldat, si je pleure, ce n'est point à cause de mon bras mais bien parce que je ne reçois aucune nouvelle de mon pays. J'ai laissé ma pauvre mère dans mon village, et j'ignore dans quel état elle se trouve.—Tu aimerais à avoir de ses nouvelles ?—Quel bonheur ce serait pour moi ! Mais comment faire ? Je ne sais pas écrire, mes camarades n'en savent pas plus que moi.

105e Leçon.—" Allons ! prends patience mon ami ; sers Dieu comme tu as servi ton souverain, et dans quelques jours je t'apporterai une lettre de ta mère." Là-dessus, Radestky s'éloigne en laissant notre soldat plein de joie. A peine rentré chez lui, il écrivit lui-même à la mère du soldat, et lui envoya, avec sa lettre, une somme de cent florins. Quelques jours après arriva la réponse. Le général s'empressa de la porter à son hussard et lui en

fit lecture. Celui-ci, ivre de joie, se jeta aux pieds du feld-maréchal pour le remercier ; mais Radestky s'empressa de le relever en lui disant : " Console-toi, mon enfant, et si, dans quelques mois, tu veux encore écrire à ta mère, dis-le moi ; car, si Dieu le permet, je viendrai souvent te visiter, et j'aurai soin de toi." Une telle bonté fut pour le soldat une si grande consolation, que, dès ce moment, il oublia toutes ses peines ; il s'attacha tellement à son chef, qu'il le regardait comme un père et s'empressait de lui rendre service quand il en trouvait l'occasion.

LE PARDON DES INJURES

106e Leçon.—Les vrais serviteurs de Dieu sont seuls capables de pratiquer cette œuvre de miséricorde. En effet, pardonner à celui qui nous a causé quelque préjudice, renoncer au droit que nous avons de nous défendre et à l'inclination naturelle qui nous porte à nous venger et à obtenir réparation, c'est là une vertu très agréable à Dieu, une œuvre de miséricorde qui ne saurait manquer de fléchir la justice divine et d'exciter le repentir dans le cœur

de celui qui a le bonheur de l'accomplir. Il faut donc, mon enfant vous exercer, dès à présent, à la pratique de cette vertu à l'égard de vos condisciples. Oubliez les paroles injurieuses qu'ils peuvent vous adresser ; ne vous vengez pas même des mauvais traitements que vous en recevez quelquefois. Ces petites victoires, remportées dans votre jeune âge, vous disposeront à pardonner, dans le cours de votre vie, les injustices plus considérables qui pourraient être commises à votre égard. De cette manière, vous direz toujours avec confiance : " Mon Dieu, pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés !....."

107e Leçon.—Joseph, arrivé au faîte des grandeurs, ne tira pas vengeance de la conduite indigne que ses frères avaient tenue à son égard. Il leur pardonna et leur obtint de grands biens du roi Pharaon. Moïse fut souvent offensé par son peuple ingrat et inconstant, et cependant il prit toujours sa défense et il se fit son intercesseur auprès de Dieu.

David eut plusieurs fois occasion de se venger de Saül qui voulait le faire mourir ; toutefois, il aima mieux souffrir cette persécution que d'y mettre fin par un acte de vengeance. Pendant qu'il fuyait devant la révolte de son fils Absalon, il fut maudit et accablé de pierres par Séméï à qui il accorda un généreux pardon. Le prophète Élie ne tira pas vengeance des soldats qui étaient venus pour le prendre. Bien loin de leur faire aucun mal, il leur donna au contraire à boire et à manger. Mais l'exemple le plus beau et le plus touchant est encore celui que nous a donné le Sauveur Jésus, quand il pria pour ses bourreaux : "Mon Père, dit-il, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! "

HISTOIRE

108e Leçon.— La douceur inaltérable de saint François Xavier et son disciple Fernandez faisait autant d'impression sur les infidèles que les miracles qui accompagnaient leur parole.

Un jour que Fernandez prêchait sur l'une des principales places d'Amanguchi, au Japon, un homme de la lie du peuple s'appro-

che du prédicateur comme pour l'interroger. Tirant alors de sa poitrine un énorme crachat il le lui lança au visage. Le missionnaire, sans dire un mot, sans faire paraître le moindre signe de colère ou d'impatience, prit son mouchoir, s'essuya tranquillement et continua son discours. Les Japonais, naturellement réfléchis et très bons juges en fait de grandeur d'âme, comprirent qu'une religion qui élève ainsi l'homme au-dessus de lui-même, ne pouvait venir que du ciel. L'un des plus considérables et des plus instruits demanda sur le champ à être admis au baptême.

109e Leçon.— Lorsque Louis XIII monta sur le trône de France il se fit donner les noms de tous les courtisans de Charles VIII, son prédécesseur. Il marqua d'une croix rouge ceux de ses adversaires qui avaient le plus contribué à son arrestation. La nouvelle de cette mesure se répandit bientôt dans tout le royaume, et ceux qui se sentaient coupables, se hâtèrent de prendre la fuite, s'imaginant que la croix rouge indiquait la mort sanglante

qui leur était réservée. Mais Louis les fit appeler et leur dit : " La croix rouge n'a d'autre but que de me rappeler que je dois vous pardonner volontiers au nom de la mort de Jésus-Christ. " Et, en leur présence, il jeta cette liste au feu. Puis il dit agréablement : " Le roi de France ne venge pas les injures du duc d'Orléans. "

Tous furent enchantés d'une conduite si indulgente, et ils lui jurèrent une fidélité inviolable.

110e Leçon.—On dit qu'un bon conseil vaut mieux qu'une pièce d'or. Souvent, en effet, on rend au prochain un plus grand service par le don d'un sage conseil, que par celui d'une somme considérable. Si cela est vrai en parlant des intérêts matériels, c'est bien plus vrai encore quand il s'agit du salut éternel. Un bon conseiller ressemble à un guide intelligent qui vient au secours du voyageur égaré et le remet dans le droit chemin.

Quel excellent conseil que celui que Joseph donna autrefois au roi Pharaon ! Il lui sug-

géra les moyens à employer pour que son peuple n'eût pas à souffrir de la famine qui devait durer sept années.

Jéthro, beau-père de Moïse, voyant celui-ci occupé, du matin au soir, à arranger les petits différends du peuple d'Israël, lui conseilla de nommer des juges particuliers pour ces sortes d'affaires, et d'avoir ainsi plus de temps à consacrer aux affaires importantes.

Lorsque Roboam préféra les avis de quelques jeunes insensés aux conseils d'hommes sages et prudents, il eut la douleur de voir dix tribus se soustraire à sa puissance.

HISTOIRE.

111e LEÇON.—Le saint abbé Pambo était par son éminente piété, sa sagesse et sa prudence, le conseiller de tous les solitaires. Un jour que l'abbé Théodore lui demandait ce qu'il devait faire pour arriver à la perfection, il lui répondit : " Allez, et exercez la miséricorde envers les autres hommes, comme le Seigneur l'a exercée à votre égard." Un solitaire se plaignait un jour d'être grandement tourmenté et de ne pouvoir obtenir le repos de

son âme, bien que, depuis longtemps, il le demandât à Dieu. " Prenez courage, mon fils, lui répondit le saint, ces peines et ces inquiétudes seront votre purgatoire sur la terre. C'est pourquoi, remerciez-en le Seigneur, car, après votre mort, vous irez jouir du bonheur éternel." Ce conseil et cette assurance du ciel furent, pour le solitaire tourmenté, un grand sujet de consolation. Dès ce moment, il surmonta avec courage toutes les difficultés qu'il rencontra dans la pratique de la vertu.

CHAPITRE V

NÉCESSITÉ DE SE CORRIGER DE SES DÉFAUTS

112e Leçon. — Après vous avoir montré, mon enfant, de quelle manière vous devez pratiquer l'obéissance et exercer la charité envers le prochain, je vais vous entretenir de la nécessité de corriger vos défauts naissants.

L'Esprit-Saint a dit que l'homme suivra, dans sa vieillesse, la voie qu'il aura suivie dans son jeune âge. Pie IX, après avoir écrit de sa main cette sentence de nos livres saints, a ajouté ces paroles mémorables que vous ne

devez jamais oublier : "Jeunes gens, soyez donc sages, maintenant, afin que vous puissiez persévérer, jusqu'à la mort, dans la sagesse de Jésus-Christ."

Oh ! quelle salutaire impression doit faire sur votre cœur une telle parole !...Avec quel respect vous devez la recevoir ! avec quelle fidélité vous devez la mettre en pratique !...

Tout le secret de votre bonheur est renfermé dans cette courte instruction.

Oui, mon enfant, si vous vous conservez pur et sage, maintenant que vous êtes jeune ; si vous avez soin d'arracher de votre cœur les défauts naissants, qui sont comme les mauvais rejetons du péché originel ; si vous prenez maintenant de bonnes habitudes, vous serez heureux toute votre vie et vous vous préparerez au bonheur éternel.

113e Leçon.—On a comparé le cœur de l'enfant à une cire molle, qui reçoit facilement l'empreinte des objets. Vous pouvez juger par là combien il vous importe de ne recevoir que de bonnes impressions, et avec quelle attention

vous devez fuir les compagnons vicieux. Quand un jeune arbre a été planté en bonne terre et soigneusement dressé, il conserve, en grandissant, le bon pli qu'on lui a donné, et il devient un bel arbre.....

Il n'en serait pas de même si on le laissait grandir avec des défectuosités. Une fois arrivé à une certaine grosseur, il deviendrait impossible de le redresser. O mon enfant, quelle leçon vous trouvez dans cette comparaison! Comme le jeune arbre défectueux, vous avez des défauts, des inclinations mauvaises qu'il faut corriger ou redresser. Vous le pouvez facilement pendant votre jeune âge ; plus tard, la chose serait bien plus difficile. Ecoutez le trait suivant :

HISTOIRE

114. Leçon.—Nous lisons, dans l'histoire des solitaires de la Palestine, qu'un jeune homme vint un jour consulter un père du désert de grande réputation de sainteté et d'expérience. Il lui demanda quel moyen il devait employer pour se corriger de ses défauts. Le saint le conduisit dans un petit jardin qu'il cultivait près de sa cellule, et, lui désignant un ar-

brisseau, il lui ordonna de l'arracher, ce que le jeune homme exécuta sans peine et d'une seule main.

" Bien," dit le vieillard ; et, indiquant un autre arbre plus grand que le premier, il lui ordonna de l'arracher de même. Le jeune disciple fut obligé d'y mettre les deux mains, et c'est à peine s'il parvint à le déraciner.

" En voici un autre, dit le solitaire, arrachez-le de même." Le jeune homme fit en vain les plus grands efforts, il ne put réussir.

" Voilà, dit alors le sage vieillard, voilà, mon fils, l'image de vos défauts. Tant qu'ils ne sont pas trop enracinés dans l'âme, on peut les en arracher assez facilement ; il ne faut pour cela que de la bonne volonté et du courage. Mais la chose devient plus difficile à mesure qu'on les laisse grandir et s'enraciner."

Le jeune homme comprit cette leçon ; il en profita si bien, qu'il parvint, en peu de temps, à redresser ses mauvais penchants.

AUTRE HISTOIRE

115. Leçon.—Un cultivateur faisait la visite de son verger, en compagnie de son petit

enfant âgé de sept ans. Il lui fit remarquer, sur un beau pommier, plusieurs petites pelotes blanches fixées au bout des branches. Vois-tu mon ami, ces petites boules qui se balancent sur ce pommier ; ce sont des nids renfermant une multitude de petits œufs. Quand le soleil du printemps viendra réchauffer ces œufs, quand les bourgeons commenceront à s'épanouir, et que les tendres feuilles en sortiront, tu verras éclore tous ces œufs, et il en sortira de hideuses chenilles qui dévoreront le feuillage. Ces chenilles, venant à grossir peu à peu se répandront dans toutes les branches de ce pommier, et le ravageront à tel point, qu'il n'en restera que le bois. Nous avons un moyen sûr de prévenir ce dégât, c'est d'enlever ces nids avant l'éclosion des œufs ; par là nous sauverons l'arbre et ses fruits. Et, pour te montrer la vérité de ce que je viens de te dire, nous allons débarrasser ce pommier de tous les nids qui s'y trouvent ; nous laisserons ceux de l'arbre que tu vois là-bas.

116e Leçon.—Le père, qui avait voulu donner une leçon à son enfant, le conduisit de

nouveau, deux mois après, vers les deux arbres dont nous avons parlé.

Il lui fit remarquer l'état prospère du pommier qui s'était couvert de feuilles et de fruits tandis que l'autre était tellement rongé par les chenilles, qu'on n'y voyait que les branches dépouillées, comme en hiver. Le père dit alors à son enfant :

" Voilà, mon ami, une image de ce qui arrive aux enfants qui ne se corrigent pas de leurs défauts. Ils pensent s'en débarrasser plus tard, quand la fougue de la jeunesse sera passée. Hélas ! ils laissent, dans leur cœur, des nids de chenilles qui dévoreront, peu à peu, toutes les bonnes qualités que le Seigneur y avait déposées. Un jour viendra où ils voudront se corriger de leurs défauts, mais le pourront-ils alors facilement !..."

L'enfant comprit cette leçon, et il promit d'en profiter. Il devint en effet, un jeune homme sage, et fit la consolation de ses parents.

AUTRE HISTOIRE.

117. Leçon.—On rapporte qu'un voyageur trouva dans une forêt, un lionceau qui mar-

chait à peine. Il le prit, l'emporta chez lui et l'éleva avec ses animaux domestiques. Il se plaisait à caresser cet animal qui, par ses gentillesses et ses tours de force, l'amusait beaucoup. Le lionceau grandissait, à vue d'œil et il semblait se plaire dans cette vie privée. Son maître, tout fier de le mener avec lui dans ses promenades à la campagne, jouissait de voir avec quelle docilité cet animal obéissait à son commandement.

Cependant le lionceau était devenu grand, ses instincts naturels et sauvages se montraient de temps en temps, sans que son maître y apportât trop d'attention. Un jour que, jouant avec le lionceau, il avait mis sa main dans la gueule de l'animal, il s'aperçut, en voulant la retirer, qu'elle était retenue. Inquiet, il fait un effort pour se dégager ; mais il voit que son sang coule, et il sent les dents du terrible animal s'enfoncer dans sa chair.

118e Leçon.—Il pousse un cri de douleur, et appelle son domestique, qui accourt armé d'un fusil bien chargé... Le lion reste immobile,

serrant de plus en plus la main de son infortuné maître. Celui-ci fait signe au domestique de tirer sur l'animal. Le danger était grand pour ces deux hommes, car il s'agissait de tuer le lionceau du premier coup, ou d'être dévorés l'un et l'autre. " Jacques, dit le maître à demi-voix, vise au côté gauche, et tire à bout portant. Le coup part...le lion tombe foudroyé ; la balle lui avait traversé le cœur...

Voilà, mon enfant, un exemple qui montre le danger que court celui qui vit avec ses défauts, les laisse grandir et se fortifier. Ils semblent peu à craindre tant qu'ils sont encore faibles ; mais, plus tard, ils deviennent des bêtes féroces.

" Toute passion tend au crime, disait un prêtre savant et expérimenté ; et, si on néglige de la combattre, elle y aboutit infailliblement."

Un grand criminel déclara, sur l'échafaud, que son premier vol avait été un sou pris à ses parents. Peu à peu, cette passion avait grandi et l'avait rendu voleur et assassin.

CHAPITRE VI

PRINCIPAUX VICES QU'IL FAUT COMBATTRE

L'ORGUEIL

119e LEÇON.—Pour vous faire comprendre, mon enfant, toute l'horreur que vous devez avoir pour le vice funeste de l'orgueil, je vais vous rappeler les terribles châtiments qu'il a attirés sur ceux qui ont eu le malheur de se laisser dominer par ce péché, si opposé à la grandeur de Dieu.

Les anges avaient été créés dans l'innocence et le bonheur. Quelques-uns, à la suite de Lucifer, osèrent se révolter contre Dieu ; ils furent tous, en un instant, précipités dans les abîmes de l'enfer.

Pharaon, dans son orgueil, disait à Moïse : " Qui est ce seigneur du ciel qui me commande, pour que je sois obligé d'écouter sa voix et de laisser sortir le peuple d'Israël ?..." Mais Dieu punit ce roi orgueilleux par de terribles fléaux ; puis l'ensevelit, avec son armée, dans les eaux de la mer Rouge.

A peine Goliath, ce géant superbe et audacieux, eut-il osé défier le peuple d'Israël à un combat singulier, que Dieu le fit tomber sous la main d'un enfant.

120° LEÇON.—David fut sévèrement puni pour avoir, par esprit de vanité, fait le dénombrement de son peuple.

Nabuchodonosor fut condamné à vivre parmi les bêtes, en punition de son orgueil. Il ne fut rétabli dans son royaume, que lorsqu'il s'humilia devant Dieu.

Aman, l'orgueilleux ministre d'Assuérus, fut pendu à la potence qu'il avait fait dresser pour Mardochée.

Alexandre le Grand, qui se faisait appeler fils de Jupiter, ayant reçu une grave blessure qui lui causait de vives douleurs et lui faisait perdre beaucoup de sang, s'écria : " Tous mes sujets me nomment fils de Jupiter et me qualifient d'immortel ; mais cette blessure et le sang qui en découle, proclament assez haut que je suis un homme mortel, comme les autres." Il mourut en effet à l'âge de trente-trois ans."

121e LEÇON.—Vous avez compris, par les faits qui précèdent, que l'orgueil déplaît à Dieu, parce qu'il tend à lui ravir sa gloire. Ce vice ôte aussi aux orgueilleux tout le mérite de leurs bonnes œuvres. Nous en trouvons la preuve dans la conduite des pharisiens, qui faisaient de longues prières et des aumônes abondantes ; mais l'ostentation qu'ils mettaient dans ces bonnes œuvres, fit dire à Notre Seigneur : " Ils ont reçu leur récompense." (Math., VI.)

La touchante histoire du pharisien et du publicain, racontée par Jésus lui-même, nous montre combien l'orgueil déplaît à Dieu, et de quel prix l'humilité est à ses yeux.

Deux hommes, dit-il, montèrent au temple pour prier ; l'un était pharisien, l'autre publicain. Le pharisien, se tenant debout, priait ainsi en lui-même : " Mon Dieu, je vous rends grâce de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes qui sont voleurs, injustes, adultères ; ni tel aussi que ce publicain. Je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tout ce que je possède."

Le publicain, au contraire, se tenant éloigné, n'osait pas même lever les yeux. Il se

frappait la poitrine en disant : " Mon Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur ! ".

" Je vous assure, ajouta le Sauveur, que celui-ci sortit du temple justifié, et non pas l'autre ; car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé..."

SENTENCES ET MAXIMES

122e LEÇON. — L'orgueil est à la fois le principe de tous les péchés et la ruine de toutes les vertus.

Plus la fumée monte avec rapidité, plus elle est légère ; de même, plus les pensées et les sentiments de l'orgueilleux s'élèvent, plus ils sont vains et ont peu de valeur. Le vent éteint la lumière dessèche la rosée et soulève la poussière. C'est ainsi que l'orgueil éteint la lumière de la sagesse, dissipe la rosée de la grâce et soulève la poussière de la vanité.

Si une légère dose de fiel corrompt et rend amères les meilleures substances, il est vrai de dire aussi qu'un peu d'orgueil flétrit et gâte les plus belles vertus. Rien ne blesse davantage le regard de Dieu que l'orgueil, dit saint Bernard. Ce vice a chassé du ciel un

grand nombre d'anges, et il a fermé le paradis terrestre à nos premiers parents. Dieu résiste aux superbes et il donne sa grâce aux humbles. De même que les eaux du ciel, tombant sur les montagnes, coulent dans les vallées et les fertilisent, ainsi les grâces de Dieu ne s'arrêtent pas sur les orgueilleux, mais elles vont enrichir les humbles.

L'HUMILITÉ

123e LEÇON. — Quand Moïse entendit le Seigneur lui ordonner d'aller délivrer son peuple, il s'écria avec la plus profonde humilité : " Qui suis-je, moi, pour aller trouver Pharaon et pour délivrer de l'Egypte les enfants d'Israël ? " Le Seigneur lui accorda alors le don des miracles et il le fit triompher de toutes les résistances du roi.

Gédéon, choisi pour arracher Israël des mains de ses ennemis, dit à Dieu : " Comment Seigneur, délivrerai-je votre peuple ? vous savez que ma famille est la dernière de Manassé, et que je suis le dernier dans la Maison de mon père." Et le Seigneur lui répondit : " Je serai avec vous, et vous combat-

trez les Madianites comme s'il n'étaient qu'un seul homme."

Le roi de Ninive et son peuple s'humilièrent devant le Seigneur et ils obtinrent miséricorde.

124e LEÇON.—Saint Jean-Baptiste, que Jésus appelait le plus grand des enfants des hommes, en était aussi le plus humble. Il déclara à tout le peuple que non seulement il n'était pas le Messie que l'on attendait, mais qu'il n'était pas digne de délier, en se prosternant, les cordons de ses souliers.

Après la pêche miraculeuse que saint Pierre venait de faire, il se jeta au pied de Jésus en lui disant : "Eloignez-vous de moi Seigneur, car je suis un pécheur !.....

Le Centenier, apprenant que Jésus se disposait à venir dans sa demeure pour guérir son serviteur, lui fit dire : "Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison ; mais dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri !.....

Le bon larron n'osait demander à Jésus

qu'une chose, c'est qu'il ne l'oubliât pas dans son royaume. Le Sauveur lui répondit : " En vérité, je vous le dis, aujourd'hui même vous serez en paradis avec moi."

Prosternée aux pieds de Jésus, dans l'attitude la plus humble, Madeleine obtint le pardon de tous ses péchés.

Vous voyez par tous ces exemples, combien l'humilité est agréable à Dieu.

L'AVARICE.

125e Leçon.—Si vous voulez avoir une idée de la malice de ce péché, vous n'avez qu'à considérer les malheurs qu'il entraîne à sa suite et les justes châtiments dont il est puni, même dès cette vie.

Giézi, disciple d'Elisée, voyant que son maître avait refusé l'or de Naaman, courut après ce général pour recevoir cet or. Il fut puni de son avarice par une lèpre horrible qui lui couvrit tout le corps.

Achab et Jézabel, voulant s'emparer d'une vigne, firent mettre à mort Naboth qui en était le propriétaire. En punition de ce crime, Achab fut tué dans un combat ; Jézabel fut

précipitée d'une fenêtre et son corps dévoré par les chiens.

Judas eut le malheur de se laisser dominer par ce vice. Après avoir hautement murmuré contre Madeleine, de ce qu'elle avait répandu un parfum de grand prix sur la tête du Sauveur, il vendit son divin maître pour trente deniers, puis il se pendit de désespoir.

HISTOIRE

126e Leçon.—Une famille peu chrétienne venait de recueillir un brillant héritage qu'un oncle avare lui avait laissé. A cette occasion, il y eut dans cette famille un grand festin pour se réjouir de la succession. On ne tarda pas à parler de l'avare ; chacun avait une anecdote particulière à raconter. Tout ce qu'il y avait eu de plus humiliant, de plus bizarre, de plus ridicule dans la vie du défunt fut rappelé tour à tour.

Tous les convives lançaient à l'envi leur trait ; et, lorsque cette criminelle facétie fut sur le point de finir, lorsque tous se furent lassés à rire, on termina le festin par un toast à la mémoire de l'oncle décédé : " Buvons,

dirent-ils, à la santé de l'avare qui nous a si bien régalés ! "

Voilà, ô hommes cupides, le sort qui vous attend ; on se rira de vous, vos héritiers seront les premiers à insulter à votre mémoire, pendant que vous serez peut-être obligés de demander, comme le mauvais riche, une goutte d'eau pour étancher votre soif !

---

127. LEÇON.—Tandis que les autres passions, dit saint Jérôme, vieillissent et s'affaiblissent avec l'homme, l'avarice semble se rajeunir dans la vieillesse et prendre de nouvelles forces. L'avare est détesté de ses proches, insupportable à ses serviteurs, inutile à ses amis, inaccessible aux nécessiteux, nuisible à ses voisins, tyrannique envers sa famille, dur à lui-même et insensible aux maux des autres. " Le désir immodéré de l'argent, dit saint Basile, remplit les forêts de brigands, les maisons de voleurs, les familles de troubles, les transactions publiques de fraudes, les salles de tribunaux de faux serments, la demeure de l'innocence de pauvreté et de misère, les yeux des

orphelins de larmes, le cœur des faibles de sanglots, les prisons de criminels et l'enfer de damnés."

Celui qui chargerait ses épaules d'un poids trop lourd pour gravir une montagne, agirait en insensé : telle est cependant la conduite des hommes avares qui, voulant parvenir au ciel, se chargent du fardeau des grandes richesses.

LA GÉNÉROSITÉ

HISTOIRE

128e Leçon. — Dès que saint Jean, surnommé l'Aumônier, fut installé patriarche d'Alexandrie, il assembla les économes de l'Eglise et leur dit : Allez par toute la ville et inscrivez tous mes seigneurs jusqu'au dernier." Ils lui demandèrent, avec étonnement quels étaient ses seigneurs. "Ce sont, dit-il, ceux que vous appelez les pauvres." Il s'en trouva plus de sept mille cinq cents auxquels il fit donner l'aumône tous les jours. Il se réduisit, pour les assister, aux plus grandes privations, jusqu'à n'avoir pas même une couverture pour la nuit. Un homme riche de la

ville, sachant son dénûment, lui fit porter une bonne couverture, le priant de s'en servir pour l'amour de lui. Le saint y consentit ; mais il ne put dormir de toute la nuit.

" Voilà, se disait-il à lui-même, que je suis bien chaud et bien couvert, tandis que les pauvres, mes frères, souffrent du froid et de la faim."

Le jour étant venu, il fit vendre cette couverture et en distribua l'argent aux pauvres. L'homme riche qui la lui avait donnée, la voyant exposée en vente la fit acheter de nouveau et la renvoya au saint qui la revendit le lendemain. Comme on la lui rapporta pour la troisième fois, il dit en souriant: Nous verrons bien qui se lassera le premier, de lui ou de moi ! "

LA PURETÉ

129e LEÇON.—Je voudrais, mon enfant, vous donner la plus noble, la plus grande idée des charmes que porte avec elle l'angélique vertu. Oui, elle est belle aux yeux de Dieu, de la sainte Vierge Marie et des anges. C'est elle qui fait la gloire, le bonheur et la joie d'un jeune cœur. L'enfant vertueux est

l'ange de la terre ; il fait l'admiration du ciel et l'honneur du genre humain. Les voies qu'il suit sont admirables ; son cœur devient le sanctuaire de toutes les pensées généreuses, belles et nobles. L'enfant vertueux est toujours content. Aucun sombre nuage n'approche de son âme ; la crainte et le remords habitent loin de lui ; son sommeil est doux et paisible comme le sommeil de l'innocence. Son front, serein et radieux, reflète les sentiments de son âme. La joie est dans son cœur ; elle se montre dans la candeur de son regard, dans la douceur de ses paroles, dans l'affabilité de son caratère, dans la fidélité avec laquelle il remplit tous ses devoirs.

130e Leçon.—L'enfant vertueux est justement satisfait de lui-même, puisque sa conscience lui rend un bon témoignage de ses actions ; tout le monde aussi est content de lui : ses parents, ses maîtres, ses condisciples. Puis, voyez-le s'avancer dans la vie.

De bonne heure, il a commencé à suivre les préceptes du Seigneur ; et, à mesure qu'il

grandit, sa vie reste vertueuse et sainte. Son père et sa mère, heureux d'un tel fils, le montrent avec orgueil ; ils en sont fiers, il est leur gloire. Par sa douceur et sa soumission, par ses soins aimants et attentifs, il fait leur consolation. Il les soutient dans les peines de la vie, il les soulage dans leurs infirmités et les console dans leurs chagrins. Sa seule présence est pour eux un bonheur. La bénédiction d'un père et d'une mère sont un trésor pour l'enfant vertueux.

131e Leçon.—Le jeune Stanislas de Kostka avait une si grande horreur de tout ce qui peut blesser l'aimable vertu, qu'une seule parole libre, dite en sa présence, le faisait rougir. Souvent même il lui arrivait de tomber en défaillance, lorsqu'il se trouvait en compagnie de seigneurs polonais qui, dans les salons de son père, s'oubliaient quelquefois dans la conversation sous le rapport de la modestie.

Aussi, ce saint enfant conserva, jusqu'à la mort, le don précieux de la pureté. Il mérita

par sa fidélité à pratiquer cette belle vertu, les plus grandes faveurs du ciel. La sainte Vierge lui apparut plusieurs fois et le combla de consolation. Elle lui obtint la grâce de mourir le jour de son Assomption glorieuse.

Le jeune saint eut un pressentiment ou une révélation du jour de sa mort. Il annonça cette bonne nouvelle à ses confrères et à ses amis ; sa prédiction se réalisa.

Heureux les jeunes gens qui ont le bonheur d'imiter la pureté de saint Stanislas ! leur vie s'écoule dans la paix, et le jour de leur mort sera celui de la récompense !

132e Leçon.—Pour vous inspirer une crainte salutaire du vice opposé à l'angélique vertu, considérez le malheur de l'enfant vicieux, de celui qui nourrit dans son cœur l'amour des mauvaises satisfactions. Cet enfant ne peut être heureux, il ne peut être tranquille. Au dedans et au dehors de lui, tout l'accuse, tout le condamne. Sa conscience l'accable de reproches ; elle lui demande compte de tant de bons conseils méprisés, de tant de grâces

repoussées, de son innocence perdue. S'il vient à réfléchir sur ses fautes cachées, sur ses intentions coupables, la justice de Dieu se dresse devant lui et le menace des plus terribles châtiments. Hors de lui, il n'est rien qui puisse le consoler et le rassurer. Comme les traits du visage sont le miroir de l'âme, on ne voit plus briller sur le sien l'empreinte de l'aimable vertu.

133e Leçon.— Ses yeux, qui étaient autrefois comme le reflet de la pureté de son âme, sont devenus ternes et sans vie. Il a un regard fixe et sans but ; il n'ose affronter l'œil scrutateur d'une mère éplorée ou d'un maître vigilant. Sa démarche est pesante et mal assurée ; ses joues deviennent pâles et creuses. Si elles conservent encore des couleurs, ce ne sont pas celles de l'innocence et de la vertu. Un voile de mélancolique tristesse couvre son visage. Il n'a plus sur ses lèvres le sourire des anges. la franche gaieté n'est plus pour lui. Il cherche la solitude, il parle peu, il fuit la société de ses amis. Il n'est ni expansif ni franche-

ment joyeux. Le mal qui le ronge lui ravit tous les plaisirs innocents de son âge. Il n'attire plus à lui l'affection, l'amour, la considération de ceux qui l'entourent. On le plaint, on l'évite ; on sent qu'il n'est plus heureux, et que sa conduite n'est pas ce qu'elle devrait être.

134e Leçon — Pour vous, mon enfant, évitez avec soin tout ce qui pourrait ternir la beauté de votre âme, la pureté de votre cœur, la sainteté de votre corps. Pensez que vous êtes toujours sous le regard de Dieu ; nul ne peut se soustraire à sa divine présence. C'est la pensée de la présence de Dieu qui soutient les justes dans la pratique de la vertu ; c'est cette pensée qui a soutenu Joseph et Suzanne dans la plus délicate des tentations. N'oubliez donc jamais que Dieu vous voit partout et toujours. Il connaît vos pensées ; il sonde votre cœur et les replis les plus cachés de votre conscience. Ce Dieu qui vous voit ainsi est le Dieu de toute pureté et de toute sainteté. Il vous a fait à son image, et il veut que vous

soyez saint parce qu'il est saint. Oseriez-vous faire, devant lui, ce que vous ne voudriez pas vous permettre en présence de vos parents ou de quelque personne respectable ?

Un enfant, qui aurait eu le malheur de se laisser vaincre par ce vice, devrait prendre les moyens suivants pour se corriger et recouvrer la paix du cœur :

Faire, avec sincérité, l'aveu de ses fautes à son confesseur ;

Suivre exactement ses sages conseils, et y recourir souvent ;

Eviter la fréquentation des compagnons dangereux, et fuir toutes les occasions où il serait exposé à offenser Dieu ;

Prier avec confiance, car on peut tout obtenir par la prière bien faite ;

Avoir une grande dévotion à la Sainte Vierge, la Reine de la pureté, et à saint Joseph, son chaste époux ;

Enfin, fuir l'oisiveté qui est appelée la mère de tous les vices.

Combien de jeunes gens sont parvenus, par l'emploi de ces moyens, à se corriger et à mener une vie sainte et pure !.....

L'ENVIE

135e Leçon.—Le bonheur des autres fait le tourment de l'envieux. Est-il heureux lui-même, il n'est pas satisfait, s'il ne voit ses semblables dans le malheur ou l'infortune.

L'envie, c'est le ver qui range le vêtement d'honneur de la vertu ; c'est la rouille qui cherche à ternir l'éclat des qualités d'autrui ; c'est la poussière qui se pose sur les plus beaux fruits pour en diminuer l'éclat.

L'envieux est dans la peine chaque fois qu'il entend louer les vertus de celui qu'il voudrait éclipser.

C'est l'envie qui porta le démon à séduire nos premiers parents. C'est l'envie qui poussa Caïn à tuer son frère Abel. C'est l'envie qui rendit coupables les frères de Joseph et qui les décida à le vendre comme esclave. C'est encore ce vice qui alluma la colère de Saül contre David. C'est l'envie qui porta les docteurs de la loi et les pharisiens à faire mourir Jésus-Christ.

Oh ! que de crimes ont été inspirés par l'envie ! Avec quel soin vous devez, mon enfant, vous préserver de ce vice affreux !

HISTOIRE

136e Leçon.—A la cour d'un prince de Sicile vivaient deux soldats : l'un était envieux, l'autre avare. Tous deux étaient connus comme tels.

Le prince voulant un jour se divertir, les fit appeler ; et, après avoir fait l'éloge de leurs bons services, il déclara qu'il voulait les récompenser en leur donnant ce qu'ils souhaiteraient. Il leur fit remarquer, toutefois, que celui qui aurait présenté le premier sa requête ne recevrait qu'une fois ce qu'il demanderait, tandis que le second l'obtiendrait doublement. Les deux soldats gardèrent longtemps le silence, aucun d'eux ne voulant commencer. L'avare disait en lui-même : " Si je parle le premier, je recevrai moins que mon compagnon, car on lui donnera deux fois autant qu'à moi." De son côté, l'envieux disait : " Jamais je ne pourrai souffrir que cet avare soit mieux récompensé que moi. Je préfère ne rien demander, plutôt que d'être cause, par ma faute, qu'il obtienne le double de ce qui me sera donné.

137e Leçon.—Comme le prince avait attendu assez longtemps, il décida que ce serait l'envieux qui exprimerait le premier son désir. La chose était difficile et très embarrassante pour un homme comme lui. Quelle faveur pourrais-je solliciter, se demanda-t-il, et quel moyen inventer pour que cet avare que je déteste n'obtienne pas plus que moi ? Si je demande un cheval, il en aura deux ; si je choisis une maison, on lui en donnera une de plus. Non, mille fois non ! je ne saurais le supporter. Je préfère demander un châtiment, afin qu'il soit obligé de le subir doublement. Après s'être ainsi avisé, il dit au prince : " Je demande que l'on me crève un œil, afin que mon camarade ait les deux yeux crevés." A cette parole, toute l'assemblée partit d'un bruyant éclat de rire, on couvrit de railleries l'envieux, qui en fut quitte pour avoir révélé à toute l'assistance la passion féroce qui lui dévorait le cœur.

LA GOURMANDISE

138e Leçon.—Je voudrais, mon enfant, vous prémunir contre ce vice, que l'on met

avec raison au rang des péchés capitaux, parce qu'il est la source de plusieurs autres.

La gourmandise, dit saint Ambroise, en a tué un grand nombre ; mais jamais la tempérance n'en a fait mourir un seul. Celui, dit saint Grégoire, qui a appris à dompter la gourmandise, a fermé l'entrée à un grand nombre de vices et de crimes. La gourmandise et l'ivrognerie étouffent les forces de l'intelligence et diminuent l'énergie de l'esprit.

Platon avait coutume de dire que le moyen le plus facile d'arracher aux hommes toute la vérité, et de leur faire avouer les plus profonds secrets, c'est de les porter à boire avec excès.

HISTOIRE

139e Leçon. — Gustave-Adolphe, roi de Suède, avait la triste habitude de boire avec excès, surtout lorsqu'il recevait à sa table les grands de sa cour. Un jour qu'il avait presque perdu la raison, il s'oublia jusqu'à injurier la reine sa mère.

Cette princesse, le cœur profondément affligé se retira dans ses appartements, et ne parut pas à table le lendemain. Le roi, in-

formé du motif de son absence, se fit remplir une coupe du meilleur vin de sa cave. Il prit la coupe et se rendit chez la reine. "Madame, lui dit-il, j'ai appris qu'étant hier dans un état d'ivresse, je vous ai manqué de respect. Je viens vous en faire mes excuses, et, pour ne plus m'exposer à une semblable faute, voici le dernier verre de vin que je prendrai de ma vie ; je le bois à votre santé. " Puis, ayant vidé la coupe, il la jette par la fenêtre et prie sa mère de le suivre, pour prendre son repas comme d'habitude. Il fut fidèle à sa promesse ; jamais on ne put le décider à goûter de nouveau le vin.

AUTRE HISTOIRE

140e Leçon.—Un enfant avait le malheur de se laisser aller à la gourmandise. Plusieurs fois ses parents l'avaient repris de ce défaut, mais toujours inutilement Dès qu'il pouvait tromper la vigilance des gens de la maison, il allait fureter dans les placards et il mangeait avec avidité les fruits, les biscuits ou les confitures qu'il y trouvait. On prit le sage parti de tenir sous clef toutes les friandises qui au-

raient pu le tenter. Malgré cette précaution, il réussissait encore à dérober de quoi satisfaire sa gourmandise.

La mère résolut de lui donner une leçon capable de le corriger. Elle laissa, un matin, sur la table, une assiette contenant quelques biscuits sur lesquels elle avait répandu de la fécule. Le petit gourmand, aussitôt après son lever, ne manqua pas de faire sa ronde dans la salle à manger.

141e Leçon.—Il aperçut les biscuits, et il se mit à les avaler avec avidité. Sa mère, qui l'observait d'une pièce voisine, ouvrit subitement la porte, au moment où le dernier biscuit venait de disparaître. L'enfant rougit, mais il affecta de paraître à son aise et de faire bonne contenance. La mère, sans faire semblant d'avoir vu, appela la servante et lui demanda, d'un air consterné, qui avait mangé les biscuits qu'elle avait placés sur cette table. La domestique répond qu'elle n'en sait rien ; la mère dit alors : " Quel malheur que j'aie oublié là ces biscuits ! je les avais empoison-

nés pour tuer des rats qui nous font la guerre. Celui qui les a mangés est perdu s'il ne prend au plus tôt du contre-poison ! "

142e Leçon.—Le petit gourmand était là tout effrayé ; il se prit à pleurer, en entendant ce que sa mère venait de dire ; mais il n'osait encore avouer sa gourmandise.—Si c'est toi, mon ami, qui les as mangés, dis-le moi vite ; nous pourrons encore te sauver; dans quelques minutes, ce serait trop tard.—Oui, maman, dit d'une voix étouffée le petit malheureux, c'est moi qui les ai mangés !

"—Vite, vite ! dit la mère, qu'on apporte du contre-poison ! " et elle fait avaler au gourmand une tisane très-amère qu'elle avait préparée d'avance. Malgré l'amertume du remède, le pauvre enfant ne se faisait pas prier pour le prendre, tant il avait peur de mourir. Après cette tisane, la mère fit apporter un autre breuvage où l'on avait mis un peu d'aloës ; il fallut l'avaler encore. Enfin, quand elle vit le petit gourmand assez puni, elle lui dit qu'il en serait probablement quitte pour cette fois, mais

qu'à l'avenir il se gardât bien de prendre jamais aucune friandise, sans la permission de ses parents, s'il ne voulait s'exposer à une plus fâcheuse conséquence. L'histoire ajoute que cette risible aventure corrigea pour toujours le petit gourmand.

LA COLÈRE

143e Leçon. — Vous devez éviter la colère, car elle obscurcit l'intelligence, étouffe le sentiment de la douceur, tourne en dérision la justice, trouble la paix de l'âme, brise les liens de l'amitié, change la sagesse en folie, détruit la paix des familles et soulève des tempêtes dans l'intérieur.

La colère engendre le ressentiment, celui-ci produit la haine qui n'est autre chose que la colère prolongée et réfléchie. La colère est la mère de la dispute, de la médisance et de la calomnie. Elle est une émotion de l'âme qui nous porte à repousser avec violence ce qui nous déplaît.

Caton avait coutume de dire que la colère ne diffère de la rage que par la brièveté de sa durée. Comme on demandait un jour à Pla-

ton à quel signe on pouvait reconnaître un homme vraiment sage, il répondit : " Le sage ne se fâche jamais quand on le blâme ; il ne s'élève pas non plus lorsqu'on le loue. "

144e LEÇON.—L'empereur Auguste pria le philosophe Athénodore qui se disposait à quitter la cour, de lui donner comme souvenir, un bon conseil. Le philosophe lui dit : " Prince, je vous conseille, chaque fois que vous serez en colère, de ne prendre aucune résolution avant d'avoir récité, tout bas, toutes les lettres de l'alphabet. " Ce conseil plut tellement à Auguste qu'il ne voulut point laisser partir Athénodore, sous prétexte qu'il aurait encore longtemps besoin de lui.

De même, dit un auteur, que l'abeille perd son dard en nous piquant, et se cause ainsi à elle-même le plus grand dommage ; de même aussi, l'homme qui se livre aux emportements de la colère, se fait lui-même plus de mal qu'il ne veut en faire aux autres.

Le feu comprimé, dans un lieu fermé, peut facilement être éteint. Mais il n'en est pas de

même quand il sort par les portes et les fenêtres. Ainsi, la colère qui bouillonne dans le cœur s'éteint plus facilement que quand elle s'est produite au dehors, par des paroles ou des actes de violence.

LA DOUCEUR

145e Leçon.—Le divin Sauveur Jésus nous a donné l'exemple de toutes les vertus. Il a voulu cependant attirer notre attention, d'une manière toute particulière, sur la douceur et l'humilité, en disant : " Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes."

Il avait été dit de lui : " On n'entendra pas sa voix dans les places publiques ; il ne contestera pas ; il ne brisera pas le roseau à demi rompu ; il n'éteindra pas la mèche qui fume encore." Quelle touchante figure de douceur ne trouvons-nous pas dans ces paroles !

Quand son précurseur, saint Jean-Baptiste, le montra au peuple qui l'entourait, il le désigna sous le nom le plus doux. " Voilà, dit-il, l'agneau de Dieu ; voici celui qui efface les péchés du monde ! "

Lorsque les apôtres, saint Jacques et saint Jean, le priaient de faire descendre le feu du ciel sur une ville de Samarie qui n'avait pas voulu entendre sa parole, il leur dit : Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes animés !

EXEMPLE

146e J[illegible]N.—Sainte Françoise de Chantal disait, en parlant de saint François de Sales : "Jamais on ne vit un cœur si doux, si aimable, si tendre et si généreux. Par sa grande douceur, ce saint obtenait tout ce qu'il désirait. "

Personne ne pouvait lui résister, car il gagnait tous les cœurs ; on l'appelait le souverain conquérant de toutes les volontés, parce que sa douceur exerçait un empire si irrésistible, qu'il parvenait facilement à persuader ceux avec lesquels il parlait ; il les amenait bientôt à faire abnégation de leur volonté.

Le cœur humain est ainsi fait, que ce n'est que par la douceur qu'on parvient à l'amollir.

Ce même saint disait un jour : "Rien n'est

plus amer que l'écorce d'une noix verte, cependant rien n'est plus doux et plus bienfaisant pour l'estomac que cette même écorce, lorsqu'elle a été cuite avec du sucre. Ainsi en est-il de la réprimande ; quoique amère de sa nature, elle devient aimable, délicieuse et salutaire, lorsqu'elle a passé par le feu de la charité et qu'on l'a assaisonnée par la douceur.

147e LEÇON.—Le philosophe Socrate, quoique naturellement vif et emporté, avait cependant acquis, à un haut degré, la vertu de patience et de modération. Aucun événement, quelque désagréable qu'il fût, n'était capable de troubler la tranquillité de son âme.

Il reçut un jour un vigoureux soufflet d'un homme en colère ; il se contenta de dire : "C'est vraiment dommage qu'on ne puisse pas prévoir quand on doit sortir avec un casque sur la tête." Une autre fois, on vint lui annoncer que quelqu'un avait mal parlé de lui en son absence. " Peu m'importe, répondit-il d'un air d'indifférence, il lui est même loisible de me battre quand je n'y serai pas."

Il usait de la même modération dans la répression de ses désirs. Ainsi, lorsqu'après une marche très fatigante, il arrivait auprès d'une fontaine, pressé par une soif ardente, il remplissait plusieurs fois son gobelet, et le vidait ensuite lentement sans en boire, tant pour épargner sa santé, que pour s'habituer à se vaincre lui-même.

Si un philosophe encore païen a été capable de pratiquer de pareils actes de patience et de sobriété, combien ne devons-nous pas rougir de nous voir si impatients et si sensuels !

LA PARESSE

148e Leçon.—Pour vous prémunir, mon enfant, contre le vice de la paresse, je vais vous citer quelques sentences bien propres à faire impression sur votre cœur, et à vous faire prendre la ferme résolution de vous montrer toujours courageux au travail et ennemi de l'oisiveté.

De même qu'une terre inculte ne produit que des chardons et des épines, qu'une eau croupissante ne laisse échapper que des exhalaisons fétides et ne renferme que des ani-

maux immondes ; de même aussi l'oisiveté ne produit que le vice.

Ce que la rouille est au fer, l'oisiveté l'est au corps et à l'âme humaine : elle leur enlève la force et l'énergie.

L'oisiveté, dit le sage, est la mère de tous les vices Le paresseux, dit-il encore, cache sa main sous ses aisselles, et il a peine à la porter jusqu'à sa bouche.

Plus les Chinois fument d'opium, plus ils y trouvent d'agrément, mais plus il leur nuit. De même, plus l'oisiveté se prolonge, plus les paresseux y trouvent de douceur, et plus aussi cette fausse douceur leur devient préjudiciable.

149e Leçon.—Dans la ville de Gand, raconte un voyageur, plusieurs conseillers étaient debout devant l'hôtel-de-ville, et passaient le temps à s'entretenir de nouvelles, sans songer à vaquer à leurs affaires.

Un mendiant s'approche d'eux, et après leur avoir dit qu'il était atteint d'une maladie qu'il n'osait nommer et qui l'empêchait

de travailler, il leur demanda l'aumône. Quand chacun lui eut donné une pièce de monnaie et qu'il fut parti, l'un des bourgeois envoya son domestique demander à ce pauvre le genre de maladie dont il souffrait, et qu'il n'avait osé nommer. A cette question, le pauvre sourit malicieusement et répondit : " Je souffre d'une maladie qui rend tous mes membres incapables de travail ; cette maladie s'appelle *la paresse.*"

Combien, hélas ! qui auraient raison de faire la même réponse, si on leur demandait ce qui les empêche de travailler !

BON EMPLOI DU TEMPS

SAINT CHARLES BORROMÉE

150e LEÇON.—Ce saint, encore enfant, était déjà épris d'un grand amour pour Dieu. Le matin, en s'éveillant, sa première pensée était : " Puisque Dieu, dans sa miséricorde, a bien voulu me conserver encore cette nuit, je veux, aujourd'hui, lui consacrer toutes mes pensées et toutes mes actions. Lorsqu'il déjeûnait, il se disait à lui-même : "Dieu me donne mon pain de chaque jour, et moi je

veux lui donner mon cœur." Avant de se mettre à l'étude, il se disait encore : "La volonté de Dieu est que je m'applique et que je travaille, afin qu'un jour je devienne un homme raisonnable et vertueux." A son dîner, on l'entendait répéter : "Tout ce qui nous arrive de bon nous vient du ciel, du meilleur des pères ; j'userai donc de ce bienfait avec reconnaissance et modération, et je ferai part aux pauvres, qui sont mes frères, de la nourriture que le bon Dieu me donne." Lorsqu'il voyait des enfants faire des choses défendues il en était très affligé et il disait : "Hélas ! si Dieu ne m'avait préservé du péché et ne m'eût soutenu dans le bien, je serais devenu plus méchant que les plus grands pécheurs."

151e Leçon.—Lorsque le jour était sur son déclin, voici quelle était la pensée qui l'occupait : "Ma vie périssable sera aussi, un jour, sur son déclin ; peut-être sera-ce bientôt, mais après cette vie, Dieu me fera passer dans une autre, bien préférable à celle-ci, dans la vie éternelle. Je veux donc m'y prendre de bon-

ne heure : et par une vie pieuse et remplie de bonnes œuvres, me préparer, pour le soir de mon existence terrestre, un lit de mort doux et commode." Lorsqu'il se mettait au lit, il s'entretenait dans cette pensée : "Dieu a fixé la nuit pour être le temps de notre ropos ; je remets mon âme entre ses mains."

C'est ainsi que ce pieux enfant s'unissait à Dieu avant de commencer ses actions. Il devint, par la suite, cardinal et archevêque de Milan en Lombardie. Dans une peste qui ravagea cette ville, on vit le saint se rendre au milieu des pestiférés, pour les consoler et pourvoir à leurs besoins spirituels et corporels. Comme on l'engageait à s'éloigner pour échapper à la contagion, il déclara que, dans cette calamité terrible, il ne se séparerait pas de son peuple, et qu'il sacrifierait sa vie pour lui donnerles soins d'un bon pasteur. Il ordonna des prières publiques pour fléchir la justice divine. On le vit, dans une procession, pieds nus et la corde au cou, priant Dieu pour son peuple. Le ciel exauça ses vœux.

LA PREMIERE COMMUNION

152e LEÇON.—Heureux l'enfant qui a le bonheur de faire une bonne première communion ! On peut dire que son salut est comme assuré. Les traits suivants confirment pleinement cette consolante opinion.

Pendant l'année 1841, raconte un pieux chrétien, je faisais fréquemment la visite des malades dans un hôpital de Paris.

Je commençais toujours mes visites par la chapelle, et j'allais demander à Notre-Seigneur de bénir l'œuvre que, pour l'amour de lui, je venais accomplir, je le conjurais d'accompagner, de sa bénédiction, les paroles, les conseils que j'allais donner à mes malades ; et, quand j'avais fini ma tournée dans les salles, je venais encore déposer mes petits succès aux pieds du divin Maître.

Je me rappellerai toujours le trait touchant dont je fus témoin, à la dernière visite que je fis à l'hôpital Necker, au moment de quitter la capitale.

153e LEÇON.—La salle que je devais visiter,

ce jour-là, était confiée aux soins d'une sœur de charité, vieillie dans cette admirable mission, et non moins infatigable, pour soulager les souffrances de ses malades, que zélée pour le salut de leurs âmes.

En arrivant, j'allai, selon mon habitude, prendre les ordres de cette bonne sœur. Elle me recommanda spécialement six ou sept malades : l'un, Etienne, nouvellement arrivé, et encore inconnu d'elle ; l'autre, comme moribond, ayant besoin d'être fortifié et consolé ; un autre, comme ébranlé déjà, et prêt à se convertir.

"Et puis, ajouta-t-elle, allez donc au numero 39 ; c'est un homme de trente-deux ou trente-trois ans, poitrinaire au dernier degré, qui sera mort dans trois jours. Je lui ai parlé de son âme ; je n'ai rien pu en tirer ; il m'a envoyée promener trois ou quatre fois, et il n'a jusqu'ici reçu M. l'aumônier qu'avec des paroles grossières.

154e Leçon. — " Il est probable qu'il vous enverra promener aussi ; mais enfin, il ne faut

rien épargner. Il s'agit ici de la gloire de Dieu et du salut d'une pauvre âme.

"— Eh ! mon Dieu, ma bonne sœur, répondis-je, s'il m'envoie promener, j'irai me promener et voilà tout ; cela ne me fera pas grand mal. Dites seulement pour ce pauvre homme un *Ave Maria*, pendant que j'irai lui parler. "

Je fis ma visite ; et de lit en lit, j'arrivai à mon numéro 39. Je fus tout saisi en le voyant ; la mort était déjà peinte sur son visage. Trois ou quatre coussins le tenaient assis sur son lit ; sa face était hâve, d'un blanc jaunâtre, et son affreuse maigreur donnait, à ses yeux noirs, une apparence étrange.

155e Leçon. — Je m'approchai de son lit. Il me regarda fixement, sans rien dire. Je lui demandai de ses nouvelles : " La sœur m'a appris, mon pauvre ami, que vous souffrez beaucoup, et qu'il y a bien longtemps déjà que vous êtes malade. "

Pas de réponse ; seulement le regard de cet homme devenait de plus en plus dur, et il semblait me dire : " Je n'ai que faire de vos condoléances ; laissez-moi la paix. " Je fis semblant de ne pas m'en apercevoir. " Souffrez-vous beaucoup en ce moment, et pourrais-je

vous soulager en quelque manière ? " Pas un mot.—" Que voulez-vous, mon pauvre enfant, il faut faire de nécessité vertu, et offrir vos souffrances au bon Dieu en expiation de vos fautes ; comme cela, du moins, elles vous seront utiles. "

Toujours même silence et même accueil. La position devenait embarrassante. L'œil du malade était de plus en plus menaçant, et je voyais le moment où il allait me dire quelque injure. La providence de Dieu m'envoya tout à coup une inspiration. Je me rapprochai vivement du malheureux et je lui dis à demi-voix ; " Avez-vous fait une bonne première communion ? "

---

156 Leçon —Cette parole eut sur lui l'effet d'une commotion électirque. Il fit un léger mouvement ; sa figure changea d'expression, et il murmura plutôt qu'il ne dit : — "Oui, Monsieur."

"—Eh bien ! repris-je, mon ami, n'étiez-vous pas heureux dans ce temps-là ? — Oui, Monsieur, me répondit-il d'une voix émue, et

au même instant, je vis deux grosses larmes couler sur ses joues." Je lui pris les mains.—"Et pourquoi étiez-vous heureux alors, sinon parce que vous étiez pur, chaste, aimant Dieu, en un mot, un bon chrétien ! Mais ce bonheur peut revenir encore, et le bon Dieu n'a pas changé."

Il continuait à pleurer. "N'est-ce pas, ajoutai-je, que vous voulez bien vous confesser ?—Oui, Monsieur," me dit-il, avec force, et il s'avança vers moi pour m'embrasser. Je fis de grand cœur, comme vous pouvez penser, et je lui donnai quelques petits conseils pour faciliter l'exécution de son bon dessein.

157e Leçon.—Je le quittai ensuite, et je courus annoncer à la sœur le résultat inespéré de ma visite. Je ne sais ce qui s'ensuivit ; mais ce qui m'est resté profondément gravé dans l'esprit ou plutôt dans le cœur c'est la force merveilleuse de la miséricorde de Dieu, qui changea, en un instant, et à l'aide d'une seule parole, ce cœur si endurci. Le seul souvenir de sa première communion suffit pour convertir et probablement pour sauver ce pauvre malade.

Heureux de l'avoir bien faite ; car s'il eût accompli, comme tant d'autres, hélas ! avec négligence, ce grand acte de la vie chrétienne, le souvenir que je lui en rappelai n'eût fait sans doute sur son cœur qu'une impression bien insignifiante.

Ainsi, le bien produit le bien ; et, avec Dieu, rien ne demeure perdu.

AUTRE EXEMPLE

158e Leçon. — Dans une des meilleures paroisses du nord de la France, un enfant avait eu le bonheur de recevoir, à l'école des Frères, le bienfait de l'éducation chrétienne qui, jointe aux bons exemples de sa pieuse mère, avait formé son cœur à la vertu.

Il se prépara avec le plus grand soin à sa première communion. Sa conscience si délicatene pouvait souffrir la moindre faute.

Aussi, fit-il sa confession générale avec toute l'attention possible. Le jour de sa première communion fut pour lui un jour de joie ; l'allégresse qui remplissait son cœur brillait dans ses yeux, et se montrait dans toutes ses démarches. Ce bonheur se renouvela pour lui bien souvent ; et, chaque fois

qu'il approchait des sacrements, il le faisait avec les mêmes soins et la même ferveur que le jour béni de sa première communion.

Après avoir passé à l'école encore quelques années, il entra dans une maison de commerce qui, au bout de quelques temps, l'employa comme commis voyageur.

159e Leçon. — Jeté ainsi au milieu du monde, entouré d'autres voyageurs qui se livraient à la dissipation et aux plaisirs, notre jeune homme, d'une nature impressionnable se laissa entraîner aux mauvais exemples qu'il avait continuellement sous les yeux. Il abandonna la pratique de ses devoirs de chrétien, et il devint en peu de temps semblable à ceux qu'il fréquentait.

Plusieurs années s'écoulèrent ainsi dans l'oubli de ses devoirs. Si, parfois, les bons exemples de sa mère, le souvenir des leçons de ses maîtres et du bonheur qu'il avait goûté dans ses premières années, venaient lui inspirer de salutaires remords, il les éloignait bientôt de son esprit, n'ayant pas la force de

rompre avec ses faux amis et de renoncer à ses plaisirs trompeurs.

160e Leçon.—Arrivé à l'âge de vingt-cinq ans, il fut pris d'une maladie de poitrine qui l'obligea bientôt à cesser ses occupations et à prendre du repos. Il se retira chez sa mère dans l'espérance d'être bientôt remis de ce qu'il regardait comme un simple rhume négligé. Mais le mal, au lieu de s'arrêter, ne fit que s'aggraver d'un jour à l'autre.

Bientôt il ne lui fut plus possible de se faire illusion sur son état : il était poitrinaire...Ses pensées se reportèrent alors sur la vie dissipée qu'il avait menée depuis plusieurs années.

Il fit de sérieuses réflexions sur les grandes vérités de la religion. La mort, qu'il entrevoyait déjà comme prochaine, l'épouvantait, surtout à cause du redoutable jugement qui devait la suivre.

161e Leçon.—Il se remit à prier et à assister aux offices de la paroisse.

Pour réparer les années qu'il avait passées dans l'oubli de ses devoirs, il résolut de reprendre toutes les pratiques de piété qui lui avaient autrefois procuré tant de bonheur.

Il commença par faire une confession générale de toutes les fautes de sa vie. Il mit plusieurs jours à cette affaire si sérieuse qui lui rendit la paix de l'âme.

On le voyait ensuite s'approcher fréquemment de la sainte table, et assister à tous les offices de la paroisse ; il priait longtemps et avec une grande ferveur.

La maladie continuant ses ravages, bientôt il n'eut plus la force d'aller jusqu'à l'église. Quelques jours plus tard, il comprit que sa fin approchait, et il demanda avec instance à recevoir les derniers sacrements.

Le jour où il fut administré, une foule nombreuse avait accompagné le Saint-Sacrement ; sa chambre se trouva trop petite pour contenir tout le monde. Avant de communier, le pieux malade demanda pardon, à haute voix, des mauvais exemples qu'il avait donnés ; il conjura les assistants de prier pour lui.

162e LEÇON.—L'émotion avait gagné toutes les personnes présentes à cette cérémonie; les larmes coulaient de tous les yeux. Pour le malade, ce fut une grande consolation d'avoir ainsi réparé, autant qu'il le pouvait, les écarts de sa jeunesse. Il reçut le saint Viatique avec une foi et une ferveur admirables. Il vécut encore quelques jours, pendant lesquels il ne cessa de bénir la bonté de Dieu qui l'avait ramené au bien par cette maladie, et lui avait rendu la paix de l'âme par la réception des sacrements.

Quand arriva sa dernière heure, elle le trouva prêt et entièrement résigné à la mort, Ses dernières paroles furent celles-ci :

" O mon Dieu, c'est de bon cœur que je remets mon âme entre vos mains !."

Voilà, mon enfant, l'heureux fruit d'une éducation chrétienne et d'une première communion faite dans de bonnes dispositions.

CHAPITRE VII

CONSEILS ET EXEMPLES

163e LEÇON.—Il est bon de rappeler ici les sages conseils que le saint homme Tobie donna à son fils, lorsqu'il se crut près de mourir, Vous trouverez, dans les avis de ce digne père, la conduite que vous devez tenir vous-même, si vous voulez être un enfant vertueux et un bon chrétien. Ces conseils inspirés de Dieu, portent avec eux une grâce particulière qui les rend propres à faire la plus salutaire impression sur ceux qui les lisent avec une respectueuse attention. Les voici :

Ecoutez, mon fils, les dernières paroles d'un père qui vous aime et que vous allez perdre ; conservez-en le souvenir tous les jours de votre vie, et que cette instruction soit toujours le fondement de votre conduite.

164e LEÇON.—" Lorsque Dieu aura [illegible] mon âme, prenez soin de mon corps et donnez lui la sépulture. Honorez votre mère, [illegible] que

le Seigneur vous la conservera ; car vous devez vous souvenir sans cesse des maux qu'elle a soufferts par rapport à vous. Quand elle aura terminé sa carrière, vous l'enterrerez près de moi.

" Pour vous, mon fils, ayez Dieu présent tous les jours de votre vie ; prenez garde de jamais consentir au péché et de transgresser aucun des préceptes que nous a donnés le Seigneur notre Dieu.

165e LEÇON—"Faites l'aumône de votre bien ne détournez jamais vos yeux d'aucun pauvre. Par là, vous obtiendrez que les yeux de Dieu ne se détournent jamais de vous. Soyez charitable, selon votre pouvoir : si vous avez beaucoup, donnez beaucoup ; si vous avez peu, donnez peu, mais toujours de bon cœur. En agissant ainsi, vous amasserez des trésors pour les jours de la nécessité. Car l'aumône délivre du péché et de la mort ; elle empêche l'âme de descendre dans l'horreur des ténèbres.

"Quiconque aura fait l'aumône se présentera avec confiance au tribunal du Dieu souverain.

166e LEÇON.—" Veillez sur vous, mon fils, évitez les écueils où périt l'innocence. Ne souffrez jamais que l'orgueil entre dans votre âme, ni qu'il domine dans vos paroles ; car c'est la source des dérèglements de l'homme ; c'est par là qu'a commencé la perdition.

" Payez promptement le salaire à tous ceux qui auront travaillé pour vous, et que la juste récompense du mercenaire ne reste pas entre vos mains. Ne faites à personne ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît. Partagez votre pain avec les indigents et les pauvres ; faites-vous honneur de le manger avec eux, et couvrez de vos vêtements ceux qui sont nus. Faites des repas de charité à l'enterrement des fidèles, où les justes et les pauvres, invités par vos aumônes, se trouvent en grand nombre ; mais n'y invitez pas les infidèles ni les pécheurs.

167e LEÇON.— " Vous êtes jeune, mon fils, vous aurez encore longtemps besoin de conseil. Est-il un âge où l'on puisse s'en passer ? Consultez un homme sage et ne faites rien

sans son avis. Mais cette précaution ne vous suffirait pas, sans le secours du Seigneur et de ses lumières. Bénissez-le à tous les moments ; conjurez-le d'être votre guide dans toutes vos voies, et ne comptez que sur lui pour l'exécution de vos desseins.

" Du reste, mon fils, ne craignez rien ; nous sommes pauvres, à la vérité ; mais nous serons toujours assez riches si nous craignons Dieu, si nous évitons le péché et si nous faisons de bonnes œuvres. "

Le jeune Tobie avait écouté le discours de son père avec l'attention, le respect et la tendresse qu'inspirent les circonstances où craignait de se trouver le saint vieillard, comme les avis d'un père mourant.

168e Leçon. — Il lui répondit : " Me préserve le ciel de m'écarter jamais des salutaires enseignements que vous venez de me donner.

Oui, mon père, je veux les suivre toute ma vie ! "

Vous devez écouter, mon enfant, avec la même docilité, les avis de vos parents ; vous

mériterez que le Seigneur vous bénisse comme il bénit autrefois le jeune Tobie.

Lisez maintenant les conseils de la sagesse. Votre fidélité à les pratiquer attirera sur vous les grâces de Dieu : elle vous rendra agréable à ses yeux, et vous procurera même l'amitié et l'estime des hommes.

Espérez en Dieu seul, attendez tout de son secours, et ne vous promettez rien de votre seule prudence.

169e LEÇON.— Ayez toujours Dieu présent à votre esprit ; craignez-le, car sa sainte crainte est le commencement de la sagesse. N'oubliez pas que l'ingratitude tarit la source des bienfaits de Dieu, tandis que la reconnaissance attire sans cesse de nouvelles faveurs. Après avoir posé, dans votre jeune cœur, pour premier fondement de la sagesse, la crainte de Dieu, le second doit être le respect pour ceux qui vous ont donné le jour. Vous devez, mon enfant, recevoir leurs instructions avec docilité, et vous montrer fidèle à leur rendre l'obéissance qui leur est due. Par ce moyen, vous attire-

rez sur vous les grâces et les bénédictions de Dieu et vous mériterez, devant les hommes, une couronne de gloire et d'honneur.

Mais vous devez être prompt à rejeter toujours les mauvais conseils de ceux qui chercheraient à vous porter au mal. Gardez-vous mon enfant, d'ajouter foi à leurs paroles trompeuses. Eloignez-vous de la société de ces mauvais compagnons, et défiez-vous de la douceur du poison qu'ils vous présentent.

CHAPITRE VIII

FIN DE L'HOMME

170e Leçon.—On vous a sans doute appris, mon enfant, que votre âme a trois facultés : la mémoire, l'entendement ou l'intelligence et la volonté. C'est dans l'âme que réside la véritable grandeur de l'homme, car notre âme a été créée à l'image de Dieu et rachetée par le sang de Jésus-Christ. N'oubliez pas que vous avez reçu votre âme pour la perfectionner et la sauver. Votre intelligence doit être employée à connaître Dieu ; votre cœur à l'aimer ; votre volonté, à le servir.

Ce n'est pas pour jouir des biens, des honneurs et des plaisirs de la vie présente, que vous êtes au monde : c'est pour servir votre Créateur, pour lui faire hommage de tout ce qu'il vous a donné : votre âme, votre intelligence, votre volonté, votre cœur. Il le dit lui-même : " Vous adorerez le Seigneur votre Dieu et vous ne servirez que lui seul."

171e Leçon.—Que penseriez-vous, mon enfant, du fils d'un roi qui abandonnerait le palais de son père, pour aller habiter une chaumière et garder les plus vils animaux ? Vous le regarderiez comme un insensé, et vous auriez raison. Eh bien ! les hommes qui abandonnent le service de Dieu, pour ne s'occuper que des choses de la terre, ne sont-ils pas plus mal avisés que ce jeune prince ? Non seulement ils renoncent au royaume éternel qui leur est destiné, mais encore ils s'exposent à un malheur qui n'aura point de fin.

Et, de même que les créatures deviendraient inutiles, si elles cessaient de remplir la fin pour laquelle elles ont été créées, ainsi l'hom-

me devient un être inutile, dès qu'il cesse d'aimer Dieu et de le servir.

172e Leçon.—Vous lirez avec intérêt, mon enfant, la parabole suivante qui renferme des instructions très salutaires : Un roi de Perse, qui n'avait point d'héritier, trouva un jour, dans la campagne, un jeune enfant abandonné de ses parents. Il se le fit apporter, et frappé de sa beauté, il résolut de l'adopter et d'en faire l'héritier de sa couronne.

On revêtit cet enfant d'habits magnifiques, et il parut si beau, avec ce costume royal, qu'il devint les délices de la cour. Le roi mourut quelque temps après on trouva dans son testament qu'il ordonnait d'élever cet enfant, avec tous les soins possibles, jusqu'à l'âge de quinze ans, ajoutant que, s'il se montrait vertueux, capable et digne du trône, il voulait qu'on le fît roi ; que si, au contraire, il ne voulait pas profiter de l'éducation qu'on allait lui donner, s'il se montrait rebelle aux avis de ses maîtres, s'il devenait vicieux et méchant, il ordonnait qu'on le dépouillât de ses habits

royaux, et qu'on l'envoyât travailler aux mines le reste de ses jours.

173e Leçon.—On exécuta fidèlement les ordres du roi défunt ; on donna à l'enfant des maîtres distingués. Un sage gouverneur fut chargé de le suivre partout et de veiller sur lui Il n'omit rien de ce qui pouvait contribuer à instruire et à perfectionner son jeune élève. Mais l'enfant était loin de répondre aux soins qu'on lui donnait. Il ne montrait que du dégoût pour tout ce qui pouvait lui être utile, et ne laissait voir en lui que de mauvaises inclinations. Il s'irritait contre ses maîtres ; il foulait aux pieds ses livres ou les jetait par les fenêtres. Il brisait tout ce qu'on lui mettait entre les mains pour son instruction. Aussi, arriva-t-il à l'âge de dix ans, sans savoir lire ni écrire. Son précepteur ne lui laissait pas ignorer les volontés du roi défunt ; tous les jours, il lui représentait, d'un côté, la couronne et le trône qui lui étaient destinés, s'il s'en montrait digne ; de l'autre, la honte et les supplices qui l'attendaient, s'il conti-

nuait à se conduire d'une manière si répréhensible.

174e Leçon.—Ces remontrances ne faisaient sur l'enfant que des impressions passagères qu'il oubliait bientôt, en se livrant à des jeux indignes de sa haute destinée. Il se plaisait à bâtir de petites maisons avec de la boue, ou à élever des châteaux de cartes ; et, lorsque ses maîtres venaient à renverser ces ouvrages si frivoles, il pleurait et se dépitait. Il osait même menacer ceux qui s'opposaient à ce qu'il appelait ses plaisirs.

Dès qu'il était seul, au lieu d'étudier ou de faire ses devoirs, il mettait de côté ses livres et ses cahiers, et il revenait à ses amusements ordinaires. On ne pouvait rien lui faire apprendre, tant il avait l'étude en aversion.

Il retint néanmoins quelques paroles grossières, qu'il avait entendues de la bouche des soldats, et il les répétait, malgré les remontrances de son précepteur. Ses vices grandissaient avec lui. La colère, la cruauté, l'excès

dans le boire et dans le manger étaient ses défauts ordinaires.

175e LEÇON.—Enfin, avec de si mauvaises dispositions, il parvint à l'âge de quinze ans. Le conseil s'assembla, selon les ordres du feu roi, dans une vaste salle magnifiquement ornée. Tous les grands dignitaires du royaume se trouvaient là, réunis, pour entendre les témoignages que le précepteur et les maîtres rendaient de la conduite de ce jeune homme ; ils devaient juger par là s'il s'était rendu digne de la couronne.

Tout étant prêt, on amène le jeune homme dans la salle. Grande fut sa crainte lorsqu'il vit cet appareil imposant.

Un des professeurs se lève et lui adresse plusieurs questions sur les sciences qu'on lui avait enseignées ; il ne peut répondre à une seule. On ordonne alors au précepteur de faire connaître, à l'auguste assemblée, la conduite que son élève a tenue depuis son adoption. Tous les juges furent saisis d'indignation au récit fait par le précepteur.

Pour lui, il était là pâle et tremblant, il comprenait, mais trop tard, quel avait été son funeste aveuglement. Il fut terrifié lorsqu'il entendit ses juges déclarer, à l'unanimité, qu'il était indigne de régner, et qu'il devait être envoyé aux mines, selon les intentions du roi son bienfaiteur.

176e Leçon.— Quand son arrêt fut prononcé, il se mit à pleurer et à demander grâce ; mais les juges furent inflexibles. L'arrêt fut exécuté, et l'infortuné jeune homme alla expier sa folie, dans les rudes travaux et les souffrances des mines.

Le sort de cet insensé vous fait compassion, mon enfant ; vous le plaignez d'avoir perdu un royaume par sa folie, et d'avoir mérité d'être condamné aux plus rudes travaux pour le reste de ses jours. Pensez que vous êtes vous-même cet enfant, destiné, par adoption, à régner éternellement au ciel, si vous tenez une conduite digne du trône qui vous est promis, et menacé d'un supplice éternel, si votre vie est indigne de l'adoption que vous avez reçue.

Comme cet enfant, vous avez été tiré du sein de la misère du péché originel, et revêtu de la robe d'innocence au jour de votre baptême. Vous étiez alors les délices des anges et de toute la cour céleste. Voyez si vous avez conservé cette robe d'innocence dans toute sa beauté ! Examinez si vous vous conduisez de manière à être jugé digne du trône céleste qui vous est destiné. Un jour viendra où vous serez jugé et où votre sort éternel sera décidé, Soyez mieux avisé que cet enfant dont vous plaignez le malheur.

CHAPITRE IX

CONNAISSANCES UTILES

LES CINQ SENS

177e LEÇON.—Avez-vous pensé, mon enfant, que Dieu a donné cinq sens à votre corps, comme il a donné à votre âme les trois facultés dont nous avons parlé.

Ces sens sont : la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher. C'est dans les yeux que réside le sens de la vue ; dans les oreilles, celui de

l'ouïe ; le nez est le siège de l'odorat ; la bouche celui du goût ; les mains, les pieds et tout le corps sont le siège du toucher.

C'est par les yeux que vous voyez tous les objets qui vous entourent ; dans le ciel, le soleil, la lune, les étoiles, les nuages ; sur la terre, les hommes, les animaux, les montagnes, les champs, les fleuves, les villes et les beaux édifices. C'est au moyen des yeux que vous constatez la couleur des objets. Vous voyez que la neige est blanche, que le charbon est noir, que les feuilles sont vertes. C'est encore au moyen des yeux que vous distinguez la forme des corps. Vous voyez qu'une table est ronde ou carrée, qu'une feuille de papier est grande ou petite. C'est par les yeux que vous apercevez le mouvement des êtres. Vous voyez que l'oiseau vole, que le poisson nage, que les roues d'une voiture tournent, que les hommes marchent.

178e Leçon.—C'est un grand bonheur de jouir de la vue ; puisque vous avez cet avantage, montrez-vous-en reconnaissant envers

Dieu et faites un bon usage de vos yeux.

Quand vous êtes à l'école, servez-vous de vos yeux pour lire, étudier vos leçons, et pour regarder avec attention tout ce que votre maître vous montre au tableau

Vous faites un mauvais usage de la vue, quand vous prenez plaisir à voir le mal, quand vous regardez avec envie ce qu'il ne vous est pas permis d'avoir.

N'oubliez pas, mon cher enfant, que vos yeux sont destinés à voir, dans le ciel, Notre-Seigneur Jésus-Christ et l'auguste Vierge Marie, en compagnie des Anges et des Saints. Rien n'égale la beauté du céleste séjour.

Il faut donc ne jamais profaner des yeux qui doivent contempler des merveilles si grandes et si saintes. Vous faites un bon usage de votre vue, lorsque vous l'employez à voir des choses utiles ou capables de vous porter au bien.

Quand vous êtes dans l'église, portez souvent vos regards sur le saint tabernacle où Jésus veut bien rester enfermé le jour et la nuit. Pendant que vos yeux se porteront vers lui, il abaissera sur vous ses regards pleins de

bonté, il vous bénira et vous accordera ses grâces.

179e LEÇON.—La vue est précieuse, tâchez de la conserver. Pour cela, entretenez vos yeux dans une grande propreté ; lavez-les chaque jour avec une eau pure et fraîche. Ne lisez pas dans une demi-obscurité ; n'arrêtez pas non plus vos yeux sur une lumière trop vive, comme font certains enfants qui s'amusent à fixer le soleil ; c'est une grande imprudence qui pourrait avoir des suites bien fâcheuses.

Il est imprudent de marcher dans l'obscurité, car on peut se blesser les yeux aux objets que l'on rencontre. Combien d'enfants sont devenus aveugles par accident ! Celui qui est privé d'un œil jouit encore de la vue, mais l'aveugle ne voit rien. Il n'aperçoit ni la lumière du soleil qui porte la joie dans le cœur, ni les belles fleurs du printemps, ni les riches moissons de l'été, ni les étoiles qui brillent au firmament pendant la nuit. Hélas ! dit-il :

Tout est pour moi couvert des voiles,
Tout est sans forme et sans couleurs,
Pour moi, les nuits sont sans étoiles,
Et les printemps n'ont pas de fleurs.

HISTOIRE

180e LEÇON.—Un enfant s'en allait à l'école : sa tendre mère lui avait remis les petites provisions nécessaires à son goûter. Il marchait d'un pas agile, ayant au bras un petit panier qu'il portait avec précaution. Sur le chemin, il rencontre un pauvre aveugle qui se lamentait, ne pouvant retrouver son bâton. L'enfant s'approche du vieillard et lui dit : " Attendez, je vais vous donner votre bâton :" et vite, il descend dans le fossé où le bâton avait roulé. Il le prend et le remet dans la main du pauvre aveugle. Celui-ci, touché de la charité de cet enfant, lui dit : Mon fils, Dieu vous bénira, car vous avez le cœur compatissant. Je vous remercie du service que vous venez de me rendre. Hélas ! je suis bien malheureux ; je n'ai personne pour me conduire.

" — Venez, lui répondit le jeune écolier, donnez-moi la main, je vous conduirai jusqu'au village. "

Le vieillard attendri lui tend la main; mais bientôt ses jambes semblent fléchir ; il ne peut marcher, tant il est faible.

" —Vous avez faim, bon vieillard, lui dit l'enfant ; tenez, prenez un peu de nourriture. Et il lui offre ses petites provisions. L'aveugle accepte avec empressement ; il n'a rien mangé depuis la veille. Il ne sait comment remercier son jeune bienfaiteur ; et, tout en se laissant conduire au village, il le comble de mille bénédictions.

L'heureux enfant se rend ensuite à l'école, le cœur bien content de la bonne action qu'il venait de faire. Il se passa volontiers de son petit repas, et il retourna le soir tout joyeux chez ses parents.

LES LARMES

181e Leçon.—Les larmes sont l'effet d'une grande tristesse ou d'une joie très vive.

Une mère, par exemple, répand des larmes de tristesse quand elle voit son enfant malade. Elle verse des larmes de joie quand elle le voit après une longue absence. Ces larmes sont naturelles, et nous devons les respecter.

Mais les enfants pleurent souvent pour des bagatelles, pour une friandise, pour un jouet qu'on leur refuse, quelquefois même pour le plaisir de pleurer, comme font les capricieux et les boudeurs.

Ces petits imprudents ne savent pas que les larmes trop abondantes nuisent aux yeux et affaiblissent la vue. N'avez-vous pas remarqué, en effet, que vous avez mal aux yeux quand vous avez pleuré ? Vous avez alors les paupières rouges. C'est que les gouttes d'eau dont se composent les larmes sont salées, et qu'elles irritent les paupières.

Ah ! gardez-vous, mon enfant, de faire pleurer vos parents par votre désobéissance et votre mauvaise conduite ! Un enfant qui fait pleurer sa mère ne sera pas béni de Dieu.

L'OUIE

182e Leçon.— Le mot ouïr signifie entendre. Les oreilles sont les organes de l'ouïe.

Nous entendons le chant des oiseaux, les accords de la musique, le murmure d'un ruisseau, le claquement d'un fouet, le son d'une cloche, le bruit d'un chariot roulant sur le pavé, le cri des animaux, le roulement

du tonnerre, la détonation d'une arme à feu.

Nous pouvons même distinguer par l'ouïe, et sans le secours des yeux, la nature du bruit qui frappe nos oreilles ; nous connaissons aussi, par l'ouïe, la voix des personnes qui nous parlent.

Il y a des enfants qui sont sourds dès leur naissance ; alors, comme ils n'entendent pas parler les autres, ils ne peuvent apprendre à parler eux-mêmes, ils restent muets. On les appelle sourds-muets. Par un procédé très ingénieux, dû à l'abbé de l'Epée, on est parvenu, au moyen de signes convenus, à faire parler les muets.

Vous devez, mon enfant, remercier Dieu de vous avoir donné le sens de l'ouïe et vous appliquer à en faire toujours un bon usage. Ecoutez avec respect les conseils de vos parents et de ceux qui sont chargés de vous conduire. Fermez toujours l'oreille aux insinuations perfides des enfants vicieux.

---

183 Leçon.—Jésus traversait un jour, avec ses disciples, le pays qu'on nommait la Décapole.

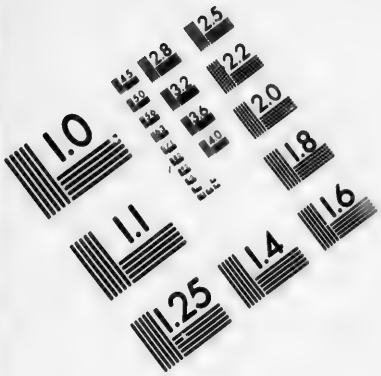
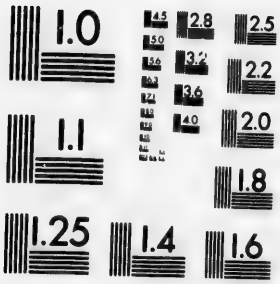
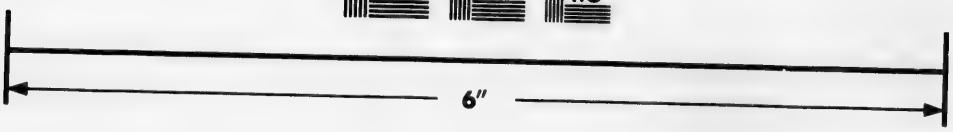


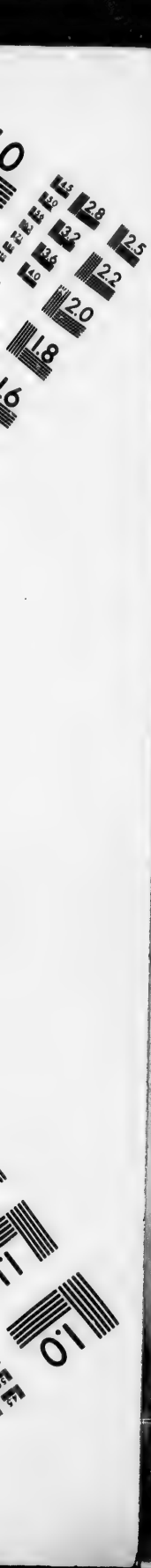
IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


2.8
3.2
3.6
2.5
2.2
2.0
1.8
1.0

On lui amena un homme sourd et muet et on le pria de lui imposer les mains. Jésus le tirant à l'écart, hors de la foule, lui mit les doigts dans les oreilles ; et, ayant pris de sa salive, il lui toucha la langue. Puis, jetant un soupir, il lui dit : *Ephphetha*, c'est-à-dire, ouvrez-vous.

Aussitôt ses oreilles s'ouvrirent, et sa langue se délia, et il parla distinctement. Jésus défendit à ceux qui étaient présents de publier ce miracle ; mais plus il le leur défendait, plus ils le publiaient. Et ils disaient dans l'admiration où ils étaient : Il a bien fait toutes choses ; il a fait entendre les sourds et parler les muets. Ce miracle est rapporté dans le chapitre VII de l'Évangile de saint Marc.

Il nous donne une nouvelle preuve de la bonté de Jésus et de sa puissance.

L'odorat

184e Leçon.—L'odorat est un sens par lequel nous sentons les odeurs ; le nez est l'organe de l'odorat. Comment savez-vous, mon enfant que la rose, la violette et le réséda ont un parfum agréable ? Par l'odorat. Dieu nous a

donné ainsi un plaisir, une jouissance de plus en nous rendant sensibles aux odeurs.

L'odorat a encore un autre but, plus avantageux pour notre conservation. Quand un aliment est gâté, il sent mauvais ; nous le rejetons loin de nous. En été, par exemple, dans les grandes chaleurs, la viande se gâte très vite, et la viande corrompue est très malsaine. Voilà pourquoi le Créateur a mis le nez si près de la bouche ; c'est pour nous avertir de ne pas prendre les aliments qui pourraient nous être nuisibles.

Enfin, cet organe nous sert aussi à la respiration ; nous respirons bien plus facilement par le nez que par la bouche. En effet, nous avons presque toujours la bouche fermée, et, malgré cela, nous respirons sans peine.

Ce sens, que Dieu vous a donné pour votre conservation et votre utilité, gardez-vous, mon enfant, de l'employer à la recherche des bonnes odeurs et à la sensualité. Ce serait profaner un don précieux et le faire servir, peut-être, à la ruine de votre innocence.

LE GOUT

185. Leçon.—Le goût sert à établir la diffé-

rence qui existe entre les diverses espèces d'aliments dont nous faisons notre nourriture. Si vous n'aviez pas le sens du goût, mon enfant, vous ne pourriez pas distinguer la saveur du pain, de la viande et des fruits. Vous avaleriez des aliments malsains, capables de vous empoisonner.

Les principaux organes du goût sont la langue et le palais. Ce sens nous avertit si un aliment est bon ou mauvais ; et encore ne faut-il pas toujours s'y fier. Souvent, en effet, un poison mortel peut se cacher sous un goût agréable, comme le sont certains fruits malfaisants.

Il ne faut jamais vous exposer à des accidents qui pourraient avoir pour vous des suites très-funestes, et souvent irréparables.

Mais surtout gardez-vous de vous laisser aller à la gourmandise, en recherchant ce qui peut flatter votre goût. Vous avez vu, dans les leçons précédentes, les funestes effets de ce vice, et les moyens de vous en préserver.

LE TOUCHER

186e LEÇON.—Le toucher est un sens qui est répandu dans tout le corps. Nous pouvons

sentir par tout notre être que le feu brûle, que la glace est froide, que la pierre est dûre, que la laine est molle, qu'une aiguille pique, qu'un couteau est tranchant.

La main est le principal organe du toucher car elle est beaucoup plus sensible que les autres parties du corps.

C'est surtout à l'extrémité des doigts que la sensibilité est plus grande. On a vu des aveugles distinguer, par le toucher, jusqu'aux différentes couleurs des étoffes qu'on leur présentait.

On est parvenu, par ce tact si fin, à faire lire les aveugles. Pour cela, ils n'ont qu'à passer les doigts sur une feuille de papier qui a des lettres tracées avec des points en relief, et la lecture se fait presque aussi couramment, que si on lisait dans un livre ordinaire.

Vous devez, mon cher enfant, respecter aussi ce sens du toucher, et ne jamais vous en servir pour offenser Dieu qui vous l'a donné.

LES SAISONS

187e Leçon.—Le Créateur a voulu, par les quatre saisons de l'année, varier l'aspect de la nature et nous faire trouver tous les agré-

ments que nous procurent les différentes températures qui se succèdent.

Quand vous allez vous promener à la campagne, à une certaine époque, vous trouvez les arbres couverts de feuilles et les prés fleuris. Le soleil se lève de très bonne heure ; les journées sont longues et chaudes, la nuit vient tard. La chaleur vous oblige à porter des vêtements légers. C'est alors la saison qui se nomme l'été.

L'été commence le 22 Juin. La chaleur qui se fait sentir dans cette saison est nécessaire pour mûrir les moissons et les fruits. C'est un nouveau bienfait de la Providence qui nous prépare ainsi la nourriture dont nous avons besoin.

L'AUTOMNE

188e Leçon. Peu à peu la chaleur diminue ; le soir vient plus tôt. Les feuilles des arbres jaunissent : c'est l'automne. Cette saison commence vers le 22 septembre. A cette époque se font les vendanges et les vins nouveaux. En automne, le laboureur bat le blé et fait les semailles. Les feuilles des arbres tombent alors et sont dispersées par le vent. L'hiron-

delle, l'alouette, la fauvette, le rossignol et beaucoup d'autres oiseaux nous quittent, pour aller vivre sous un ciel plus doux.

C'est dans cette saison que les cultivateurs font leurs provisions pour l'hiver ; ils ramassent les fruits de la terre et les mettent en réserve. C'est là, mon enfant, l'image de la vie présente pendant laquelle nous devons faire nos provisions pour la vie future. Heureux celui qui emploie bien un temps si précieux ! Il jouira pendant l'éternité du fruit de ses travaux.

L'HIVER

189e Leçon. — Il arrive une époque où les arbres sont dépouillés de leurs feuilles, où les jours sont courts et sombres, où la neige couvre le toit des maisons, ainsi que la campagne, où un vent glacial se fait sentir. C'est la saison que l'on nomme l'hiver. Alors les oiseaux ne font plus entendre leur doux ramage. Plusieurs ont quitté nos contrées. Ceux qui nous restent, comme le moineau, le pinson, le roitelet et quelques autres, ne font entendre que quelques cris plaintifs.

Pauvres petits oiseaux, comme ils volent tristement sur la neige en cherchant leur nourriture !

Dans les longues soirées d'hiver, tandis qu'on entend le vent du nord qui hurle dans la cheminée, toute la famille se presse autour d'un bon feu qui pétille ; on raconte alors des histoires, on travaille et l'on jouit de cette heureuse vie de famille, si douce au cœur !

Mais tous ne sont pas aussi bien partagés ; ce sont les pauvres qui souffrent en cette saison, car ils n'ont pas, comme vous, un bon feu pour se réchauffer ni des vêtements chauds pour couvrir leurs membres engourdis.

190e LEÇON.—Quand vous pouvez soulager ces malheureux, ne manquez pas de leur rendre service. Ayez pitié de leur misère. Ils ont faim, donnez-leur à manger ; ils ont froid, procurez-leur du bois ou du charbon ; ils n'ont pas de vêtements pour se couvrir, donnez-leur ceux qui ne vous sont pas nécessaires. Ils prieront pour vous, et cela attirera

sur votre enfance les bénédictions célestes, car Dieu écoute favorablement la prière des pauvres.

Voyez, la neige tombe à gros flacons, un vent froid souffle avec violence, les oiseaux se cachent sous nos toits. Un pauvre vieillard marche péniblement en s'appuyant sur son bâton. Une humble valise, qu'il porte sur ses épaules, contient quelques morceaux de pain qu'on lui a donnés. Il a froid, ses mains sont engourdies, tout son corps tremble. Il frappe doucement à la porte, et demande un abri pour l'amour de Dieu. Qui pourrait avoir le cœur assez insensible pour refuser à ce pauvre l'hospitalité dont il a si grand besoin.

LE PRINTEMPS

191e Leçon.—Bientôt les jours grandissent, la neige disparaît, le soleil nous donne une plus grande chaleur.

Alors la terre se couvre de verdure, les arbres reprennent leur feuillage ; mille fleurs émaillent les champs et répandent un parfum qui embaume l'air. Les ruisseaux coulent avec un doux murmure, l'abeille va puiser

son miel dans le calice des fleurs, et les petits oiseaux font entendre leur doux ramage. Les hirondelles reparaissent dans nos contrées ; le rossignol chante dans nos bosquets, les troupeaux se répandent dans la campagne et broutent l'herbe naissante.

C'est dans cette saison que tout semble renaître dans la nature ; c'est alors que les arbres fruitiers se couvrent de fleurs, que la vigne prend sa vigueur et donne ses premières feuilles, que les blés croissent et nous annoncent une récolte abondante, que nos jardins reprennent leur beauté et se parent de fleurs printanières. Cette saison est l'image de la jeunesse, comme l'hiver est le symbole de la vieillesse.

DIVISION DU TEMPS

LE JOUR

192e Leçon.—Le temps qui s'écoule depuis le lever du soleil, jusqu'à son coucher, se nomme le jour. La clarté que nous voyons à l'orient avant le lever du soleil, s'appelle aurore ; celle qui suit le coucher de cet astre est désignée sous le nom de crépuscule. Les jours

sont plus longs en été et plus courts en hiver.

C'est pendant le jour que les hommes travaillent, que les élèves s'instruisent à l'école, que les troupeaux paissent dans les pâturages. Les animaux féroces et malfaisants se tiennent alors cachés, car ils craignent la lumière. Le jour répand la vie et la beauté dans toute la nature. C'est alors que les fleurs étalent leurs brillantes couleurs, et que tous les objets apparaissent tels qu'ils sont en réalité

Le jour est le symbole de la vie et de l'activité, comme la nuit est l'image de la mort et du repos. Pendant les mois d'avril et de septembre, les jours sont aussi longs que les nuits : leur durée est de douze heures.

LA NUIT

193. Leçon.—Quand le soleil a disparu de notre horizon, que le crépuscule du soir a cessé de nous éclairer, la nuit a étendu son manteau noir sur toute la nature. Si les nuages ne couvrent pas alors le firmament, nous apercevons les étoiles brillantes qui ornent la voûte des cieux. Vous avez peut-être cru, mon enfant, qu'il n'y a plus d'étoiles au ciel

durant le jour, elles y sont cependant toujours. Ce qui nous empêche de les voir alors c'est la clarté du soleil. Cette lumière ayant disparu avec l'astre du jour, nous voyons d'abord les étoiles les plus apparentes ; puis, à mesure que l'obscurité augmente, les autres se montrent à nos regards.

Quelquefois, la nuit n'est pas tout à fait noire ; c'est que la lune nous donne sa douce clarté. Cette lumière est un grand bienfait du Créateur; elle sert bien souvent à guider les pas du voyageur qui n'a pu regagner sa demeure avant la fin du jour, et qui serait exposé à s'égarer dans les ténèbres.

Vous avez peut-être éprouvé, mon enfant, une frayeur involontaire, lorsque, pendant la nuit, vous vous êtes trouvé seul dans une chambre obscure ; c'est un sentiment naturel qu'il faut combattre, car il pourrait nuire à votre santé ; il ne repose sur rien de sérieux ; c'est l'ouvrage de votre imagination.

---

194. Leçon. — Le jour et la nuit se composent de vingt-quatre heures ; une heure, de soixan-

te minutes ; une minute, de soixante secondes.

Une semaine se compose de sept jours, que nous nommons : dimanche, lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi.

L'année est divisée en douze mois, qui sont : janvier, février, mars, avril, mai, juin, juillet, août, septembre, octobre, novembre et décembre.

Ces douze mois ont ensemble trois cent soixante-cinq jours, pour les années ordinaires, et trois cent soixante et six, pour les années bissextiles qui reviennent tous les quatre ans.

Pour marquer les heures du jour et de la nuit nous avons des horloges et des montres. La petite aiguille marque l[illegible]eures sur le cadran ; la grande aiguille indique les minutes. Cette dernière fait douze fois le tour du cadran pendant que la petite le parcourt une fois. Quand, le matin, la petite aiguille est sur huit heures et la grande sur douze, c'est l'heure où commence la classe ; c'est alors, mon enfant, que vous devez être rendu à l'école pour travailler à acquérir les connaissances nécessaires.

LE SOMMEIL

195e LEÇON.—Le sommeil nous a été donné pour réparer les forces de notre corps et reposer nos membres fatigués. Il faut dormir la nuit et non le jour ; La nature elle-même a établi cette règle. L'expérience démontre que le sommeil de la nuit répare bien mieux les forces que celui du jour. Beaucoup de personnes ont l'habitude de se coucher tard et de se lever de même ; c'est précisément le contraire qu'il faut faire, si l'on veut bien se porter. Voici ce que dit une bonne et vieille maxime : " Se coucher de bonne heure et se lever matin, donne à l'homme, santé, richesse et sagesse. "

Combien de temps devez-vous donner au sommeil? A votre âge, on ne doit jamais dormir plus de huit à neuf heures. Plus tard, sept heures de repos vous suffiront. Un sommeil trop court et un sommeil trop long nuisent également à la santé. On ne cite des centenaires ni parmi ceux qui dormaient trop peu, ni parmi ceux qui dormaient beaucoup.

LE SOLEIL

196e LEÇON. Quand vous voyez le soleil

qui ne vous paraît que de la grosseur d'une boule, avez-vous songé que ce globe de feu est d'un volume égal à un million quatre cent mille fois celui de la terre ? S'il vous semble petit en comparaison de notre globe, c'est qu'il en est éloigné de plus de trente-huit millions de lieues métriques. Pour vous faire une idée de cette distance, voici quelques calculs faits par les savants. Ils disent qu'une locomotive, qui parcourt dix lieues à l'heure, mettrait environ quatre cents ans pour aller de la terre au soleil, s'il y avait un chemin de fer pour franchir cette distance. Ils disent encore que si un boulet de canon pouvait aller de la terre au soleil, en conservant toujours sa même vitesse, il lui faudrait vingt-cinq ans pour franchir cette distance. Si l'on mettait, les uns sur les autres, des globes aussi gros que la terre, il faudrait en entasser plus de douze mille pour arriver de la terre au soleil !

---

197. Leçon.—Ces calculs nous démontrent quelle est l'immense étendue de l'univers ;

ils vous font comprendre aussi quelle est la puissance de ce grand Dieu qui est l'auteur de toutes ces merveilles. C'est lui qui a crée ces milliers d'étoiles qui sont à des distances incalculables de la terre. Quand, par une belle nuit d'été, vous voyez la voûte des cieux parsemée de ces brillantes étoiles, élevez votre cœur vers Dieu, mon enfant, et comprenez combien vous seriez insensé et ingrat, si vous lui refusiez l'hommage de votre volonté, de votre amour et de votre reconnaissance.

LA TERRE

198e Leçon.— Vous saurez, mon enfant, que la terre sur laquelle vous vivez est un globe immense ayant une circonférence de dix mille lieues métriques.

Elle fait un tour sur elle-même en vingt-quatre heures, nous montrant, l'une après l'autre, les différentes parties du ciel. C'est ce qui fait le jour et la nuit. La terre opère en même temps, un autre mouvement autour du soleil, dans une période de trois cent soixante-cinq jours et quelques heures : c'est ce qu'on appelle année solaire.

On a cru, pendant longtemps, que le soleil tournait autour de la terre. De là ces expressions : le soleil se lève, le soleil se couche, dont se servent encore même les gens instruits, dans le langage familier ; mais il est aujourd'hui démontré que c'est tout le contraire qui a lieu. Ce qui nous trompe, c'est que nous voyons le soleil se lever d'abord, puis monter à l'horizon et parcourir toute l'étendue du ciel pour descendre, le soir, vers le côté opposé et disparaître. L'illusion qui trompe nos yeux, est la même que celle d'un homme assis dans un bateau qui glisse, sans secousse, sur un fleuve rapide. Regardant les rivages, et n'ayant pas conscience de son propre mouvement, le navigateur voit ces rivages fuir en sens inverse du bateau.

LA LUNE

199e Leçon.—La lune, qui nous éclaire pendant la nuit, tourne autour de la terre. Elle en est éloignée de quatre-vingt-trois mille quarante-cinq lieues métriques. Elle est quarante-neuf fois plus petite que la terre. La lune n'est point lumineuse par elle-même.

Elle nous renvoie, par réflexion, la lumière qu'elle reçoit du soleil, et cette lumière nous arrive avec une chaleur si faible, qu'elle est à peine appréciable avec les meilleurs instruments.

La lune nous offre toujours la même face avec les mêmes taches placées de la même manière : ce qui prouve qu'elle tourne sur elle-même, dans le même temps qu'elle met à tourner autour de la terre.

Lorsque la lune vient à passer exactement entre le soleil et la terre, elle nous masque pour un certain temps la vue de cet astre. Il se produit alors ce que nous appelons une éclipse.

Si nous observons la lune avec un télescope, instrument qui rapproche les objets d'une manière considérable, nous voyons que sa surface est inégale, accidentée comme celle de la terre. Les points brillants que nous voyons à l'œil nu, ce sont les sommets des montagnes ; les taches noires, ce sont les ombres projetées de ces montagnes. Sa douce lumière répand, sur toute la nature, un charme qui élève l'âme vers Dieu.

L'AIR

200. Leçon. — L'air que nous respirons forme, autour de la terre, une couche épaisse d'environ quinze lieues, que l'on nomme atmosphère. Il exerce par son poids, sur la surface du sol et sur les corps qui sont en contact avec lui, une pression considérable qui équivaut, disent les physiciens, à dix mille kilogrammes par mètre carré de surface. Comme cette pression s'exerce dans tous les sens, elle ne nuit en rien à nos mouvements. L'air joue un rôle important dans la nature ; il est indispensable à la vie des animaux et des plantes. Il entretient la respiration sans laquelle nous ne pourrions pas vivre. Il nous transmet les sons ; il se dilate par la chaleur, et il rend les plus grands services à l'industrie.

LE PAIN

201. Leçon.—Vous n'avez peut-être jamais pensé à tous les préparatifs que demande cette nourriture de chaque jour que nous nommons le pain. Je vais vous les énumérer bien simplement, mon enfant, afin de vous

porter à bénir la bonté de celui qui pourvoit ainsi à nos besoins.

Il faut, d'abord, que le cultivateur prépare avec soin le champ destiné à être ensemencé ; il doit le travailler, le débarrasser des plantes nuisibles et y mettre de l'engrais. Il y jette le blé choisi pour semence. Ce blé est recouvert d'un peu de terre, il ne tarde pas de se montrer en herbe à la surface du sol. C'est dans cette dernière condition qu'il doit passer la plus rude saison de l'année, c'est-à-dire l'hiver, avec ses frimas, ses neiges abondantes, ses vents froids et ses glaces. Quand le blé est recouvert d'une couche de neige, il supporte sans danger les plus fortes gelées. Aussitôt que le printemps fait sentir sa douce chaleur, le blé croît et se garnit.

---

202. Leçon.—Lorsque l'épi est mûr, on coupe le blé près de la terre ; on le met en gerbes, on entasse ces gerbes en meules, plus ou moins fortes, ou bien on le met à l'abri.

On bat ensuite ces gerbes, soit en plein air, soit à couvert, pour séparer le grain d'avec

la paille. On se sert assez généralement aujourd'hui d'une machine à vapeur appelée batteuse. Souvent aussi ce sont des ouvriers qui battent le blé avec des instruments appelés fléaux. Quelquefois, dans certaines contrées méridionales, on étend le blé dans l'air et l'on y fait passer un rouleau pesant, traîné par des mulets ou des chevaux.

Ce mode a l'inconvénient de froisser la paille et de lui ôter une partie de sa valeur. Le grain est aussi plus ou moins maltraité par les pieds des mulets et par le poids du rouleau.

203e Leçon.—Quand le blé se trouve ainsi séparé de la paille, on le nettoie avec soin et on le porte dans un endroit sec et bien aéré, afin qu'il puisse s'y sécher.

On le conduit ensuite au moulin, où on fait passer les grains, peu à peu, sous une meule pesante qui tourne rapidement.

Le blé est ainsi écrasé et réduit en farine. On sépare le son, ou enveloppe du grain, en faisant passer la mouture dans un tamis. On

met la farine dans des sacs, en attendant qu'on en fasse du pain.

Le boulanger délaie de la farine dans de l'eau tiède ; ce mélange forme la pâte Il y ajoute un peu de levain, et il bat cette pâte dans le pétrin jusqu'à ce qu'elle se tienne bien compacte. Il dépose alors la pâte dans de petites corbeilles, où elle lève par l'effet de la chaleur.

---

204. Leçon. —Il chauffe son four, en y faisant brûler une assez grande quantité de bois. Le four étant chaud et bien nettoyé, le boulanger enfourne alors ses pains au moyen d'une planchette ronde, fixée au bout d'un manche assez long. Il ferme avec soin l'ouverture du four, et il y laisse le pain aussi longtemps qu'il le faut pour qu'il soit bien cuit. Il le retire alors et le livre aux consommateurs.

C'est donc après avoir subi toutes ces préparations que le pain devient enfin notre nourriture. Pour l'obtenir ainsi tout préparé, il a fallu le concours du cultivateur, des mois-

sonneurs, des batteurs, du meunier, et enfin celui du boulanger.

Mais, avant tout, il a fallu la bénédiction de Dieu, qui a donné à la terre sa fécondité. C'est sa providence qui a veillé à la conservation et à l'accroissement de cette semence précieuse ; qui a écarté les dangers dont elle était menacée ; qui l'a préservée de la gelée, de la trop grande sécheresse, des intempéries des saisons et des insectes dévorants.

Vous aurez donc soin, mon enfant, de ne jamais gâter le pain qui a coûté tant de travaux, de peines et de sueurs. Vous ferez bien si vous le pouvez, d'en donner à ceux qui n'en ont pas, surtout aux pauvres qui vous le demandent pour l'amour de Dieu.

CHRISTOPHE COLOMB

205' Leçon. — Ce grand homme naquit à Gênes, ville d'Italie, en 1435 ; il était fils de Dominique Colomb, simple cardeur de laine. Par des études sérieuses, il devint excellent géomètre, grand géographe, grand navigateur et habile astronome.

Il était persuadé que la terre était ronde et qu'on pouvait en faire le tour. Il conjectura

qu'il devait y avoir des terres à l'ouest de l'Europe, au delà de l'Océan Atlantique, ou que du moins on pourrait arriver aux Indes par cette route.

Après avoir longtemps examiné et fait ses calculs, Colomb demanda des vaisseaux, d'abord aux Génois, puis aux Vénitiens. Il s'adressa inutilement, pour le même objet, au roi du Portugal.

Il finit enfin par soumettre son plan au roi d'Espagne, Ferdinand, et à la reine Isabelle qui, pendant huit ans, le bercèrent d'espérances qui ne se réalisaient jamais.

206e Leçon.—Les Espagnols le traitaient de fou ; ils se moquaient de son projet, et ils s'efforçaient de persuader au roi que ce serait peine perdue de risquer la vie des matelots, et le sort de quelques vaisseaux, pour tenter une pareille aventure.

Presque découragé, Colomb envoie son frère au roi d'Angleterre pour en obtenir les moyens d'exécuter son projet. Il écrit lui-même au roi de France, Charles VIII, qui

s'empresse de l'appeler. Colomb venait en France, lorsque la reine d'Espagne, l'apprenant, expédie à toute vitesse un courrier qui l'atteint à huit kilomètres de Grenade et lui fait rebrousser chemin.

On offre enfin à Colomb la flotte tant désirée. Le roi le nomme grand-amiral, puis vice-roi de toutes les terres qu'il découvrira ; il lui donne d'avance la dixième partie des richesses qu'il compte trouver dans cette contrée lointaine.

207e Leçon.—Avant de s'embarquer, Christophe Colomb adressa ses remerciements au roi et à la reine d'Espagne ; et, le vendredi, 10 août 1492, il quitta le port de Palos, en Andalousie, avec trois petits vaisseaux : la *Santa-Maria*, qu'il avait fait bénir et qu'il montait ; il l'avait appelée ainsi, à cause de sa grande dévotion à la sainte Vierge. Les deux autres vaisseaux étaient la *Penta* et la *Nina*, avec cent vingt hommes d'équipage. Sur la *Santa-Maria* flottait le drapeau espagnol, au milieu duquel par ordre de Colomb, fut placé l'image de

Jésus-Christ en croix. La *Penta* et la *Nina* portaient simplement la bannière de l'expédition, marquée d'une croix verte, entre les initiales royales surmontées d'une couronne.

208e Leçon.—Quelques jours avant l'embarquement, Colomb avait voulu mettre son équipage sous la protection de la sainte Vierge. A cet effet, il s'était rendu en procession, avec tout son équipage, à l'église du couvent Rabida, où il avait reçu l'hospitalité la plus généreuse en arrivant en Espagne. Là, pendant la messe, tous les matelots, et Colomb en tête, firent la communion pour se rendre le ciel favorable.

Le jour du départ, ce fut au nom de Jésus-Christ que Christophe donna le signal et fit déployer les voiles.

Cinquante jours se passent et rien ne paraît encore au couchant. Officiers, marins et matelots perdent courage, et leur confiance en leur chef diminue. Colomb encourage, il prie, il promet et il réussit un moment à apaiser les murmures.

209. Leçon.— Mais rien ne se montre encore le lendemain, et, du mécontentement ses gens passent à la révolte. Dans la nuit du 10 au 11 octobre 1492, la fureur au visage et le fer à la main, ils lui déclarent que, s'il refuse de les ramener en Europe, ils le jetteront à la mer.

Colomb, seul contre tous, mais soutenu par Dieu, désarme les révoltés par son courage et sa fermeté. " Vos plaintes, leur dit-il, ne serviront à rien. Je suis parti à la recherche de nouvelles terres, et je poursuivrai mon voyage jusqu'à ce que je les trouve, par l'assistance de Notre-Seigneur."

Le second jour après cette révolte, la sonde touche le fond. De nombreux oiseaux se montrent au couchant. Bientôt on aperçoit près du vaisseau, une branche d'arbre coupée depuis peu ; on voit encore un roseau, un bâton travaillé et une petite planche. Tout le monde a retrouvé la joie ; l'espérance est revenu dans tous les cœurs. On attend sur le pont avec impatience.

Au soleil couchant, après la prière habituelle à la Vierge, faite en commun, Colomb rassemble l'équipage et annonce l'approche

de la terre ; il recommande de veiller toute la nuit.

210° Leçon.—A dix heures du soir, Colomb avec sa lunette, aperçoit au loin une lumière portée d'un endroit à un autre. A deux heures du matin, 12 octobre, un coup de canon est tiré sur l'un des trois vaisseaux, et l'on entend le cri joyeux de : Terre ! terre ! Un marin de la *Penta*, Juan Rodriguez-Berméjo, l'avait aperçue le premier. Au bruit du canon, Christophe Colomb se jette à genoux ; et, levant au ciel ses deux mains, tandis que des larmes de reconnaissance coulaient sur son visage, il entonne le *Te Deum Laudamus*. Tous les équipages, transportés de joie, répondirent à la voix de leur chef.

211° Leçon.—Le jour paraît ; les vaisseaux touchent le bord d'une île couverte d'arbres. Au lever du soleil, on débarque. Colomb saute le premier à terre, suivi de son état-major et d'un détachement armé. Il portait

dans ce moment solennel, le riche costume écarlate d'amiral. A peine le pied sur le rivage, il y plante son drapeau, se jette à genoux, baise la terre par trois fois, et rend grâce à Dieu par des larmes de joie. Ceux qui l'accompagnaient en font autant, et ils élèvent en l'air un crucifix.

Après cela, Colomb se relève ; il tire son épée, et, de sa main gauche, il tient déployée la bannière royale.

212° Leçon.—Il rassemble tous ses équipages autour de lui, et il fait dresser en terre une grande croix à l'endroit même où il avait planté son drapeau ; il entonne une seconde fois le *Te Deum*, et prend possession de l'île au nom de Jésus-Christ, pour le profit du roi d'Espagne. Tous lui prêtèrent serment, en sa qualité d'amiral et de vice-roi ; puis, chacun se pressa autour de lui pour lui demander pardon de l'avoir outragé en mer.

Colomb nomma cette île *San Salvador* ou Saint-Sauveur. Les habitants de l'île furent d'abord effrayés, en voyant ces étrangers qu'ils

prirent, les uns pour des monstres sortis de la mer, les autres pour des êtres descendus du ciel. Mais, peu à peu, ils s'approchèrent en grand nombre. Ils avaient les membres peints de diverses couleurs ; les uns en rouge, d'autres en noir, ou en blanc : d'autres avaient le corps tout couvert de ces peintures. Ils portaient, pour armes, des bâtons durcis au feu et armés, au bout, d'une dent de requin ou d'un caillou tranchant.

213e Leçon.—Colomb retint sept de ces naturels pour les conduire en Espagne, les montrer au roi et à la reine, les rendre chrétiens, s'ils le désiraient, et les ramener dans leur patrie. Il leur demanda où était le pays de l'or qu'il cherchait : Ils lui indiquèrent le couchant. Sur ces renseignements Colomb se remet en mer, pour aller à de nouvelles découvertes.

A peine éloigné de San Salvador le célèbre navigateur aperçoit un si grand nombre d'îles, qu'il ne peut les compter. Il aborde seulement dans les trois qui lui paraissent les plus gran-

des. Il nomme la première Sainte-Marie de la Conception ; la seconde Fernandine ; la troisième Isabelle. Partout où Colomb descend à terre il fait planter la croix, non pas seulement pour en prendre possession ; mais, comme il le dit lui-même, " en signe de Jésus-Christ, Notre-Seigneur, et en l'honneur de la chrétienté."

214ᵉ Leçon.—On remarqua que, chaque fois que Christophe Colomb débarquait, il prenait des informations sur le pays de l'or ; non pas, disent les historiens, pour s'enrichir lui-même, car il mourut pauvre ; mais, tout en propageant le Christianisme, il voulait trouver assez d'or pour racheter le tombeau de Jésus-Christ des mains des Turcs. C'était là son ambition ; ambition admirable qui, à elle seule, ferait la gloire de Colomb. Il voit, dans l'île qu'il a nommée Isabelle, des habitants qui portent aux oreilles et aux narines des plaques d'or ; il s'informe du lieu où l'on trouve ce riche métal. Les naturels lui indiquent une autre île, au couchant, et la dési-

gnent comme renfermant des mines d'or, des épiceries, etc.

Colomb aborde cette île un dimanche ; et, comme il n'y trouve pas les riches mines d'or qu'il cherche, il se rembarque et découvre l'île appelée Haïti, c'est-à-dire pays montagneux.

Plus tard, les Français se sont emparés de cette île et l'ont nommée Saint-Domingue. Les femmes de Saint-Domingue portent aux oreilles et au nez des plaques d'or ; mais les mines ne sont pas encore là.

---

215. Leçon.—Les habitants disent à Colomb que, dans une île voisine, il y a une si grande quantité d'or, qu'on n'a que la peine de se baisser pour le ramasser Il prend d'abord la résolution d'aller encore à la découverte de cette île ; mais, avant de pousser plus loin ses recherches, impatient de raconter à l'Europe ses récentes découvertes ; affligé d'ailleurs par la perte de la *Sancta Maria*, qui s'était échouée sur un banc de sable, et plus encore par la trahison du commandant

de la *Pinta*, Colomb revient vers l'Espagne, et il rentre dans le port de Palos le 15 mars 1493, après sept mois et onze jours d'absence.

216e Leçon.—Il se rend aussitôt à l'église, au bruit du canon et des cloches, suivi d'une population joyeuse qui ne se fatiguait pas de le regarder, lui et les sept naturels qu'il avait amenés.

De Palos, Colomb se rendit à Barcelone où l'attendaient le roi et la reine d'Espagne. Dans les campagnes comme dans les villes qu'il traversa, sa marche fut partout un triomphe ; chacun voulait le voir passer et l'acclamer.

Le 15 avril, la petite troupe qui l'accompagnait arriva avec lui à Barcelone, au milieu d'un enthousiasme extraordinaire de la population. Le roi et la reine reçurent Colomb et sa suite dans la vaste salle des cérémonies du palais des rois, sous un magnifique dais brodé d'or.

Dans son récit, souvent interrompu par les applaudissements de la foule, Colomb fit ressortir aux yeux du roi et de la reine, les immenses avantages qui devaient résulter de ses dé-

couvertes, d'abord pour la religion chrétienne ; en second lieu, pour la science et, enfin, pour la grandeur de l'Espagne.

217e LEÇON.—A partir de ce jour, les grands d'Espagne tinrent à honneur d'avoir Christophe Colomb à leur table. On raconte que, chez le cardinal Mendozza, les convives, pendant le repas, cherchaient à prouver à Colomb que rien n'avait été plus aisé que ses découvertes. Pour toute réponse, Colomb demande, en souriant, si quelqu'un saurait faire tenir un œuf debout, sur la table, et sans aucun appui.

Chacun essaie, mais inutilement, comme on le pense. "A mon tour," s'écria Colomb en saisissant l'œuf ; puis, le tenant dans le sens vertical, il frappe un petit coup sur la table, avec la pointe de l'œuf qui ainsi cassé, resta debout.

Et lui d'ajouter : "Rien n'était plus facile, pourtant." Les convives comprirent la leçon, et ils furent forcés d'admirer le grand homme.

218e LEÇON.—Bientôt une deuxième expédi-

tion est préparée. Cette fois, elle se compose de dix-sept vaisseaux, montés par quinze cents hommes. Dans ce second voyage, Colomb découvrit d'autres îles : la Guadeloupe, la Jamaïque etc. Il rentra en Espagne au mois de juin 1496.

Deux ans après, Colomb se rembarque ; cette fois, il s'avance plus au couchant, pour arriver au pays de l'or, et, le 1er août, il découvrit enfin la terre qu'il cherchait : il avait abordé en Amérique.

Mais au moment de recueillir le fruit de ses travaux, il voit arriver d'Espagne un envoyé extraordinaire du roi qui, trompé par de faux rapports, avait ordonné de lui ramener celui qu'on lui faisait envisager comme un ambitieux qui voulait s'emparer, à son profit, de cette nouvelle terre et y règner. Colomb fut enchaîné avec ses frères et ramené en Espagne. Quand il fut débarqué et que la population le vit, garrotté comme un criminel, mené par des gendarmes, elle fut saisie d'indignation et voulut le délivrer de force. Mais il ne le permit pas, et il pria qu'on lui laissât ses chaînes pour les montrer au roi.

219e Leçon.—En l'apercevant dans cet état, les yeux de la reine se remplirent de larmes. Colomb se défendit si bien devant le roi et la reine, qu'il les convainquit de son innocence, et il fut mis en liberté. Ses biens et ses titres lui furent rendus, et une quatrième expédition fut décidée.

Colomb partit le 11 mai 1502. Il fut très malheureux dans ce dernier voyage. Il ne trouva qu'ingratitude et cruauté de la part des Espagnols établis par lui dans les ports. Il faillit périr de faim et de misère sur les côtes de la Jamaïque. Quand il revint en Espagne, en 1504, il apprit que la reine Isabelle, sa protectrice, venait de mourir. Le roi, qui ne l'avait jamais aimé, prêta l'oreille aux nouvelles calomnies inventées contre Colomb. Il le priva de son titre d'amiral et d'une partie de ses biens. Colomb tombe malade de chagrin ; et, deux ans après, il meurt à l'âge de soixante-cinq ans, dans une auberge, à Valladolid, en recommandant à ses héritiers de mettre avec lui, dans son tombeau, les chaînes dont les ingrats l'avaient chargé quand il eut découvert l'Amérique. Ces chaî-

nes pendaient au mur de la chambre, en face de son lit.

220e LEÇON.—Ainsi mourut, dans une mauvaise chambre d'auberge, Christophe Colomb, entouré seulement de quelques religieux franciscains et de ses deux fils. Sa mort fut digne de sa vie : les derniers jours qui précèdèrent l'agonie se passèrent en prières. Enfin, sentant venir sa dernière heure, il demanda l'Extrême-Onction, après quoi, tenant le crucifix entre ses mains, il pardonne à ses ennemis, et il expire en portant à ses lèvres le signe sacré de la Rédemption.

Ses restes furent d'abord déposés dans la cathédrale de Séville, puis réclamés par la population de Saint-Domingue, qui les conserva jusqu'en 1795. Ils furent alors transportés définitivement, et en grande pompe, dans la cathédrale de la Havane, où se voit son tombeau près du grand autel.

LE CANADA

JACQUES-CARTIER

221e LEÇON.—Celui, mon cher enfant, auquel on doit la découverte du Canada, était

un célèbre navigateur de St.-Malo, du nom de Jacques Cartier.

Jeune, hardi; et familiarisé aves les dangers de la mer, il partit dans l'espoir de trouver un passage pour aller aux Indes par le nord de l'Amérique.

Dans son premier voyage qui eut lieu en 1534, Cartier explora les côtes du Labrador et de Terreneuve. Traversant ensuite le golfe St-Laurent il se rendit à la baie de Gaspé. Là, il prit possession de la nouvelle terre, y planta une croix de 30 pieds, sur laquelle il grava ces mots : "Vive le roi de France". A l'exemple de leur chef, tous les hommes de l'équipage vinrent à genoux, les mains jointes, adorer le signe de notre Rédemption. Puis, montrant la croix et le ciel aux sauvages étonnés, ils leur firent comprendre que tous les hommes doivent attendre leur salut de ce signe mystérieux.

Quelques jours après, Cartier remontait le fleuve jusqu'à la Pointe-des-Monts. Rendu là sur l'avis des hommes de l'équipage, il prit le parti de retourner en France, et l'expédition rentrait à St-Malo, le 5 septembre 1534, après quatre mois et demi d'absence.

222. Leçon.—L'année suivante, un deuxième voyage fut décidé. François 1er, roi de France, en établissant Jacques Cartier commandant de l'expédition, lui enjoignait de continuer ses explorations et de préparer les voies au zèle des ouvriers évangéliques.

Trois vaisseaux furent équipés : la Grande Hermine, la Petite Hermine et l'Emérillon. Profondément religieux, Cartier se confessa et communia. Tout l'équipage suivit son exemple, et le 19 mai 1535, confiant dans la protection de Celui à qui les vents et la mer obéissent et en présence d'une grande foule, le navigateur mit à la voile.

La traversée fut longue et orageuse. Dans ce second voyage, Cartier remonta le grand fleuve sur les deux rives duquel on apercevait quelques huttes habitées par des sauvages. Arrivé en face de Stadacona, Cartier reçut la visite de Donacona, grand chef de cette bourgade, accompagné de douze canots d'écorce. Les sauvages offrirent des présents aux Français. L'entrevue fut des plus amicales.

Cartier visita ensuite la bourgade d'Hochelaga. Un millier de sauvages vinrent au-devant de lui chargés de poissons et de blé

d'Inde qu'ils déposèrent à ses pieds. Ayant allumé un grand feu ils dansèrent toute la nuit pour faire honneur aux étrangers. Le chef de la bourgade, perclus de tous ses membres se fit apporter au milieu de l'assemblée ; puis, ôtant les insignes de sa royauté, il en revêtit pendant quelques instants le capitaine français.

Cartier monta ensuite sur le sommet de la montagne qui se trouvait au nord-ouest de la bourgade, et d'où les regards se perdaient dans l'immensité des plaines et des forêts arrosées par le majestueux St. Laurent, la rivière des Nations et l'Ottawa. Il lui donna le nom de Mont-Royal.

Revenu à Stadacona, il résolut d'y passer l'hiver. Durant cette saison, les hommes eurent beaucoup à souffrir du froid, de l'hostilité croissante des Sauvages, et surtout du Scorbut, terrible maladie qui enleva 26 hommes en quelques mois.

Une grande croix de bois aux armes de la France, et un vaisseau abandonné ,faute de bras pour le diriger, furent les seuls souvenirs de cette seconde expédition.

223e Leçon.—La guerre s'étant rallumée entre la France et l'Espagne, ce fut seulement au bout de quatre ans qu'une troisième expédition fut décidée. Cartier reçut le commandement de la flotille, et un gentilhomme picard, le sieur de Roberval, portant le titre de vice-roi du Canada, fut chargé d'un essai de colonisation, Jacques-Cartier prit les devants ; il avait des vivres pour 2 ans.

La traversée dura trois mois. La disette d'eau fut très grande; on dut abreuver avec du cidre les bestiaux embarqués pour la colonisation.

Le capitaine Malouin s'établit à l'embouchure de la rivière du Cap rouge, sema des graines apportées de France qui sortirent de terre en huit jours. On construisit deux forts pour garder les vaisseaux, car déjà la bonne harmonie n'existait plus avec les sauvages. L'hiver fut rude ; les provisions s'épuisaient, et les colons découragés par le retard de Roberval forcèrent Cartier à se rembarquer dès que le printemps fut venu.

Cependant, Roberval s'était mis en mer. Cartier le rencontra à Terreneuve. Lui et les

siens louaient la fertilité du pays, mais ils persistèrent à revenir en France.

Le vice-roi continua sa route et atteignit le fort abandonné par Cartier. Il se mit à l'œuvre avec courage ; mais le roi n'envoya point de secours. D'ailleurs, ces colons tirés des prisons ne pouvaient être des modèles de vertu. Il fallut les châtier rudement pour les mettre à l'ordre.

Ce fut Cartier qui dans un 4ème voyage fut chargé, au printemps de 1544, de ramener en France Roberval avec les débris de sa malheureuse expédition.

224e Leçon.—Le grand navigateur mourut obscurément dans son manoir de Bretagne. Ce qui le caractérisait surtout, c'était la vivacité de sa foi, son grand courage qui lui fit entreprendre, avec de frêles navires, les voyages les plus lointains. Le roi de France louait son grand sens et son expérience. Personne mieux que lui ne sut gagner l'estime des sauvages avec lesquels il fut en contact ; sa grande préoccupation était de les convertir

et de frayer la route aux prédicateurs de l'Evangile. Dieu, le roi, les âmes, telle était sa devise. C'est lui qui fut le premier de cette phalange d'apôtres, de martyrs et de héros, dont les grandes actions remplissent les fastes de l'histoire canadienne et dont les vertus font l'admiration de tous les peuples.

CHAMPLAIN

225e Leçon.—Il appartenait à Champlain de coloniser le Canada, de jeter les fondements de Québec et de mériter le titre de Père de la Nouvelle-France.

Né sur les bords de l'Océan, et fils d'un capitaine de vaisseau, Samuel de Champlain avait aimé dès sa jeunesse la mer et les aventures. Tour à tour soldat, puis officier au service de l'Espagne il eut l'occasion de faire un voyage dans les Indes occidentales.

Désireux de donner un empire à la France dans l'Amérique du Nord, à son retour des Indes, il se voua à la colonisation du Canada. Une compagnie s'étant formée dans ce but, Champlain qui se trouvait auprès de Henri IV fut choisi pour commander la flotille qu'elle envoya en Amérique. Champlain quitta la

France au mois d'avril 1608 et arriva, le 3 juillet, au confluent de la rivière St-Charles et du Saint-Laurent. C'est là qu'il résolut de placer le centre de la colonie naissante.

On ne pouvait mieux choisir. Un magnifique promontoire surmontait les eaux de trois cent soixante pieds, une rade profonde pouvant tenir des flottes entières à l'abri du vent, une position centrale et un site magnifique, au bord d'un fleuve majestueux, tout désignait cet endroit pour l'emplacement de Québec, une des villes les plus célèbres du Nouveau-Monde.

226e Leçon.—Au printemps de 1609, les Hurons, les Algonquins et les Montagnais, résolus à porter un coup terrible aux Iroquois, sollicitèrent le secours des Français. Champlain le leur promit. L'armée des alliés se rendit au pays des ennemis par le St-Laurent et le Richelieu. Arrivés à l'extrémité du lac qui porte le nom de son explorateur, ils se trouvèrent en présence de deux cents guerriers Iroquois. De part et d'autre on se pré-

para au combat en poussant des cris féroces.

La nuit se passa en danses et en chants, sans compter les injures et les défis de toute espèce lancés d'un camp à l'autre.

Le jour venu, les alliés mettent Champlain à leur tête. La vue du guerrier français étonne les Iroquois. Leur étonnement redouble, quand l'étranger d'un seul coup de son arquebuse, tue deux chefs et blesse un soldat, L'épouvante se met dans leurs rangs, et ils s'enfuient en criant : " Quels sont ces hom-" mes à costume étrange qui portent la fou-" dre dans leurs mains ? "

Chaudement poursuivis, ils laissèrent encore des morts et des prisonniers. Champlain frissonna quand il vit le sort réservé à ces derniers. L'un d'eux fut brûlé à petit feu ; après sa mort les barbares lui coupèrent la tête, les bras et les jambes; puis, lui ayant enlevé le cœur, ils obligèrent son frère et les autres prisonniers à en manger.

Champlain repassa en France et revint l'année suivante. Les sauvages le reçurent bien ; ils l'attendaient pour marcher contre les Iroquois. Ceux-ci se défendirent avec courage ; mais les arquebuses des Français

décidèrent de la victoire. Les alliés soumirent les prisonniers aux mêmes tortures.

227e LEÇON.—Le roi de France Henri IV ayant été assassiné, le grand explorateur passa en Europe pour veiller aux intérêts de la colonie naissante.

De retour en 1613, il remonta l'Outaouais jusqu'au Matawa. Deux ans plus tard, il découvrit le lac Ontario en marchant contre les Iroquois, qui s'étant habitués au bruit des armes à feu offrirent une énergique résistance. Champlain ayant reçu des blessures, fut obligé de passer l'hiver au pays des Hurons. Le printemps suivant il reparut à Québec et rendit la joie à ceux qui le croyaient mort.

Vers l'an 1615 arrivèrent en Canada quatre religieux franciscains pour travailler à la conversion des sauvages.

Dix ans plus tard, cinq Pères Jésuites arrivaient pour les seconder. La vie de ces premiers missionnaires fut, comme on le pense, une vie de privations, de dangers et de dévouement.

Le duc de Ventadour fut nommé lieutenant-gouverneur du Canada en 1625. On forma une compagnie qui avait le privilège exclusif de la traite des pelleteries, et qui s'engageait à porter des colons catholiques et français en Canada.

On croyait que la colonie allait prendre enfin son essor, et elle était à la veille d'être perdue pour la France. Un vaisseau portant des provisions à Québec, fut pris par les Anglais. Ce furent des huguenots passés au service de l'Angleterre qui se chargèrent de détruire les établissements français du Canada.

L'hiver de 1627 fut très pénible. Au printemps suivant, au lieu d'un vaisseau chargé de provisions qu'on attendait, on vit paraître dans le port une chaloupe anglaise envoyée pour sommer le gouverneur de se rendre. Tadoussac avait été pris, saccagé, brûlé par la flotte anglaise. David Kerth qui la commandait, redescendait le fleuve, lorsqu'il rencontra la flottille française envoyée au secours de la colonie. Quatre vaisseaux furent pris ; le cinquième, équipé par les Jésuites,

échappa seul pour porter en France la nouvelle du désastre.

Epuisée par une longue famine, la ville ouvrit ses portes à la première apparition de l'ennemi, et le 19 juillet 1629, Champlain signait une capitulation honorable.

228° LEÇON.—Pendant trois ans, le Canada fut sous la domination anglaise. Il fut rendu à la France par le traité de St-Germain en 1632. Champlain revint à Québec où il mourut le jour de Noël de l'année 1635.

Je ne saurais vous donner une meilleure idée des qualités et des vertus du père de la Nouvelle-France, qu'en vous reproduisant le portrait qu'en a tracé un de ses biographes :

"Jamais homme ne fut plus universellement
" regretté, ni ne méritait plus de l'être.....
" Ce qu'on admira le plus en lui, ce furent sa
" constance à suivre ses entreprises, sa ferme-
" té dans les dangers, son zèle ardent et dé-
" sintéressé pour la patrie, son cœur compa-
" tissant pour les malheureux, un grand
" fonds d'honneur et de probité. On voit,

" en lisant ses mémoires, qu'il n'ignorait rien
" de ce que doit savoir un homme de sa pro-
" fession. On y trouve un historien fidèle,
" un voyageur qui observe tout avec atten-
" tion, un écrivain judicieux, un bon géomè-
" tre et un habile homme de guerre. Mais
" ce qui met le comble à tant de bonnes qua-
" lités, c'est que dans sa conduite, comme
" dans ses écrits, il parut toujours vraiment
" chrétien, zélé pour le service de Dieu et
" pour l'avancement de la religion. Il avait
" coutume de dire que le salut d'une âme
" vaut mieux que la conquête d'un empire,
" et que les rois ne doivent songer à établir
" leur domination dans les pays infidèles que
" pour y faire régner Jésus-Christ."

BATAILLE DES PLAINES D'ABRAHAM

229e LEÇON.—Le général anglais (Wolfe) prit le parti de remonter le fleuve, pour chercher, au-dessus de la ville, un lieu propice au débarquement. M. de Bougainville observait les mouvements de l'ennemi, mais Wolfe sut lui donner le change. Il se rendit jusqu'au Cap Rouge; et, dans la nuit du 12 Septembre, après avoir fatigué les Français

par de continuelles allées et venues, il redescendit le fleuve, trompa la vigilance des sentinelles, débarqua ses troupes à l'improviste dans l'anse du Foulon, gravit les Falaises, et, le 13 au matin, rangea ses troupes sur les plaines d'Abraham.

Montcalm qui se croyait couvert par M. de Bougainville, accourut aussitôt de Beauport avec 4,500 hommes, résolu d'attaquer les Anglais avant qu'ils eussent le temps de se retrancher. L'armée de Wolfe était rangée en face des buttes à Neveu, dont la hauteur suffisait pour la protéger contre le canon de la ville. Son aile droite commandée par Monckton, était appuyée au bois de Samos, et sa gauche sous les ordres de Townshend, se courbait un peu le long du chemin Ste-Foye. Montcalm rangea ses troupes sur une seule ligne de profondeur, la droite sur le chemin Ste-Foye, et la gauche sur le chemin Saint-Louis ; les réguliers occupaient le centre avec l'artillerie, et les milices étaient sur les ailes.

230e LEÇON.—Les Anglais essuyèrent la

première décharge sans s'ébranler, malgré des pertes nombreuses. Wolfe, convaincu que toute retraite était maintenant impossible, parcourait les rangs pour exciter le courage de ses soldats. Il avait fait mettre deux balles dans les fusils, et donné ordre de ne tirer que quand les Français seraient à vingt pas. Au moment fixé, les Anglais firent sur toute la ligne une décharge si terrible qu'elle jeta le désastre dans toute l'armée française. Le général anglais, quoique blessé au poignet, saisit ce moment pour faire, avec ses grenadiers, une charge à la baïonnette sur la gauche des Français. Il avait à peine fait quelques pas, qu'il fut atteint d'une seconde balle, qui lui traversa la poitrine. Monckton, blessé presque en même temps, dut laisser le commandement à Townshend, et quitter le champ de bataille ainsi que le colonel Carleton. Les troupes anglaises, ignorant en grande partie la chute de leur général, continuèrent à se battre avec intrépidité, jusqu'à ce qu'elles eussent enfoncé et mis en déroute les troupes de Montcalm. En ce moment, Wolfe entendit dire : Ils fuient ! Qui ? demanda-t-il. Les

Français, lui répondit-on. "Je meurs content," dit le héros, et il expira.

Montcalm en essayant de rallier ses soldats en désordre, reçut aussi une blessure mortelle. Malgré la violence du mal, il resta à cheval, et, soutenu par deux grenadiers, il rentra dans la ville consternée, où il mourut le lendemain matin, avec tous les sentiments d'un véritable héros chrétien. Les Français perdirent dans cette journée près de mille hommes, y compris 250 prisonniers au nombre desquels furent MM. de Lenezerques et de Saint-Ours, qui moururent de leurs blessures. La perte des anglais fut d'environ 700 hommes.

C. H. LAVERDIÈRE.

MAISONNEUVE ET LA FONDATION DE MONTREAL

231e LEÇON.—Dans le but de contenir les Iroquois et d'étendre l'œuvre des missions, les Jésuites avaient souvent sollicité l'occupation de l'île de Montréal. En 1640, une association de 35 personnes influentes obtint la concession d'une partie de cette île, et l'année suivante, M. de Maisonneuve arriva à Québec avec plusieurs familles, en qualité de gouverneur de la colonie qu'il venait de fonder.

Né en Champagne, Paul de Chaumedy, Sieur de Maisonneuve, avait fait ses premières armes dans la Hollande à l'âge de 13 ans. Il avait conservé sa piété au milieu des camps dans ces pays hérétiques.

Depuis longtemps, il désirait quitter la France pour travailler à la conversion des infidèles, et c'est le cœur plein de joie qu'il partit pour fonder la nouvelle colonie. Quelques jours avant de s'embarquer, il disait à un de ses amis : "je suis sans intérêt, et j'ai assez de biens pour mon peu d'ambition; j'emploierai ma fortune et ma vie à cette entreprise, sans autre récompense que l'honneur de servir Dieu et mon roi dans les armes que j'ai toujours portées."

232e Leçon.—En arrivant à Québec, M. de Maisonneuve s'aperçut qu'il lui faudrait déployer la plus grande vigilance, car les Iroquois qui inquiétaient les établissements déjà fondés, ne manqueraient pas de faire tous leurs efforts pour empêcher les Français de s'établir dans leur pays. Mais rien n'ébranla le courage de l'intrépide fondateur.

Ce fut le 7 mai 1642 que la flotte atteignit la pointe de l'île de Montréal. Les colons, M. de Maisonneuve en tête, se prosternèrent sur le rivage et entonnèrent de pieux cantiques. Un autel rustique orné de feuillage et de fleurs fut érigé, et le Supérieur des Jésuites célébra le Saint Sacrifice.

La ville naissante fut mise sous la protection de la Sainte-Vierge, et reçut le nom de Ville-Marie.

Tous se mirent ensuite à l'ouvrage avec la plus grande activité. Tout en bâtissant des retranchements pour se mettre en garde contre les sauvages, on dressa des tentes et on éleva une humble chapelle d'écorce pour y déposer le Saint Sacrement. Comme on ne possédait pas d'huile, on mit devant le tabernacle une bouteille en verre contenant des mouches à feu.

M. de Maisonneuve réunit autour de lui les Sauvages chrétiens pour les civiliser et leur apprendre à cultiver la terre. Ainsi Ville-Marie devint à la fois une école de morale, d'industrie et de civilisation.

Les associés choisirent le 15 août, fête de l'Assomption, pour la consécration solennel-

le de l'île et de la colonie à la Ste-Vierge. Ce jour-là tous les habitants firent la Ste Communion ; le Te Deum fut chanté en reconnaissance, et le bruit de l'artillerie vint se mêler aux hymnes de l'Eglise.

Quelques jours après, sous la conduite de M. D'aillebout, arriva un second renfort de colons.

238e Leçon.—Les Iroquois ne virent pas d'un bon œil cette fondation qui contribuait à les chasser vers l'ouest. Pendant près de trente ans, ils s'acharnèrent à la détruire : " Nous les avions sans cesse sur les bras, dit " un contemporain, et il n'est pas de mois où " le livre des morts ne fût marqué en lettres " rouges par la main des Iroquois. Tantôt ils " venaient par ruse afin de nous surprendre " dans un pourparler spécieux ; tantôt ils se " cachaient dans des embuscades où ils pas- " saient, sans broncher, des journées entières " chacun derrière sa souche, afin de faire " quelque coup ; enfin, un pauvre homme, à " dix pas de sa porte, n'était point en sûreté. "

M. de Maisonneuve fut obligé de marcher contre eux un grand nombre de fois. Un jour, les ennemis l'ayant reconnu pour le gouverneur, le poursuivirent pour le prendre vivant. Serré de trop près, il se retourne et ajuste son homme.

Le pistolet rate, et l'Iroquois, qui s'était baissé pour éviter le coup, se relève pour sauter à la gorge du commandant. Celui-ci saisit son second pistolet, fait feu sur le sauvage qu'il étend raide mort à ses pieds, et bondit dans le fort, dont la porte se ferme aussitôt.

Dès les premières années, on dressa une meute de chiens qui faisaient tous les jours une grande ronde. Quand ils découvraient l'ennemi, ils se mettaient à aboyer vivement et les colons prenaient les armes.

Voyant le peu de succès qu'ils obtenaient contre les Français, les Iroquois tournèrent leurs armes contre les Hurons, et ils concentrèrent toutes leurs forces contre les bourgades situées sur les bords du lac qui porte le nom de ces derniers sauvages. Ils massacrèrent sept cents personnes avec le P. Daniel qui les évangélisaient. Les PP. Brébœuf et

Lalemant moururent aussi, après avoir souffert les plus affreux tourments.

Après la défaite des Hurons, les Iroquois marchèrent contre les colons, tuèrent le gouverneur de Trois-Rivières, égorgèrent les paysans et couvrirent la campagne de brigandages.

234e Leçon—Les choses allèrent ainsi pendant quelques années, et la colonie fut menacée d'une destruction complète. Ce fut alors que dix-sept jeunes héros, de Montréal, résolurent de sacrifier généreusement leur vie, pour le salut de leurs frères. Leur sacrifice, dit un historien, surpasse tout ce que l'histoire ancienne et moderne offre de plus grand et de plus beau.

Après s'être fortifiés par la Ste Eucharistie, ils jurèrent au pied de l'autel, de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Ils se mirent en route et s'arrêtèrent à un petit fort situé sur la rivière des Outaouais où l'ennemi ne tarda pas à les rejoindre. Il se défendirent comme des lions. Ni la faim, ni la soif, ni la

défection des sauvages qui étaient venus leur porter secours, ne purent ébranler leur courage. Découragés par une si héroïque résistance, les Iroquois ne parlaient de rien moins que de retourner piteusement en leur pays. Retenus par la honte, ils firent un suprême effort, s'ouvrirent une large brèche et firent tomber sous leurs balles les derniers défenseurs.

Les ennemis furent effrayés par cette victoire qui leur coûtait quelques centaines d'hommes. Ils demandèrent la paix que le gouverneur s'empressa de signer.

On s'aperçut bientôt de leur perfidie. Tout le Canada se leva contre eux ; l'armée comptait 1,300 hommes dont 110 de Montréal. C'était la plus grande qu'on eût vue jusqu'alors dans le pays. Quand le grand chef des Agniers, aperçut cette armée, il s'écria : "Mes pères, sauvons-nous ; tout le monde s'est levé contre nous. Ils s'enfuirent tous, abandonnant leurs bourgades et leurs provisions aux Français qui les détruisirent de fond en comble.

La paix qui fut signée permit enfin aux colons de s'occuper de la culture de leur ter-

re et de profiter des avantages que leur offrait une si riche contrée.

L'INSTRUCTION

235e Leçon.—On demande quelquefois à quoi peut servir l'instruction, à celui qui n'est que simple ouvrier ?

Il est facile de répondre à une question faite, le plus souvent, par ceux qui ne réfléchissent pas. Un simple ouvrier, lorsqu'il est instruit, se rend plus facilement compte d'un travail qui lui est confié ; il saisit mieux l'ensemble d'un plan qu'on lui présente, et il peut l'exécuter plus parfaitement. Il arrive plus tôt à se rendre habile dans son art, et il s'assure un salaire plus élevé. Et, lorsque, par son travail et ses économies, il parvient à se mettre à son compte, il calcule d'avance, avec certitude, les gains qu'il peut réaliser sur telle ou telle entreprise. De plus, il est à même de faire sa correspondance, de tenir ses comptes, de contrôler ses factures, de faire ses mémoires et de discuter ses intérêts avec les personnes qui lui donnent de l'ouvrage.

236° Leçon. — Combien d'honnêtes ouvriers n'ont jamais osé se mettre à la tête d'une affaire, parce qu'ils manquaient d'instruction.

Combien y en a-t-il qui donneraient la moitié de leur petite fortune, pour avoir une instruction plus complète ! La science est utile dans toutes les professions. Un soldat qui est instruit, peut parvenir aux grades ; il n'est pas embarrassé pour écrire à sa famille et prendre connaissance des lettres qu'il en reçoit. Il est à même de contrôler les écritures de son livret, de prendre des notes sur les instructions qu'il reçoit de ses chefs, et de rendre service à ses camarades moins instruits.

L'instruction donne plus de rectitude au jugement, plus de force au caractère, plus d'étendue aux idées, plus de ressources dans les circonstances difficiles où l'on peut se trouver. En un mot, elle rend à l'homme une partie des biens intellectuels dont il a été privé par le péché originel.

HISTOIRE

237e Leçon.—Jacques Amyot, savant célèbre du seizième siècle, ne dut son avancement

qu'au désir qu'il montra pour s'instruire dans son enfance.

Il n'avait que dix à douze ans lorsqu'il vint à Paris. Comme il ne savait pas d'état, il se mit au service de quelques étudiants. Sa mère lui envoyait chaque semaine un pain par les bateaux de Melun. Une dame remarqua cet enfant ; elle comprit qu'il était intelligent et le prit en affection.

Elle le chargea d'accompagner ses enfants au collège, et lui laissa du temps pour étudier. Elle lui procura des livres et lui fit donner des leçons. Le jeune Amyot répondit aux bontés de sa bienfaitrice en faisant des progrès si rapides, que bientôt il devint le modèle des étudiants et les surpassa tous. Ses maîtres ne pouvaient assez admirer son assiduité à l'étude, la facilité avec laquelle il saisissait les questions les plus difficiles.

Bientôt il fut un savant distingué, il obtint les emplois les plus honorables. Il devint le précepteur des rois Charles IX et Henri III.

LE MENSONGE

238. Leçon.—Pour vous prémunir contre ce vilain défaut, trop ordinaire aux enfants,

songez que le mensonge outrage Dieu, la vérité même, qu'il trompe les hommes et qu'il peut vous entraîner dans tous les vices. Un proverbe anglais dit : " Montrez-moi un menteur, je vous montrerai un voleur. " Ce qui veut dire que celui qui ne craint pas de mentir, peut aisément se permettre de voler et même de commettre d'autres crimes. Les Perses regardaient le mensonge comme le vice le plus honteux ; et, dès que leurs enfants avaient atteint l'âge de raison, ils ne leur recommandaient rien tant que de dire la vérité.

On se défie d'un menteur, parce qu'on sait que ce qu'il dit ne s'accorde pas toujours avec ce qu'il pense. On n'ajoute pas foi à ses discours, lors même qu'il dit la vérité.

Quand un homme a été une fois reconnu pour n'être pas sincère dans ses paroles, on se défie toujours de lui, parce que l'on craint toujours qu'il ne déguise sa pensée.

HISTOIRE

239. Leçon.— Un jeune enfant, nommé Léon, avait mangé, à l'insu de ses parents, une belle poire, premier fruit d'un

je une arbre que son père avait planté et greffé. Quand il eut commis cette mauvaise action, il ne se présenta devant sa mère qu'en rougissant. Elle s'aperçut bien vite de cet embarras, et, pour en savoir la cause, elle lui dit : " Qu'as-tu donc, mon ami, que je te vois ennuyé ?—Je n'ai rien," répond Léon, à demi-voix, et il se tourne de l'autre côté. La mère se doutant de ce qui causait l'embarras de son enfant, alla au jardin ; et ne voyant plus sur le poirier le beau fruit qui s'y trouvait quelques instants auparavant, elle appelle son fils et se contente de fixer sur lui un regard scrutateur. Léon s'empresse de dire que ce n'est pas lui qui a pris cette poire ; mais il rougit de nouveau et il perd toute contenance. Sa mère lui dit alors : Tu mens, mon enfant ; je lis dans ton cœur et sur ton visage, et j'y vois ces mots honteux : gourmand et menteur ! O mon fils, ne mens pas ainsi en présence de Dieu et de ta mère ; dis moi franchement la vérité."

Léon n'y tient plus, il répond d'une voix étouffée : " Oui, mère, c'est moi qui ai pris cette poire et qui l'ai mangée ; mais, pardonnez-moi, je ne le ferai plus !

" —Pourquoi, Léon, ne m'as-tu pas tout d'abord avoué ta faute ? tu aurais évité ainsi un vilain mensonge et tu n'aurais pas affligé ta mère. Puisque tu m'as tout dit et que tu te repens, je veux bien te pardonner ; mais que jamais je ne retrouve en toi un menteur."

Léon promit de nouveau, en pleurant, qu'il ne mentirait plus et il tint parole.

AUTRE HISTOIRE

240e LEÇON.—C'était au plus fort de la Terreur, en 1793, au moment où les échafauds étaient dressés de tous côtés, et où les familles nobles allaient chercher un asile à l'étranger. Le jeune Alphonse, fils d'un comte qui avait servi la monarchie, avait alors treize ans. Le comte, son père, lui avait inspiré, dès l'enfance, la franchise et la loyauté de son propre caractère. Il s'était surtout efforcé de graver dans l'âme de son enfant un respect austère pour la vérité, cette élévation de sentiments et cette foi chrétienne qui donnent la force de lui rendre hommage, même en présence des plus grands dangers.

Le comte était proscrit ; mais retenu par

des motifs impérieux, il n'avait pu quitter la France et se tenait caché. On le savait, mais on ne pouvait réussir à découvrir sa retraite. Pour y parvenir, ses ennemis imaginèrent un moyen atroce. Des agents, porteurs d'un ordre du tribunal révolutionnaire, se présentèrent un jour dans la maison du comte, non point avec l'espoir de l'y trouver, mais pour s'emparer de son fils. On saisit le jeune Alphonse et on le conduit en prison pour le faire comparaître le lendemain devant le tribunal, Alphonse ne fit aucune résistance, ne montra aucune terreur ; il rassura même, par de douces paroles, toutes les personnes de la maison qui pleuraient en le voyant partir, il suivit avec une noble fermeté les gardes qui l'emmenaient.

241e Leçon.— Lorsqu'il se vit en prison, son premier soin fut de se jeter à genoux, pour demander à Dieu la force dont il pouvait avoir besoin ; il le conjura de ne pas le mettre à des épreuves capables de compromettre la sûreté de son père ou de trahir la vérité. Après cette

prière, il se sentit plus calme ; il s'endormit tard, mais il reposa assez paisiblement jusqu'au lendemain où il fut éveillé pour être conduit au tribunal. Il y parut avec un air noble et assuré. Tous les regards étaient fixés sur lui.

" Jeune homme, lui demanda le président, comment te nommes-tu ?— Alphonse de...— Quel est ton âge ? —Treize ans."

A ces mots, il se fit un murmure d'intérêt dans l'assemblée. Le président reprit : " Es-tu le fils du ci-devant comte de... ? —Je suis son fils...— Cela n'est pas ; il y a méprise ou mensonge, interrompit un des juges qui, touché de la jeunesse et de la fermeté de l'enfant, songeait à le sauver ; cela n'est pas, jeune homme ; pourquoi nous trompes-tu ? Tu ne sais pas à quoi tu t'exposes.

"—Je le sais, répondit Alphonse, et je vous remercie de votre intérêt ; mais je suis le fils du comte de... ; il m'a appris à avoir en horreur le mensonge et la lâcheté ; je lui dois trop pour ne pas déclarer hautement, même en présence de ce terrible tribunal, que je me glorifie d'être son fils.

242e Leçon. "—En ce cas, dit le président, tu dois savoir où il se tient caché, et ton devoir est de nous le déclarer.—Mon devoir, s'écria Alphonse, avec une incroyable dignité, mon devoir était de dire la vérité au péril de ma vie ; je l'ai fait. Maintenant mon devoir, le devoir de ma conscience et de mon cœur, est de ne pas trahir mon père, et vous ne m'arracherez pas un mot sur ce qui le concerne.—Mais sais-tu bien, jeune imprudent, qu'il y va de ta tête et que nous pouvons te condamner à périr à sa place.—Vous pouvez, répondit l'enfant d'un ton calme, vous pouvez faire de moi ce qu'il vous plaira. Je ne crains rien de là-haut puisque, grâce à Dieu, je n'ai pas menti."

Depuis le commencement de cet interrogatoire, un intérêt croissant se manifestait dans l'assemblée en faveur du jeune Alphonse. Il était déjà à son comble, lorsqu'on vit tout à coup un homme, couvert de vêtements grossiers, fendre la foule jusqu'à la barre et se précipiter dans les bras de l'enfant. C'était le comte, son père.

---

243. LEÇON.—Informé pendant la nuit de ce qui s'était passé, il n'avait pu se résoudre à laisser son fils exposé aux dangers qu'il prévoyait pour lui, et, ayant quitté sa retraite sous un déguisement, il était venu se mêler à la foule qui entrait dans la salle du tribunal. Il avait entendu tout l'interrogatoire, et malgré l'horreur de sa position, il n'avait peut-être jamais éprouvé un aussi vif sentiment de bonheur.

"Que Dieu soit loué de m'avoir donné un tel fils ! Je viens me livrer à ceux qui veulent ma mort ; mais je regrette moins la vie en voyant que mon enfant a des vertus qui lui suffiront, sans moi, pour le guider au milieu des écueils et des malheurs de cette terre."

La fermeté d'Alphonse, qui avait résisté à toutes les autres émotions, était vaincue par la présence de son père et par la pensée du péril auquel il venait de se livrer : Alphonse pleurait, penché sur le sein paternel !

---

244. LEÇON.—Ce tableau excita des trans-

ports ; car, parmi ces hommes rendus féroces par le sang et les crimes, il y en avait plusieurs dont le cœur n'était pas entièrement fermé à tout sentiment humain ; et, même chez les plus endurcis, il existait une telle versatilité, que parfois un geste opportun, un acte imprévu, une parole heureuse suffisait pour les faire changer de volonté et passer même d'un excès à un autre.

Un murmure d'abord, puis un cri général se fit entendre dans la salle : " Sauvez-les ! sauvez-les !..." Plusieurs juges eux-mêmes étaient émus : ils entraînèrent les autres, et le comte de...fut mis en liberté avec son noble et courageux enfant. Ils ne tardèrent pas toutefois à quitter la France, car ils ne trouvaient pas, dans la patrie, la sécurité qui leur était assurée ailleurs.

Heureux père, d'avoir su inspirer un si grand amour de la vérité à son fils !

Heureux enfant, d'avoir, par sa fermeté, sauvé la vie et la liberté à son digne père !

LA POLITESSE

245e Leçon.—Accoutumez-vous, mon enfant, à avoir des manières honnêtes et polies

envers tout le monde : c'est ce qui annonce une bonne éducation. La politesse doit s'étendre à toutes vos démarches et se montrer dans toute votre conduite. Un enfant bien élevé est estimé partout.

Evitez, quand vous êtes assis, de prendre une posture molle et nonchalante qui dénote la négligence ou la paresse. N'ayez pas une démarche trop précipitée, des gestes trop fréquents et peu mesurés. Ne laissez voir, dans l'air de votre visage, ni fierté, ni mauvaise humeur. Dans la conversation, abstenez-vous d'interrompre celui qui parle, de le contredire, de disputer avec opiniâtreté, d'employer certaines expressions peu convenables. Quand vous parlez à une personne respectable, ayez soin de vous découvrir et de placer le mot : *Monsieur* ou *Madame*, après le *oui* ou le *non*. Un enfant ne doit jamais répondre oui ou non tout court, surtout lorsqu'il parle à ses parents, à ses maîtres, aux magistrats ou à des étrangers.

Il faudrait un volume entier pour vous détailler tous les devoirs que vous impose la politesse ; mais vos parents et vos maîtres sup-

pléeront heureusement à ce que vous ne trouvez pas dans ce livre.

EXEMPLE

246e Leçon.—A l'entrée d'un gros village, deux enfants jouaient au retour de la classe du soir. Un voyageur vint à eux et leur dit : " Mes petits amis, seriez-vous assez bons pour m'indiquer une auberge où je puisse me reposer et prendre un peu de nourriture ?

" Monsieur, dit aussitôt l'un des enfants, nommé Louis, veuillez me suivre, et je vous conduirai dans une maison où vous serez bien traité." Son compagnon, qui n'était pas aussi obligeant dit tout haut : " Pourquoi nous déranger de notre jeu pour un homme qui nous est inconnu ? Viens donc, et laisse-le aller où il voudra ! "

Mais le jeune Louis, loin d'écouter son compagnon et de suivre son mauvais conseil, continua à guider le voyageur. Il s'offrit même à porter sa valise jusqu'à l'hôtellerie, ce que l'étranger accepta volontiers, car il était très fatigué. Arrivé devant l'auberge, le voyageur qui était riche et généreux, remercia son jeune guide ; et, lui mettant dans la main

une pièce de vingt francs, il lui dit : " Porte cela à tes parents, mon ami, et dis-leur que j'ai voulu reconnaître ainsi le service que tu viens de me rendre, et les récompenser eux-mêmes de la bonne éducation qu'ils t'ont donnée." Louis courut, tout joyeux, porter cette pièce d'or à ses parents, et il ne manqua pas de leur expliquer par quelle action il avait mérité cette magnifique récompense.

LA CONSCIENCE

247. LEÇON.—Dieu vous a donné une conscience, c'est-à-dire, un témoin de toutes vos actions, un juge toujours présent qui vous approuve quand vous faites bien et qui vous condamne lorsque vous commettez une mauvaise action.

Ainsi, votre conscience vous rend un bon témoignage quand vous faites l'aumône à un pauvre; quand vous pardonnez une injure ou que vous résistez à une mauvaise tentation.

Elle vous approuve encore, lorsque vous avez bien fait votre prière ou que vous avez obéi avec joie à ceux qui sont chargés de votre conduite.

Mais si vous commettiez une mauvaise action, si vous faisiez tort au prochain, dans sa réputation ou dans ses biens, si vous désobéissiez à vos parents, votre conscience vous condamnerait ; vous ne seriez pas content.

Il faut toujours écouter cette voix intérieure qui vous parle, éviter ce qu'elle condamne et faire ce qu'elle approuve. Malheur à celui qui étouffe les remords de sa conscience ! Il s'expose à ne plus entendre ses salutaires avertissements ! Conservez toujours votre conscience dans la paix, et vous jouirez du véritable bonheur.

248e Leçon.—Le plus grand des maux de l'homme, dit le célèbre Platon, c'est d'avoir commis une injustice ; car la conscience, comme un juge inexorable, lui reproche sans cesse sa faute. On a vu de grands coupables, pressés par le remords et par le désir d'expier leurs crimes, venir les déclarer à la justice, afin d'en subir la punition.

C'est ce qu'a dit encore le savant de Maistre : " Souvent le coupable, pressé par sa con-

science, refuse l'impunité que lui promettait le silence." Je ne sais quel instinct mystérieux, plus fort même que celui de la conservation, lui fait chercher la peine qu'il pouvait éviter."

L'homme le plus heureux est celui qui a la conscience tranquille. C'est un avantage que possèdent tous ceux qui savent vaincre leurs mauvais penchants, et qui se conservent dans la grâce de Dieu. N'oubliez pas que le souvenir d'une action coupable est un fardeau qui pèse sur la conscience, et un fiel qui répand l'amertume sur toutes les jouissances que l'on peut éprouver. La joie de la bonne conscience entretient la santé et embellit tous les instants de la vie.

EXEMPLE

249e Leçon.—Un forçat venait de s'échapper du bagne ; et, couvert d'un habit de mendiant, il courait les champs avec l'ardeur d'un homme qui recouvre sa liberté. Le soir, il arrive près d'un village ; il aperçoit une chaumière un peu écartée, et il dirige ses pas de ce côté, dans l'espoir d'y passer la nuit sans être aperçu. Pendant qu'il rôdait autour de

la cabane, il remarque avec étonnement que les pauvres gens qui l'habitent font leurs paquets, et paraissent sous l'impression de la plus vive anxiété. Il s'approche, et demande au père de famille le sujet de ce chagrin et de ce désespoir qu'il remarque. " C'est que, répond le pauvre homme en essuyant une larme, c'est que je dois cinquante francs, et l'on nous chasse de cette demeure. — Cinquante francs, répond le forçat ;...il ne vous faut que cela ?—Oui, mais comment les trouver ? reprend le paysan.—C'est facile ; je vais vous en donner les moyens." Le pauvre locataire regardait cet homme tout en haillons, qui était devant lui et ne pouvait concevoir comment il s'y prendrait pour lui procurer, sans voler, une pareille somme.

250e Leçon.—" Vous n'y comprenez rien, reprend le forçat. " Eh bien ! c'est tout simple : je suis forçat ; je viens de m'échapper du bagne." A ces mots, le paysan effrayé recule de deux pas, et il se préparait à rentrer précipitamment chez lui, lorsque le forçat lui

dit : " N'ayez aucune crainte, je ne veux vous faire que du bien ; écoutez-moi, je vous prie : Tenez ! vous êtes pauvre et honnête ; je ne suis qu'un vieux coquin ; il vaut mieux que je pâtisse que vous.

" Prenez donc une corde, attachez-moi et conduisez-moi au bagne ; on vous donnera la récompense promise qui est juste de cinquante francs."

Le pauvre paysan n'en pouvait croire à ses yeux et à ses oreilles. Il s'éleva alors, entre le forçat et lui, un combat de générosité. " Vous avez assez souffert au bagne, lui disait-il ; vous voilà sauvé, et, puisque vous avez eu la chance de vous évader, profitez de votre liberté. Moi, je subirai, avec les miens, les tristes conséquences de l'infortune et de la dureté de celui qui nous renvoie.—Je vous ai déjà dit, répliqua le forçat, que je suis un misérable ; mon expiation n'est pas terminée : j'ai trop mérité la peine que j'endure. Ne refusez pas de me conduire au bagne ; vous rendrez ainsi mes souffrances plus douces, lorsque je me rappellerai que j'ai pu vous rendre service en reprenant mes fers. D'ailleurs, ajouta-t-il, j'ai peu de chances d'échap-

per aux poursuites qui sont dirigées contre moi. Que j'aie au moins la consolation d'avoir fait une bonne action."

Le paysan finit par se laisser persuader ; il lia le généreux forçat et le reconduisit au bagne. Il reçut les cinquante francs convenus, somme avec laquelle il paya son impitoyable créancier.

Pour le forçat, l'histoire ne nous a plus rien appris sur son compte ; mais ce que nous pouvons affirmer sans crainte, c'est que ce beau trait lui aura valu le plus inestimable des bienfaits, c'est-à-dire une complète réconciliation avec Dieu et avec sa conscience.

CHAPITRE X

MOYENS DE SALUT

LA PRIÈRE

251e Leçon.—Vous n'avez sans doute jamais compris, mon enfant, combien la prière vous est nécessaire, et combien elle est puissante auprès de Dieu. Vous ignorez peut-être aussi les conditions qu'elle doit avoir pour

être efficace. Je vais vous en dire quelque chose :

Saint Thomas prouve ainsi la nécessité de la prière : Pour se sauver, dit-il, on doit combattre et vaincre les ennemis du salut ; sans le secours de Dieu, on ne peut résister aux tentations ; or, ce secours ne s'accorde qu'à la prière : donc, sans la prière, il n'y a point de salut. Le Seigneur, dit saint Augustin, veut nous donner ses grâces ; mais il ne les accorde qu'à celui qui les demande. Jésus-Christ nous dit à tous : " Demandez et vous recevrez. " Celui qui ne demande pas ne reçoit donc rien.

La prière est l'arme la plus nécessaire pour nous défendre contre les attaques de nos ennemis. Celui qui ne prie point, dit saint Thomas, est comme un soldat sans armes au jour du combat.

252e LEÇON.—La prière est si agréable à Dieu, qu'elle est toute puissante auprès de lui. Invoquez-moi, dit-il, par son prophète et je vous exaucerai. Tout ce que vous deman-

derez à mon père en mon nom, dit Jésus-Christ, il vous le donnera. Jusqu'ici, disait-il un jour à ses apôtres, vous ne m'avez rien demandé...

A combien de chrétiens pourrait-il adresser le même reproche ? Ce divin Sauveur a exaucé toutes les prières qui lui ont été faites durant sa vie mortelle. Il a exaucé même les démons qui lui demandaient, par la bouche du possédé, de ne pas les renvoyer, avant le temps, dans l'abîme. Il a guéri l'aveugle de Jéricho qui lui disait : Seigneur, faites que je voie ! Les dix lépreux lui demandèrent leur guérison, et ils furent à l'instant délivrés de l'horrible maladie qui les tourmentait. Le centenier pria Jésus de guérir son serviteur paralysé, et ce serviteur fut guéri. Tous ceux qui avaient recours à ce divin Sauveur en obtenaient ce qu'ils lui demandaient.

258e Leçon.—L'histoire sainte est pleine de récits qui nous montrent l'efficacité et la puissance de la prière.

Abraham prie, et les villes coupables auraient été sauvées, si elles avaient compté seulement dix justes parmi leurs habitants.

Moïse prie, et Dieu ouvre à son peuple un passage au milieu de la mer Rouge. Moïse prie encore, et il obtient de Dieu une nourriture céleste, la manne, qui tombait chaque matin. Il obtint aussi, pour étancher la soif des enfants d'Israël, une eau claire et limpide qu'il fit jaillir d'un rocher en le frappant de sa verge, par l'ordre du Seigneur. Plusieurs fois il désarma, par ses prières, la colère de Dieu prête à tomber sur son peuple.

Le prophète Elie prie, et le feu du ciel vient consumer la victime qu'il avait offerte en sacrifice. Il prie de nouveau et la terre d'Israël, privée d'eau depuis trois ans, est arrosée par une pluie abondante.

254e Leçon.—Priez donc toujours avec la plus grande confiance, car la confiance est très agréable à Dieu. Jésus la recommandait en toute occasion ; il dit au paralytique qu'on lui présentait : « Mon fils, ayez confiance ;

vos péchés vous sont remis ! " Après cette première grâce, il lui en accorde une seconde : " Emportez votre lit et allez-vous-en chez vous ! " Il faut prier avec humilité, comme fit le publicain qui sortit du temple justifié. La prière doit aussi être persévérante. La Chananéenne n'obtint la guérison de sa fille, que par la persévérance dans sa prière. Les petits de l'hirondelle ne font que crier dans leur nid pour demander la nourriture dont ils ont besoin. Imitez leur exemple : criez sans cesse vers Dieu qui est bon et puissant ; il vous accordera toujours plus que vous ne lui demanderez.

Saint Ambroise assure que celui qui prie est souvent exaucé avant d'avoir fini sa prière, parce que, dit ce grand docteur, prier et recevoir sont une même chose. Sans la prière ajoute saint Liguori, il est très difficile de se sauver ; mais, en priant, le salut est la chose du monde la plus assurée et la plus facile.

EFFICACITÉ DE LA PRIÈRE

255e LEÇON.—Voici ce que racontait, il y a peu de temps, un vénérable curé, témoin lui-même de l'efficacité d'une prière faite avec foi.

" Me trouvant à la campagne, je fus invité à faire une procession solennelle pour obtenir de la pluie : la sècheresse était extrême. Les bonnes gens qui sollicitaient cette procession y mettaient un tel air de confiance, que je pris à cœur d'exaucer leur demande.

" J'avertis deux de mes confrères, curés de paroisses voisines ; et, au jour désigné, nous nous rendîmes processionnellement au lieu de la station. L'atmosphère était de feu : pas le plus léger nuage au ciel ; mais, combien était vive la pieuse confiance de ces bons paysans réunis ! Avec quelle ferveur ils adressaient au ciel leurs prières, leurs supplications ! Personne parmi eux qui doutât de la puissance et de la bonté de Dieu ; tous s'attendaient à avoir de la pluie : leur espérance ne fut pas trompée.

256e Leçon. —" On arrive à la chapelle ; et pendant que le saint sacrifice est offert, des prières, de plus en plus ferventes, montent vers le trône de Celui qui rassemble les eaux et les disperse, çà et là, sur la surface de la

terre. Bientôt le ciel se couvre de nuages ; peu après, la pluie tombe. Les pieux fidèles sont menacés de recevoir sur eux-mêmes ces tièdes ondées qu'ils n'avaient demandées au Seigneur que pour la fertilité de leurs champs. Mais, ô foi admirable des esprits et des cœurs droits ! tout a été prévu : pas une femme qui ne porte avec elle son parapluie. Pour les hommes, ce pavillon n'était pas nécessaire : leurs chapeaux à larges bords, comme on les porte dans le pays, devaient remplacer le parapluie. Oui, mais il en est un cependant, qui l'a oublié, et il n'a pas de chapeau propre à lui en tenir lieu. Et d'où vient cet oubli ? Ah ! c'est qu'il n'a pas la foi de ces bons paysans. On eut bientôt remarqué l'embarras de sa position : une femme, avec empressement, s'approche et lui dit : " Monsieur, si vous vouliez accepter mon parapluie ? "

" Cet homme peu confiant est doublement touché : sa conscience lui reproche son peu de foi, et la vue de cette multitude si remplie de confiance le confond. Il reconnaît qu'il a bien mérité de recevoir sur le dos une telle averse, et répond à la personne obligeante qui lui avait offert son parapluie :

" Non, ma bonne femme, je ne puis ni ne
" dois l'accepter ; je mérite d'être trempé jus-
" qu'aux os pour n'avoir pas eu la même foi
" que vous."

Cette aventure nous fait sourire ; mais quelle eût été notre conduite en pareille circonstance ? Aurions-nous emporté notre parapluie ?

(Catéchisme en Exemples.)

AUTRE HISTOIRE

257e LEÇON.—Un petit garçon, qui avait été conduit dans une soirée, s'y endormit. Sa mère le rapporta à la maison et le mit au lit sans qu'il se réveillât. Elle se préparait elle-même à prendre son repos, lorsqu'elle s'entendit appeler : " Maman !—Eh bien ! Jules, que veux-tu ?—Comme c'est drôle ! j'étais tout à l'heure chez M. X***, et maintenant je suis dans mon lit.—Tu t'es endormi, je t'ai rapporté sur mes bras et je t'ai couché.—Mais je n'ai pas fait ma prière.—Tu la feras demain ; quand on oublie ainsi une chose on la remet à plus tard.—Et si vous oubliez de me donner à déjeuner, faudra-t-il attendre au lendemain ? "

Vaincue par cet argument, la mère s'empressa de faire réciter la prière du soir à ce petit ange qu'elle embrassa avec effusion.

Mon enfant ne remettez jamais au lendemain votre prière.

(Catéchisme en Exemples.)

LA DÉVOTION À LA SAINTE VIERGE

258e LEÇON.—Vous avez appris, dès votre plus tendre enfance, à unir le doux nom de Marie à celui de Jésus. Il est donc bien juste que vous trouviez, dans ce livre, quelques réflexions propres à vous faire aimer de plus en plus cette reine du ciel, qui est aussi la Mère de tous les chrétiens.

Heureux, dit saint Liguori, ceux qui vivent sous la protection d'une mère si puissante et si bonne !

Marie, dans son beau cantique, dit que toutes les générations la proclameront bienheureuse. Déjà, de son vivant, un grand nombre de chrétiens accouraient à Éphèse où elle se tenait ; ils venaient apprendre à connaître et à vénérer Celle qui avait mérité d'être la Mère du Sauveur.

Saint Ignace d'Antioche écrivait, au pre-

mier siècle : " Où est le vrai chrétien, aimant notre sainte foi, qui, entendant parler de la sainte Vierge Marie, ne désire la voir et la saluer ? Elle, qui a été jugée digne de porter dans son sein virginal, le Fils de Dieu ! "

L'Église a toujours regardé la dévotion à la sainte Vierge comme une marque de prédestination, et elle nous permet de croire qu'il est impossible qu'un véritable serviteur de Marie soit damné. C'est pour cela qu'elle applique à la sainte Vierge ces paroles de nos Livres saints : " Ceux qui publient mes louanges auront la vie éternelle. Celui qui me trouve, trouve la vie, et il aura le salut. Vos serviteurs jouiront d'une grande paix, et leur âme ne verra pas la mort éternelle."

259e LEÇON.—Dans cette croyance, l'Église a approuvé ce que les saints et les docteurs ont dit sur la nécessité et l'efficacité de la dévotion à Marie, pour arriver au salut éternel.

Suarez, célèbre théologien, assure que la sainte Vierge a le pouvoir et la volonté de sauver ses serviteurs ; et, ajoute-t-il, puis-

elle veut et peut les sauver, ils seront donc certainement au nombre des élus. Saint Anselme déclare qu'il est impossible que celui qui a recours à Marie, et qui met sa confiance dans son intercession, vienne à se perdre. Ce sentiment est reconnu vrai par tous les théologiens. Que peut-on dire de plus consolant pour les véritables serviteurs de cette auguste Reine du ciel ? Quoi de plus propre à leur ôter toute crainte sur leur salut éternel ?

" Aimer et invoquer Marie, dit Saint Bernard, c'est un signe certain de prédestination."

" Vous, qui désirez le ciel, ajoute saint Bonaventure, honorez et invoquez Marie ; l'aimer et la servir, c'est le chemin du salut, et quiconque aura le caractère de serviteur de Marie sera écrit dans le livre de vie."

Le sentiment de saint Liguori n'est pas moins rassurant. "Si vous découvrez, en vous, dit-il, une véritable dévotion pour Marie, remerciez-en le Seigneur ; car il n'accorde cette grâce qu'à ceux qu'il veut sauver."

260e LEÇON.—Ces témoignages si unanimes et si consolants doivent vous porter, mon enfant, à honorer la sainte Vierge par un culte tout spécial. Cette précieuse dévotion consiste à avoir un grand respect pour cette auguste Reine, à l'aimer comme une tendre mère, et à lui témoigner toujours la plus grande confiance.

L'un des plus grands serviteurs de Marie, saint Bernard, abbé de Clairvaux, ne cessait d'exhorter les fidèles à avoir une entière confiance en la protection de Marie : " Si le souvenir de vos péchés, disait-il, ou la crainte des jugements de Dieu vous effraie ; si vous craignez de tomber dans le désespoir, pensez à Marie ; que son nom béni soit continuellement dans votre cœur et sur vos lèvres, et, pour mériter d'être plus sûrement exaucés, appliquez-vous à imiter ses vertus. En honorant ainsi cette Reine du ciel, votre confiance s'affermira de plus en plus ; vous ne risquerez pas de vous égarer, car elle vous conduira dans les voies du Seigneur. Elle préviendra vos chutes et vos lassitudes, vous protégera contre les tentations et vous fera arriver heureusement au ciel.

EXEMPLE

261e LEÇON.—Saint Liguori rapporte le trait suivant, qui montre combien il est avantageux d'adresser chaque jour une prière à Marie.

Un homme avait passé de longues années dans l'indifférence pour la religion et l'oubli de ses devoirs. Il tomba dangereusement malade, et bientôt son état fut presque désespéré.

Aussitôt que le curé de la paroisse eût appris la nouvelle de cette grave maladie, il s'empressa d'aller voir cet homme pour l'engager à se réconcilier avec Dieu. Mais le malade refusa, disant qu'il voulait mourir comme il avait vécu, et que, s'il guérissait, il ne saurait changer de vie.

Cependant, un de ses amis vint le voir ; et, le trouvant fort mal, il lui conseilla de se confesser. " Non, répond le malade, j'ai fait trop de mal.—Adresse-toi à la sainte Vierge ; elle est le refuge et l'avocate des pécheurs.—J'ai bien coutume, répliqua le malade, de lui dire chaque jour un *Ave Maria*, mais c'est si peu...—Eh bien ! lui dit son ami, dans cette

prière ne lui as-tu pas demandé qu'elle t'assiste à la mort ?—Cela est vrai, répond le malade, et, à l'instant, d'abondantes larmes coulent de ses yeux, pendant que des soupirs et des sanglots s'échappent de sa poitrine."

On court avertir M. le curé de ce changement si subit. Il arrive et adresse à son cher malade des paroles d'encouragement. Il entend sa confession et bientôt lui apporte le saint Viatique. Le malade le reçoit dans les plus consolantes dispositions ; il déclare hautement, devant les personnes présentes, que c'est à la sainte Vierge qu'il est redevable de sa conversion. Il ne cessa, jusqu'à son dernier soupir, de remercier sa bienfaitrice et de renouveler ses actes de contrition et d'amour.

Il mourut plein de confiance en la miséricorde de Dieu.

SAINT JOSEPH

262e Leçon.—Deux motifs doivent vous porter, mon enfant, à avoir une grande confiance en la protection de saint Joseph : 1° le puissant crédit qu'il a auprès de Dieu ; 2° sa grande bonté pour les hommes, surtout pour les enfants.

Pour comprendre la puissance que ce grand saint a reçue du ciel, vous n'avez qu'à vous rappeler qu'il a été, sur la terre, le père nourricier de Jésus, l'époux, le gardien de la sainte Vierge Marie.

Sainte Thérèse assure que Jésus ne peut rien refuser dans le ciel à celui qui ne lui a rien refusé sur la terre.

Saint Bernard dit encore que, s'il est vrai que Dieu se plaît à faire la volonté de ceux qui le craignent, comment refuserait-il de faire celle de son père nourricier, de celui qui s'est montré toujours si fidèle à suivre la volonté divine, pendant qu'il était sur la terre ? Aussi, de même que Jésus lui a été soumis en tout durant sa vie mortelle, il lui est encore soumis dans le ciel, en ce sens qu'une prière de ce tendre père est toujours exaucée.

263e Leçon.—Jésus ne peut abaisser ses regards sur ce grand Saint, sans se rappeler les tendres soins qu'il en a reçus. Il voit ses mains qui ont travaillé, si longtemps, pour lui procurer la nourriture et les autres cho-

ses nécessaires à la vie ; ses bras, qui l'ont porté tant de fois dans son enfance ; ses pieds qui se sont fatigués pour le soustraire à la fureur d'Hérode et pour le chercher, plus tard, pendant trois jours. Il considère ses yeux qui ont veillé sur lui, sa bouche qui lui a fait entendre de si douces paroles et lui a donné de si tendres baisers ; sa poitrine, sur laquelle il a pris si souvent son repos. Plus reconnaissant envers son père nourricier, que Pharaon ne le fut autrefois envers Joseph qui lui avait expliqué ses songes, Jésus lui dit : "Mon royaume est entre vos mains ; vous connaissez ma volonté qui est que tous les hommes parviennent au salut. Je laisse à votre disposition tous mes trésors, toutes mes grâces."

Oh ! quelle doit être notre confiance en ce saint protecteur de l'enfance de Jésus ! Dans tous nos besoins, allons à Joseph !

Un second motif doit encore augmenter notre dévotion envers ce grand Saint : c'est l'amour qu'il a pour tous les chrétiens et surtout pour les enfants. Dieu le Père, en lui confiant la garde de son Fils bien-aimé, a mis dans le cœur de saint Joseph tous les trésors

de tendresse et d'amour que peut avoir le père le plus affectueux et le plus dévoué pour son enfant.

264e Leçon.—Cet amour que saint Joseph avait pour Jésus, il le reporte maintenant sur tous les enfants, avec lesquels ce divin Sauveur veut bien s'identifier. Et, de même qu'il a veillé sur le divin Enfant, qu'il l'a sauvé des mains de ses ennemis, et qu'il a pourvu à tous ses besoins, ainsi fait-il maintenant à l'égard des enfants qui l'invoquent avec confiance et qui s'appliquent à imiter ses vertus.

Priez-le donc de vous prendre sous sa puissante protection, de vous obtenir la grâce de vivre saintement, afin de mériter la faveur de faire une bonne mort.

Saint Joseph a été établi patron de l'Eglise universelle, parce qu'il peut, par son intercession, nous secourir dans tous nos besoins spirituels et même temporels.

Si, de nos jours, la dévotion à saint Joseph a pris une si grande extension, c'est que, par-

tout, les grâces les plus abondantes sont accordées à ceux qui l'invoquent avec confiance.

EXEMPLE

265e LEÇON. – Un pieux chrétien écrivait, il y a quelques années, le trait suivant dont il avait été lui-même témoin :

"Dans le courant de juin 1857, je visitais une pauvre famille composée du père, de la mère et de cinq enfants en bas âge. Le plus jeune des garçons, nommé Paul, se trouvait gravement malade ; la nature du mal était telle, que tout faisait présager une mort prochaine.

" L'enfant avait une figure pâle et décomposée ; il était d'une maigreur affreuse ; son petit corps ressemblait à un squelette. Cette famille, quoique pauvre, était des plus intéressantes sous tous les rapports. La mère, tailleuse de profession, élevait parfaitement ses enfants ; elle avait la consolation de les voir répondre à ses soins, par leur docilité et la douceur de leur caractère.

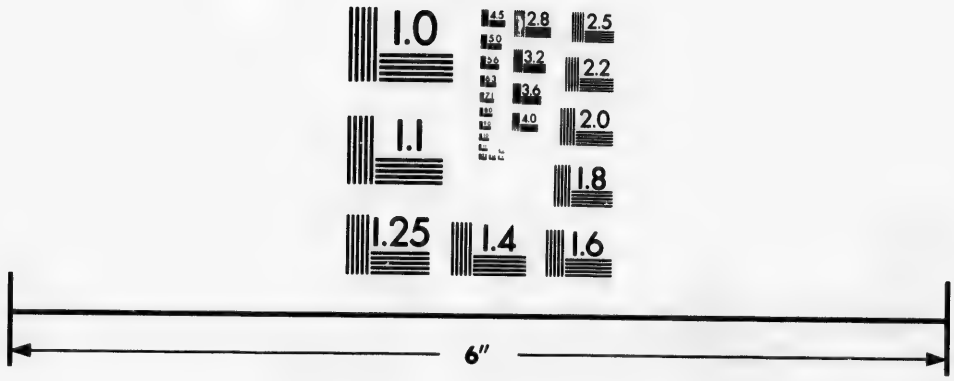
" Au comble de la désolation, en voyant son enfant si malade, elle pria un médecin de venir le voir. Le docteur, à la vue de ce petit squelette, ne put s'empêcher de dire à la

mère : " Votre enfant va mourir, c'est inuti-
" le de prescrire des remèdes, sa guérison est
" impossible." Ce qui est impossible à l'homme ne l'est pas à Dieu.

266e Leçon.—" La pauvre mère, en entendant la décision du médecin, se mit à sangloter ; mais tout à coup, une lueur d'espérance vint éclairer son esprit et lui redonner un peu de courage. Elle se rappela qu'on lui avait remis un petit livre intitulé : *Dévotion des sept dimanches consacrés à saint Joseph.* Elle avait déjà lu et relu ce petit livre. Les traits de protection de saint Joseph, contenus dans cet ouvrage, lui revenaient à la mémoire. Elle se sentit animée de la plus vive confiance ; et, sur-le-champ, elle dit à ses enfants qu'il fallait commencer une neuvaine à saint Joseph pour demander la guérison du petit Paul.

" La guérison ne se fit pas attendre bien longtemps. La neuvaine était à peine achevée, que l'enfant avait repris des forces et de l'appétit ; il continua d'aller de mieux en

IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
4.0
2.5
2.2
2.0
1.8
1.0

mieux ; de sorte qu'au bout de quinze jours, ou trois semaines au plus, la guérison était complète. Saint Joseph avait voulu récompenser ainsi la foi et la confiance de cette vertueuse mère.

" Quelque temps après, le petit Paul jouissait d'une santé parfaite, et il faisait son entrée à l'école des Frères. "

(Neuvaine à saint Joseph.)

CHAPITRE XI

QUELQUES PIÈCES DE POÉSIE

1. UN BON ANGE

Veillez sur moi quand je m'éveille,
Bon ange, puisque Dieu l'a dit ;
Et chaque nuit, quand je sommeille,
Penchez-vous sur mon petit lit.
Ayez pitié de ma faiblesse,
A mes côtés marchez sans cesse.
Parlez-moi le long du chemin ;
Et, pendant que je vous écoute,
De peur que je ne tombe en route,
Bon ange, donnez-moi la main !

Mme TASTU.

2. LA PRIÈRE DU MATIN

Notre Père des cieux, père de tout le monde,
De vos petits enfants, c'est vous qui pre-
(nez soin ;
Mais, à tant de bontés, vous voulez qu'on
(réponde,
Et qu'on demande aussi, dans une foi pro-
(fonde,
Les choses dont on a besoin.

Vous m'avez tout donné, la vie et la lu-
(mière,
Le blé qui fait le pain, les fleurs qu'on ai-
(me à voir,
Et mon père, et ma mère, et ma famille en-
(tière ;
Moi, je n'ai rien pour vous, mon Dieu, que
(la prière
Que je dis matin et soir.

Notre Père des cieux, bénissez ma jeunesse.
Pour mes parents, pour moi, je vous prie à
(genoux ;
Afin qu'ils soient heureux, donnez-moi la
(sagesse ;

Et puissent leurs enfants les contenter sans (cesse,
Pour être aimés d'eux et de vous !

3. LA PRIÈRE DE L'ORPHELIN

Où sont, mon Dieu, ceux qui devaient sur (terre
Guider mes pas ?
Tous les enfants ont un père, une mère ;
Je n'en ai pas.
Mais votre voix murmure à mon oreille :
" Lève les yeux
Pour l'orphelin un père est là qui veille
Du haut des cieux."

4. QU IN

Évitez le mensonge avec un soin extrême ;
Si l'on remarque en vous peu de sincérité,
L'on ne vous croira pas, lors même
Que vous direz la vérité !

5. LA RENONCULE ET L'ŒILLET

La renoncule, un jour, dans un bouquet,
Avec l'œillet se trouva réunie ;

Elle eut le lendemain le parfum de l'œillet ;
On ne peut que gagner en bonne compagnie.

6. HEUREUX PETITS ENFANTS

Écoutez-les chanter, regardez-les sourire...
Ils ne sont pas encore dans le vallon des pleurs,
Ils n'ont pas entendu l'orage au loin bruire,
Ils ne connaissent que les fleurs.
Heureux petits enfants !... leur vie est comme [un rêve,
Tout plein de visions et d'avant-goûts du ciel.
Chaque matin, pour eux un beau soleil se lève,
Qu'on nomme l'amour maternel.
Et puis, nous les voyons sourire à toute chose,
Et sans cesse entraînés par de nouveaux désirs,
Comme le papillon qui va de rose en rose,
Ils vont de plaisirs en plaisirs !
Souvenir de l'Éden, douce réminiscence
Du bonheur fait pour l'homme en ces jours [triomphants.
O mon Dieu, que c'est beau la joyeuse inno- [cence !
Que c'est beau les petits enfants !

BENOIT QUINET.

7. QUATRAIN

Notre vie est si courte ! Il la faut employer.

Instruisez-vous, enfants, dès l'âge le plus ten-
[dre ;
Vous serez malheureux, si vous cessez d'ap-
[prendre ;
Et c'est un jour perdu, qu'un jour sans tra-
[vailler.

DE MOREL-VINDÉ

8. LES NUAGES

Savez-vous, ô blancs nuages,
Qui dans l'air toujours roulez,
Le vrai but de vos voyages ?
Savez-vous, ô blancs nuages,
Savez-vous où vous allez ?

Voyageurs des lieux sublimes,
Etrangers au monde humain,
Par les airs, ces grands abîmes,
Voyageurs des lieux sublimes,
Qui vous montre le chemin ?

L'homme aussi n'est qu'un nuage,
Il ne brille qu'un matin.
Notre vie est un voyage :
L'homme aussi n'est qu'un nuage,
Dont Dieu sait le but lointain.

A. D'AVELINE.

9. IMAGE DE LA VIE

" Où va le volume d'eau
Que roule ainsi ce ruisseau ?
Dit un enfant à sa mère.
Sur cette rive si chère,
D'où nous le voyons partir,
Le verrons-nous revenir ?
—Non, mon fils : loin de sa source,
Ce ruisseau fuit pour toujours !
Et cette onde, dans sa course,
Est l'image de nos jours."

Mme TASTU.

10. FRUIT DU TRAVAIL

Comme la bienfaisante pluie
Féconde la terre en été,
Dieu fit pour féconder la vie,
Le travail et l'activité,
Ne laissons point d'heure inutile :
Songeons que la paille stérile
Est foulée aux pieds du glaneur.
Puissent s'amasser nos journées,
Comme les gerbes moissonnées
Dans le grenier du laboureur !

Mlle TASTU

11. LA BONTÉ DE DIEU

Pour qui ta main féconde,
Pour qui ta main, Seigneur,
A-t-elle fait le monde,
Si beau dans sa splendeur ?
Pour qui ces mille étoiles
Qui brillent dans les airs ?
Ces mers dont tant de voiles
Parcourent les déserts ?
Pour qui ces plaines blondes
Où flottent nos moissons ?
Ces fleuves dont les ondes
Abreuvent nos gazons ?
Ce beau soleil qui dore
Nos prés de fleurs couverts,
Ces chants depuis l'aurore
Sur tous les arbres verts ?
C'est pour ta créature,
C'est pour nourrir nos corps
Que toute la nautre
Epanche ses trésors.
Aussi, Seigneur suprême,
Tes fils ont à t'offrir
Un cœur pieux qui t'aime,
Un chant pour te bénir.

A. D'AVELINE.

12. LE SINGE ET LA NOIX

Le singe, autrefois,
Trouvant une noix
Encor recouverte
De l'écorce verte,
Et l'en dépouillant
Très patiemment,
Dit : " Qu'elle est amère !
Mais consolons-nous :
Le fruit qu'elle enserre
En sera plus doux."
Jeunesse volage,
Méditez ceci :
L'étude, à votre âge,
Est amère aussi ;
Mais prenez courage,
Et, dans peu de temps,
Vous direz, je gage :
" Ses fruits sont charmants ! "

B. VAN HOLLEBEKE.

13. LA GUENON, LE SINGE ET LA NOIX

Une jeune guenon cueillit
Une noix dans sa coque verte.
Elle y porte la dent, fait la grimace... Ah! certes,

Dit-elle, ma mère mentit,
Quand elle m'assura que les noix étaient bon-
[nes.
Puis, croyez aux discours de ces vieilles per-
[sonnes
Qui trompent la jeunesse. Au diable soit le
[fruit !
Elle jette la noix. Un singe la ramasse,
Vite entre deux cailloux la casse,
L'épluche, la mange et lui dit :
Votre mère eut raison, ma mie,
Les noix ont fort bon goût ; mais il faut les
[ouvrir.
Souvenez-vous que, dans la vie,
Sans un peu de travail, on n'a point de plaisir.

FLORIAN.

14. LE NID DE FAUVETTE

Je le tiens, ce nid de fauvette !
Ils sont deux... trois... quatre petits !
Depuis si longtemps je vous guette !
Pauvres oiseaux, vous voilà pris !

Criez, sifflez, petits rebelles,
Débattez-vous, oh ! c'est en vain :
Vous n'avez pas encore vos ailes,
Comment vous sauver de ma main ?

Mais quoi ! n'entends-je pas leur mère,
Qui pousse des cris douloureux ?
Oui, je le vois ; oui, c'est leur père,
Qui vient voltiger autour d'eux.

Et c'est moi qui cause leur peine,
Moi qui, l'été, dans ces vallons,
Venais m'endormir sous un chêne,
Au bruit de leurs douces chansons !

Hélas ! si du sein de ma mère,
Un méchant venait me ravir,
Je le sens bien, dans sa misère,
Elle n'aurait plus qu'à mourir.

Et je serais assez barbare
Pour vous arracher vos enfants ?
Non, non, que rien ne vous sépare,
Non, les voici ! je vous les rends.

Apprenez-leur, dans le bocage,
A voltiger auprès de vous ;
Qu'ils écoutent votre ramage,
Pour former des sons aussi doux.

Et moi, dans la saison prochaine,
Je reviendrai dans ces vallons,
Dormir quelquefois sous un chêne,
Au bruit de leurs jeunes chansons !

BERQUIN.

15. BERGERONNETTE

Pauvre petit oiseau des champs,
Inconstante bergeronnette,
Qui voltiges, vive et coquette,
Et qui siffles tes jolis chants ;
Bergeronnette si gentille,
Qui tournes autour du troupeau,
Par les près, sautille, sautille,
Et mire-toi dans le ruisseau !
Va, dans tes gracieux caprices,
Becqueter la pointe des fleurs,
Ou poursuivre, aux pieds des génisses,
Des mouches aux vives couleurs.
Reprends tes jeux, bergeronnette,
Bergeronne, au vol léger ;
Nargue l'épervier qui te guette !
Je suis là pour te protéger.
Si haut qu'il soit, je puis l'abattre...
Petit oiseau, chante !... et demain,
Quand je marcherai, viens t'ébattre,

Près de moi, le long du chemin.
C'est ton doux chant qui me console,
Je n'ai point d'autre ami que toi :
Bergeronnette vole, vole,
Bergeronnette devant moi !...

18. LE PINSON ET LA PIE

Apprends-moi donc une chanson,
Demandait la bavarde pie
A l'agréable et gai pinson,
Qui chantait au printemps sur l'épine fleurie.
—Allez, vous vous moquez, ma mie :
A gens de votre espèce, ah ! je gagerais bien
Que jamais on n'apprendra rien.
—Eh quoi ! la raison je te prie ?
—Mais c'est que, pour s'instruire et savoir bien chanter,
Il faudrait d'abord écouter ;
Et babillard n'écouta de sa vie.

Mme DE LA FERRANDIÈRE.

17. LA MÈRE, L'ENFANT ET LES SARIGUES

" Maman, disait un jour à la plus tendre mère,
Un enfant péruvien, sur ses genoux assis,
Quel est cet animal qui, dans cette bruyère,
Se promène avec ses petits ?

Il ressemble au renard.—Mon fils, répondit-
[elle
Du sarigue c'est la femelle :
Nulle mère pour ses enfants
N'eut jamais plus d'amour, plus de soins vigi-
(lants.
La nature a voulu seconder sa tendresse,
Et lui fit, près de l'estomac,
Une poche profonde, une espèce de sac,
Où ses petits, quand un danger les presse,
Vont mettre à couvert leur faiblesse.
Fais du bruit, tu verras ce qu'ils vont devenir.
L'enfant frappe des mains : la sarigue, atten-
[tive.
Se dresse, et d'une voix plaintive,
Jette un cri ; les petits aussitôt d'accourir,
Et de s'élancer vers la mère,
En cherchant dans son sein leur retraite or-
[dinaire.
La poche s'ouvre, les petits
En un instant y sont blottis ;
Ils disparaissent tous : la mère avec vitesse
S'enfuit, emportant sa richesse.
La Péruvienne alors dit à l'enfant surpris :
" Si jamais le sort t'est contraire,

Souviens-toi du sarigue, imite-le, mon fils ;
L'asile le plus sûr est le sein d'une mère."

FLORIAN.

18. L'ARAIGNÉE ET LE VER A SOIE

L'araignée, en ces mots raillait le ver à soie :
" Bon Dieu ! que de lenteur dans tout ce que
[tu fais.
Vois combien peu de temps j'emploie
A tapisser un mur d'innombrables filets.
—Soit, répondit le ver,mais ta toile est fragile,
Et puis, à quoi sert-elle ? à rien.
Pour moi, mon travail est utile ;
Si je fais peu, je le fais bien."

LE BAILLY.

19. L'ENFANT ET LE CHAT

Tout en se promenant, un bambin déjeûnait
De la galette qu'il tenait.
Attiré par l'odeur, le chat vient, le caresse,
Fait le gros dos, tourne et, vers lui se dresse,
Oh ! le joli minet ! et le marmot charmé
Partage avec celui dont il se croit aimé.
Mais le flatteur à peine obtient ce qu'il désire
Qu'au loin il se retire.

" Ha ! ha ! ce n'est pas moi, dit l'enfant cons-
[terné,
Que tu suivais, c'est mon dejeuné "

GUICHARD.

20. LE HOUX

Par le houx épineux, un jeune enfant blessé,
A son père en pleurant racontait sa disgrâce ;
" Ce maudit arbrisseau, de dards tout hérissé,
Dans ce joli bosquet, devrait-il trouver place ?
A quoi cela sert-il ? à piquer les passants :
—A donner quelquefois des leçons de pru-
[dence.
A vous prouver, mon fils, par votre expérience,
Qu'il faut s'éloigner des méchants."

21. QUATRAIN

A se mettre en colère, on n'a pas d'avantage.
Sitôt que l'on s'emporte, on prouve qu'on a
[tort ;
Quand même en disputant on serait le plus
[fort,
Il faut, par sa douceur, se montrer le plus
[sage.

DE MOREL-VINDÉ,

22. L'ABEILLE ET L'ENFANT

Abeille si jolie,
Conte-moi, je te prie,
Pourquoi, dès le matin,
Ramassant ton butin,

Sur les œillets, les roses,
Tour à tour tu te poses,
Sans penser un moment
A ton amusement ?

Enfant, répond l'abeille,
Si, dès que je m'éveille,
Tu me vois amasser,
Sans jamais me lasser,
Prends-moi pour ton modèle,
Et, d'une ardeur nouvelle,
Hâte-toi d'acquérir
Ce qui ne peut périr.

Dès que l'été se passe,
On cherche en vain la trace
Des fleurs qu'on vit fleurir,
Puis bientôt se flétrir.
Ainsi tombent, fanées,
Les plus belles années.

Ainsi va se couchant
Le soleil si brillant.

Enfant, crois donc l'abeille
Dont la voix te conseille ;
Travaille pour jouir,
Sème pour recueillir,
Prépare en ta jeunesse,
De vertus, de sagesse,
Une riche moisson
Pour l'arrière-saison.

PH. ANDRÉ.

23. LE JEUNE RAT

Un jeune rat, de loin, vit une souricière.
" Ah ! voilà donc, dit-il, en s'arrêtant,
Cette machine meurtrière
Dont mon père me parlait tant.
Je n'y toucherai point ; je ne suis pas si bête ;
Je me contenterai seulement de la voir,
Et d'apprendre comme elle est faite :
De tout, dit-on, il faut un peu savoir."
Vers le piège, à ces mots, l'imprudent s'ache-
[mine,
Il rôde autour, il l'examine.
Il aperçoit certain morceau de lard

Qu'un bout de fil retenait avec art.
Il lui trouve très bonne mine.
Bientôt, séduit par ses attraits,
" Je voudrais bien, dit-il, le voir d'un peu [plus près
Mais il faudrait entrer dans la machine,
Et, selon mon papa, je ne ferais pas bien.
Mais pourquoi donc ? Je ne toucherai rien,
Et, dès lors, quel mal puis-je faire ? "
Sur ce propos il entre doucement ;
Il s'approche du lard, qui, toujours plus char- [mant,
L'attire toujours plus : il le flaire ;
Et n'osant pas tout d'abord y toucher,
Il se hasarde à le lécher.
Mais la tentation devient toujours plus forte:
Il y porte légèrement
La dent.
De la ratière, il fait tomber la porte :
Le malheureux se trouve pris.
Il avait cependant promis
De ne jamais toucher la machine traîtresse.
Mais *quand on n'a pas soin de fuir l'occasion,*
On oublie, hélas ! sa promesse,
Et l'on succombe enfin à la tentation.

REYRE.

24. L'AUTOMNE

Voici le riche automne,
Où le bon Dieu nous donne
Tous les fruits les plus beaux.
La grappe s'est mûrie,
Et la pomme rougie
Pend à mille rameaux.

Leur feuille s'est dorée,
Et la terre est parée
Des plus vives couleurs ;
Et dans le fond des plaines,
Les montagnes lointaines
Sont comme des vapeurs.

Les troupeaux des montagnes,
Descendus aux campagnes,
Y paissent lentement ;
Tandis que la charrue,
Avec effort remue
Le sillon qu'elle fend.

Sur l'eau du lac tranquille,
Glisse la barque agile
Du robuste pêcheur ;
Et, parmi la bruyère,

Fuit la perdrix légère
Que poursuit le chasseur.

Le fléau qu'on balance,
Retombant en cadence,
Frappe et foule le grain ;
Et Dieu toujours fidèle,
De sa main paternelle,
Nous donne notre pain.

C'est aussi sa puissance
Qui garde la semence
Qu'on a mise au sillon ;
Tandis que, sur la haie,
Il fait croître la baie
Qui nourrit l'oisillon.

Ainsi notre bon Père
Féconde cette terre,
Et comble tous nos vœux.
Mais qu'est cette richesse
Qu'il nous prépare aux cieux !

MALAN.

25. LA CHUTE DES FEUILLES

De la dépouille de nos bois,
L'automne avait jonché la terre ;

Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.
Triste et mourant à son aurore,
Un jeune malade à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses jeunes ans ;
" Bois que j'aime ! adieu... je succombe !
Votre deuil me prédit mon sort ;
Et, dans chaque feuille qui tombe,
Je vois un présage de mort.
Fatal oracle d'Epidaure,
Tu m'as dit : Les feuilles des bois
A tes yeux jauniront encore,
Mais c'est pour la dernière fois.
L'éternel cyprès t'environne ;
Plus pâle que le pâle automne,
Tu t'inclines vers le tombeau ;
Ta jeunesse sera flétrie
Avant l'herbe de la prairie,
Avant les pampres du coteau !
Et je meurs !... De leur froide haleine,
M'ont touché les sombres autans :
Et j'ai vu, comme une ombre vaine,
S'évanouir mon beau printemps.
Tombe, tombe, feuille éphémère !
Voile aux yeux ce triste chemin ;

Cache, au désespoir de ma mère,
La place où je serai demain."
Il dit, s'éloigne..., et sans retour !
La dernière feuille qui tombe
A signalé son dernier jour.
Sous le chêne on creusa sa tombe ;
Sa mère, peu de temps, hélas !
Visita la pierre isolée,
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul, du bruit de ses pas,
Le silence du mausolée.

MILLEVOYE.

26. PARFUM ET SOUVENIR

As-tu vu la rose brillante
S'ouvrir au souffle du matin,
Et bientôt sa feuille odorante
Du vallon joncher le chemin ?
Le jour fuit sur son aile humide;
Le vent du soir d'un vol rapide
Emporte ces débris épars ;
Mais un parfum révèle encore
La place où, reine d'une aurore,
La rose charmait nos regards.
Ainsi l'espérance éphémère
Vient sourire à notre matin

Et sème, d'une main légère,
L'illusion sur le chemin.
Soudain, les aquilons se lèvent ;
Leurs souffles glacés nous l'enlèvent,
Sans que nous puissions la saisir ;
Mais, comme un parfum salutaire,
Du bien que nous avons su faire
Vit après nous le souvenir.

JULES CANONGE.

27. L'ANGE ET L'ENFANT

Un ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

" Charmant enfant qui me ressembles
Disait-il, oh ! viens avec moi ;
Viens, nous serons heureux ensemble,
La terre est indigne de toi.

" Là, jamais entière allégresse,
L'âme y souffre de ses plaisirs ;
Les airs de joie ont leur tristesse,
Et les voluptés leurs soupirs.

" La crainte est de toutes les fêtes,
Jamais un jour calme et serein,
Du choc des vents et des tempêtes,
N'a garanti le lendemain.

" Eh quoi ! les chagrins, les alarmes,
Viendraient flétrir ton front si pur,
Et, dans l'amertume des larmes,
Se terniraient tes yeux d'azur ?

" Non, non, dans les champs de l'espace
Avec moi tu vas t'envoler ;
La Providence te fait grâce
Des jours que tu devais couler.

" Que personne dans ta demeure
N'obscurcisse ses vêtements :
Qu'on accueille ta dernière heure
Ainsi que tes premiers moments.

" Que les fronts y soient sans nuage,
Que rien n'y révèle un tombeau :
Quand on est pur comme à ton âge,
Le dernier jour est le plus beau."

Et, secouant ses blanches ailes,
L'ange à ces mots a pris l'essor

Vers les demeures éternelles...
Pauvre mère ton fils est mort.

REBOUL.

28. HYMNE DE L'ENFANT A SON RÉVEIL

O Père qu'adore mon père !
Toi qu'on ne nomme qu'à genoux,
Toi dont le nom terrible et doux
Fait courber le front de ma mère !

On dit que ce brillant soleil
N'est qu'un jouet de ta puissance,
Que sous tes pieds il se balance
Comme une lampe de vermeil.

On dit que c'est toi qui fais naître
Les petits oiseaux dans les champs,
Et qui donnes aux petits enfants
Une âme aussi pour te connaître !

On dit que c'est toi qui produis
Les fleurs dont le jardin se pare ;
Et que, sans toi, toujours avare,
Le verger n'aurait point de fruits.

Aux dons que ta bonté mesure,
Tout l'univers est convié ;

Nul insecte n'est oublié
A ce festin de la nature.

Et pour obtenir chaque don
Que chaque jour, tu fais éclore,
A midi, le soir, à l'aurore,
Que faut-il ? prononcer ton nom !

O Dieu ! ma bouche balbutie
Ce nom des anges redouté,
Un enfant même est écouté
Dans le chœur qui te glorifie.

On dit qu'il aime à recevoir
Les vœux présentés par l'enfance,
A cause de cette innocence
Que nous avons sans le savoir.

On dit que leurs humbles louanges
A son oreille montent mieux ;
Que les anges peuplent les cieux
Et que nous ressemblons aux anges.

Ah ! puisqu'il entend de si loin
Les vœux que notre bouche adresse,
Je veux lui demander sans cesse
Ce dont les autres ont besoin.

Mon Dieu, donne l'onde aux fontaines,
Donne la plume aux passereaux,
Et la laine aux petits agneaux,
Et l'ombre et la rosée aux plaines.

Donne au malade la santé,
Au mendiant le pain qu'il pleure,
A l'orphelin une demeure,
Au prisonnier la liberté.

Mets dans mon âme la justice,
Sur mes lèvres la vérité ;
Qu'avec crainte et docilité,
Ta parole en mon nom mûrisse.

Et que ma voix s'élève à toi,
Comme cette douce fumée
Que balance l'urne embaumée,
Dans la main d'enfants comme moi !

LAMARTINE.

29. LE CANADA

Salut, ô ciel de ma patrie !
Salut, ô noble St-Laurent !
Ton nom dans mon âme attendrie
Répand un parfum enivrant.

O Canada, fils de la France,
Qui te couvrit de ses bienfaits,
Toi, notre amour, notre espérance,
Qui pourra t'oublier jamais ?

Sur les plages du Nouv... Monde,
Pareil au phare radieux
Qui guide, sur la mer profonde,
Le nautonnier aventureux,
Tu fais rayonner ta lumière
De tes souvenirs glorieux,
Et tu racontes à la terre
Les grands exploits de nos aïeux.

Dans tes verdoyantes campagnes
Où séjourne le vrai bonheur,
Le canadien a pour compagnes
Les plus saintes vertus du cœur.
Fidèle au culte de ses pères,
De leur exemple, il suit la loi,
Et fuyant les mœurs étrangères,
Il garde sa langue et sa foi.

Heureux qui dévouant sa vie
A la gloire de te servir
Sous ton beau ciel, ô ma patrie,

Peut dire, à son dernier soupir :
O Canada, fils de la France,
Toi qui me couvris de bienfaits,
Toi, mon amour, mon espérance,
Qui pourra t'oublier jamais !

OCT. CRÉMAZIE

39. LA VICTOIRE DE CHATEAUGUAY

La trompette a sonné ; l'éclair luit, l'airain
[gronde ;
Salaberry paraît, la valeur le seconde,
Et trois cents Canadiens qui marchent sur
[ses pas,

Comme lui, d'un air gai, vont braver le trépas.
Huit mille Américains s'avancent d'un air
[sombre ;
Hampton, leur chef, en vain veut compter sur
[leur nombre ;

C'est un nuage affreux qui paraît s'épaissir,
Mais que le fer de Mars doit bientôt éclaircir.
Le héros Canadien, calme quand l'airain tonne,
Vaillant quand il combat, prudent quand il
[ordonne,

A placé ses guerriers, observé son rival.

Il a saisi l'instant et donné le signal.
Sur le nuage épais qui contre lui s'avance,
Aussi prompt que l'éclair, le Canadien s'élance.
Le grand nombre l'arrête... il ne recule pas ;
Il offre sa prière à l'ange des combats,
Implore du Très-Haut le secours invisible ;
Remplit tous ses devoirs et se croit invincible.
Les ennemis confus poussent des hurlements,
Le chef et les soldats font des faux mouve-
[ments.

Salaberry qui voit que son rival hésite,
Dans la horde nombreuse a lancé son élite :
Le nuage s'entr'ouvre ; il en sort mille éclairs ;
La foudre et ses éclats se perdent dans les airs.
Du pâle Américain, la honte se déploie.
Les Canadiens victorieux jettent des cris de
[joie ;
Leur intrépide chef enchaîne le succès,
Et tout l'espoir d'Hampton s'enfuit dans les
[forêts.

J. D. Mermet.

31. L'ÉRABLE

Parti du nord, l'hiver, en frissonnant,
Déroule aux champs son froid manteau de
[neige;

L'arbuste meurt et le hêtre se fend.
Seul au désert, comme un roi sur son siège,
Un arbre encor ose lever son front
Par les frimas, couronné d'un glaçon ;
Cristal immense où brillent scintillantes
D'or et de feu mille aigrettes flottantes,
Flambeau de glace, étincelant la nuit,
Pour diriger le chasseur qui le suit ;
Du Canada, c'est l'érable chéri,
L'arbre sacré, l'arbre de la patrie !

Mais quand Zéphyr amollit les sillons,
Que le printemps reparaît dans la plaine,
Le charme cesse : ils tombent, ces glaçons,
Comme des bals, la parure mondaine
Dont la beauté s'orne tous les hivers.
L'arbre grisâtre échauffé par les airs,
Verse des pleurs, de sa souche entr'ouverte,
Comme un rocher, suinte une écume verte ;
Mais douces pleurs, nectar délicieux,
C'est un breuvage, un mets digne des dieux :
Du Canada c'est l'érable chéri,
L'arbre sacré, l'arbre de la patrie.

L'été s'avance avec ses verts tapis :
Et libre enfin du bourgeon qui la couvre,

En festons verts sur chaque rameau gris,
Comme un trident, une feuille s'entr'ouvre.
L'arbre s'ombrage, épaissit ses rameaux,
Et les dispose en voûtes, en berceaux.
Sur le chasseur, l'émigré qui voyage,
Le paysan, il étend son feuillage.
Dôme serré qui brave tour à tour,
Les vents d'orage et les rayons du jour :
Du Canada c'est l'érable chéri,
L'arbre sacré, l'arbre de la patrie.

L'automne enfin, sur l'aile d'Aquilon
Comme un nuage emporte la feuillée,
Et verse à flots, sur l'humide vallon
Brume, torrent, froid, brouillard et gelée.
L'érable aussi dépouille son orgueil
Et des forêts sait partager le deuil,
Mais en mourant, sa feuille belle encore
Des feux d'Iris et du fard de l'aurore,
Tombe et frémit, en quittant son rameau,
Pour tapisser les sentiers du hameau :
Du Canada c'est l'érable chéri
L'arbre sacré, l'arbre de la patrie.

CHAPITRE XII

INVENTIONS & DÉCOUVERTES

IMPRIMERIE

De tous les arts utiles, l'imprimerie est peut-être celui qui honore le plus le génie et la patience de ses inventeurs. Il n'en est point qui ait plus contribué à la conservation, au développement et au progrès des connaissances humaines.

L'opinion la plus répandue est que l'on doit à Laurent Coster, d'Arlem, les premiers essais faits dans l'art de l'imprimerie. On dit qu'il taillait lui-même ses lettres avec un couteau, en se promenant dans la campagne. Il trouva de même le moyen de faire de l'encre d'imprimerie dont il couvrait ses caractères. La vue d'un pressoir lui fit imaginer la première presse.

Mais on s'accorde plus généralement à attribuer l'invention de l'imprimerie à Jean Guttemberg, de Mayence.

Il vint s'établir à Strasbourg vers l'an 1438, *et c'est là qu'il commença à imprimer avec des caractères mobiles, en bois, dont il fut l'inventeur. Ces premiers essais lui coûtèrent de fortes sommes, de grandes fatigues et lui firent des ennemis ce qui arrive presque toujours aux auteurs des découvertes utiles.*

Il s'associa Jacques Mentel et le célèbre orfèvre de Mayence. C'est ce dernier qui, associé plus tard avec Shœffer, perfectionna l'imprimerie. Au commencement du seizième siècle, la plupart des bons livres d'alors étaient déjà imprimés.

L'ÉCOLE

Chez les peuples anciens comme chez les modernes, le mot école a toujours servi à désigner un endroit où l'on enseigne la science.

Toutes les villes de la Grèce avaient leurs écoles ; ce que l'on enseignait dans chacune d'elles répondait à l'âge de ceux qui y étaient admis. On peut juger de toutes les autres par celle d'Athènes. On conduisait les enfants, dès l'âge le plus tendre, aux

petites écoles, où ils apprenaient à lire, à écrire et à calculer. De ces premières écoles, on passait dans celles où l'on enseignait la grammaire, la poésie et la musique ; ensuite venaient les autres sciences les plus relevées.

Charlemagne fut le premier des rois de France qui établit des écoles publiques dans son royaume. Ce prince, après avoir parcouru les contrées de l'Italie, s'aperçut que ses Francs étaient inférieurs pour la science, aux nations chez lesquelles se conservaient encore quelques restes de l'antique civilisation il prit la résolution de faire renaître, dans ses Etats, le culte des let tres et d'y établir des écoles. Il appela donc des savants étrangers, des chantres, des grammairiens, des mathématiciens, des littérateurs, etc. Le célèbre Alcuin fut de ce nombre. Ce savant était anglais d'origine ; il seconda merveilleusement le roi dans son vaste projet de civilisation.

Charlemagne adressa, à tous les évêques et abbés, une lettre circulaire pour leur prescrire d'établir, dans leurs églises et leurs monastères, des écoles particulières ou publiques ; il fut fidèlement obéi.

On enseignait dans ces écoles la lecture, l'écriture, l'arithmétique et l'art de chanter au lutrin, art qui donnait une grande considération à celui qui le possédait parfaitement. Charlemagne lui-même ne craignait pas de mêler sa voix à celles des chantres. Il avait des entretiens fréquents avec le célèbre Alcuin, tant pour s'éclairer, que pour aviser aux moyens les plus propres à propager l'enseignement dans ses vastes Etats. Ses efforts furent couronnés d'un heureux succès.

LES MOULINS

La réduction du grain en farine s'était d'abord faite avec des pilons dans des mortiers, avant l'introduction des moulins à bras, usage qui paraît être de la plus haute antiquité.

Après leurs conquêtes en Asie, les Romains adoptèrent les moulins à bras ; ils les faisaient tourner par des esclaves. Plus tard, quand ils eurent augmenté la pesanteur des meules, la force des hommes ne suffisant plus à les faire mouvoir, ils y adaptèrent des chevaux ou des ânes. L'expé-

rience des meules, tournées par des animaux, ayant démontré qu'elles rendaient une plus grande quantité de farine, et en moins de temps que les moulins à bras, on jugea qu'une force supérieure à celle des chevaux ajouterait à cette machine un nouveau degré de perfection et de commodité. Ainsi l'on parvint, par différents essais, à y employer la force de l'eau.

Ces moulins étaient déjà en usage chez les Romains du temps d'Auguste. Ils ne furent d'abord construits que sur des ruisseaux ou des canaux et aqueducs des fontaines. L'art n'était pas assez perfectionné pour qu'on risquât de les placer au cours d'eau des fleuves et des grandes rivières. Lorsque la ville de Rome fut assiégée par Vitigés, roi des Goths, comme les moulins à eau étaient dans la campagne, au-delà du camp des ennemis, Bélisaire, qui commandait dans Rome, fit promptement construire, au pied du Janicule, des moulins qui tournaient par la chute des eaux de la décharge des fontaines. Ce secours n'ayant pas suffi à la consommation de la ville, le général hasarda d'en

faire construire sur le Tibre, comme des bateaux au milieu du courant.

De l'Italie, ces moulins ont passé en France, dès le commencement de la monarchie. L'expérience que l'on avait faite de la force de l'eau fit inventer, dans la suite, les moulins à vent.

On prétend que l'usage de ces moulins fut apporté en France et en Angleterre au retour des croisades, vers l'an 1040.

De nos jours, plusieurs inventions précieuses ont contribué au perfectionnement de ces machines d'une nécessité indispensable.

LES LUNETTES

Il paraît que les lunettes, d'une utilité si générale et d'une construction si facile, n'ont pas été connues des anciens peuples. Cette invention est attribuée à un Florentin nommé Salvino degli Armati, mort en 1317. *On en a fait honneur à un dominicain, Alexandre Spina, mort à Pise, en* 1313, *qui sans doute rendit les lunettes communes et d'un facile usage.*

Ce religieux ne s'en occupa que d'après les descriptions vagues qu'on lui fit des essais de Salvino. On peut assigner pour époque à cette découverte l'espace qui s'est écoulé entre 1280 *et* 1300. *Un auteur de ce temps dit qu'en France on s'est servi de lunettes à lire dès* 1363.

On appelle vulgairement "conserves" des lunettes à verres plus ou moins foncés qui ont la propriété d'affaiblir les rayons de lumière et de conserver la vue.

Les lunettes, pour les vues myopes et presbytes, rendent des services si importants qu'on ne saurait assez louer l'inventeur de ces précieux instruments.

Les lunettes d'approche ont été inventées en Hollande, par le fils d'un opticien nommé Jacob Metzu,

Cet ouvrier faisait des lunettes ordinaires. Comme il tenait un jour, d'une main un verre convexe comme sont ceux dont se servent les vieillards, et de l'autre un verre concave, servant à ceux qui ont la vue courte, ce jeune homme ayant mis, par amusement ou par hasard, le verre concave près de son œil et ayant éloigné le verre convexe qu'il tenait

de l'autre main, s'aperçut qu'il voyait à travers ces deux verres, quelques objets éloignés beaucoup plus grands et plus rapprochés qu'il ne les voyait à simple vue. Ce phénomène, le frappa ; il le fit voir à son père, qui sur-le-champ, assembla ces mêmes verres et d'autres semblables dans des tubes de douze à quinze centimètres de long. Voilà quelle fut l'origine des lunettes d'approche. On commença à avoir de ses lunettes à Paris en 1510.

ORGUE

Cet instrument est connu en Europe depuis fort longtemps ; on l'avait inventé en Orient dès les premiers siècles de l'Eglise.

Les deux sons de la flûte et de la lyre avaient pu suffire, dans les temps primitifs ; mais pour remplir la vaste enceinte d'un sanctuaire chrétien il fallait des sons plus puissants et comme un écho de toutes les voix de la nature ; il fallait un instrument à la fois céleste et terrible qui imitât le chant des anges et le mugissement du tonnerre, un instrument dont les milliers de tuyaux formas-

sent comme un orchestre infini. L'orgue est comme le père de la musique moderne, c'est sur son clavier que furent trouvés les premiers secrets de l'harmonie.

Le premier orgue qui a paru en France fut envoyé de Constantinople, au roi Pépin, en 757. C'était un précieux cadeau que lui faisait l'empereur Constantin Copronyme.

Les claviers des orgues au moyen-âge étaient bien informes; les touches, à ce qu'il paraît, n'avaient pas moins de dix centimètres de large, et les soupapes étaient si dures, qu'il fallait jouer de l'instrument avec le poing. L'étendue de ce clavier primitif n'était que d'une octave et demie.

De nos jours, cet instrument est tellement perfectionné, que rien ne semble pouvoir y être ajouté

MONNAIE

Lorsque le métal commença à être introduit dans le commerce, le poids seul et le degré de pureté en déterminaient la valeur. Mais la nécessité de peser, à chaque marché que l'on faisait, la quantité d'or,

d'argent ou autres métaux que l'on donnait en échange, entraînait plusieurs inconvénients auxquels il fallut remédier.

Pour cela, chaque peuple fit imprimer, sur les métaux en circulation, une empreinte qui indiquait la nature, la finesse et le poids. Telle est l'origine de la monnaie. Mais il est bien difficile d'en déterminer l'époque. Les Assyriens paraissent être les premiers qui aient battu monnaie.

On trouve, dans la Genèse, quelques passages indiquant l'usage de fixer la valeur des pièces de métal autrement que par le poids. Moise dit qu'Abimélech donna à Abraham mille pièces d'argent. Il est dit aussi que Joseph fit présent à Benjamin de trois cents pièces d'argent. Sous les Romains, l'art de frapper les monnaies était parvenu à un degré de perfection que l'on peut constater, de nos jours, dans les collections si riches de nos musées.

MONTRE

L'ORIGINE DE CE NOM VIENT DE CE QU'AUTREFOIS ON APPELAIT LE CADRAN DE L'HORLOGE, LA MONTRE DE L'HORLOGE. DANS LES PREMIÈRES HORLOGES PORTATIVES, OU MONTRES DE POCHE, TOUTE LA MACHINE ÉTAIT CACHÉE PAR LA BOITE.

ON LEUR DONNA PROBABLEMENT LE NOM DE CE QUI, SEUL, INDIQUAIT L'HEURE, C'EST-A-DIRE LE CADRAN OU MONTRE.

ON CROIT QUE C'EST SOUS CHARLES-QUINT OU FRANÇOIS Ier QUE L'ON COMMENÇA A FAIRE DES MONTRES.

LES PREMIÈRES FURENT FABRIQUÉES A NUREMBERG, EN L'AN 1500, PAR PIERRE HELE.

ON LES APPELA COMMUNÉMENT ŒUFS DE NUREMBERG PARCE QU'ELLES AVAIENT LA FORME OVALE.

LES PREMIÈRES MONTRES QUI PARURENT EN FRANCE ÉTAIENT VOLUMINEUSES.

ON LES PORTAIT SUR LA POITRINE, SUSPENDUES AU COU PAR UN CORDON.

A B C D E F G H

I J K L M N O P Q

R S T U V W X Y Z

a b c d e f g h i j k l m

n o p q r s t u v w x y z

1 2 3 4 5 6 7 8 9 0

AIMANT

Ce minerai a la propriété d'attirer le fer et de s'attacher à

lui avec une certaine force. On dit que cette propriété de l'aimant fut découverte par un pâtre qui, marchant sur des rochers, s'aperçut que les clous de sa chaussure et le bout ferré de son bâton s'attachaient au sol. L'aimant était autrefois employé en chirurgie ; mais on a reconnu, depuis longtemps l'insuffisance de ses résultats.

On appelle aimant artificiel des morceaux de fer ou d'acier auxquels on a communiqué la propriété de l'aimant ; ces instruments ont la forme d'un fer à cheval. On leur a donné cette propriété en les frottant à un véritable aimant.

BOUSSOLE

Un Napolitain, nommé Flavio Gioja, imagina, en 1302, de mettre en équilibre, sur un pivot, une aiguille aimantée par

un bout. Il plaça le tout dans une boîte, afin que, se balançant librement, cette aiguille suivît la tendance qui la ramène vers le pôle. La boussole était inventée. Elle rend de très-grands services à la navigation, en permettant de diriger la marche d'un vaisseau. La boussole est devenue aussi un instrument très-utile en topographie. La premiere qui fut employée dans la navigation, longtemps avant celle de Flavio Gioja, consistait en une aiguille aimantée que l'on fixait sur une petite nacelle de liege, placée sur l'eau. Mais cette boussole, sujette à l'agitation de la mer, était peu sûre et peu commode ; elle fut mise de côté en 1302.

FER

Ce métal est, sans contredit, le plus utile de tous, il se trouve heureusement le plus répandu dans la nature. Il est très-rare qu'on le rencontre dans le sol à l'état natif, c'est-à-dire, pur et sans être mêlé à quelque substance étrangère. Il s'y trouve ordinairement à l'état de minerai ou combiné avec un autre corps, très-souvent avec l'oxigène. Pour détacher ce corps du minerai, on mêle à celui-ci une certaine quantité de charbon qui s'empare de l'oxigène, lorsqu'on le place avec cette matière dans un haut-fourneau et qu'on

le soumet à une chaleur extrême.

Le fer fondu reste au fond, parce qu'il est plus lourd, et on le coule ensuite dans des moules de sable de diverses formes, ce qui produit les objets en fonte, comme les plaques de cheminée, des chenets, des bombes, des boulets, etc. Pour convertir la fonte en fer, il faut la purifier. On la fond de nouveau; le charbon qu'elle contenait encore, venant à sa surface, est brûlé. On la porte ensuite sous un énorme marteau appelé martinet, dont les coups répétés chassent les matières étrangères au métal. Le fer prend ensuite, sous le martinet ou dans des cylindres, la forme qu'on veut lui donner.

CANON

Les premiers canons ont été appelés bombardes, comme le furent d'abord toutes les armes à feu, à cause de la détonation qui a lieu quand on s'en sert. Les canots furent d'abord des cylindres creux, fortifiés, d'espace en espace, par des cercles de fer. La culasse était terminée par un bouton, et la lumière pla-

cée entre le premier et le second cercle.

En 1546, à la funeste bataille de Crécy, les Anglais durent leur succès à l'usage qu'ils firent alors du canon, contre lequel la valeur des chevaliers français devint inutile.

En France, sous Charles V, on commençait à connaître l'art de fondre les canons. Les premiers furent d'abord peu considérables ; mais, sous le règne de Louis XI,

il en fut fondu un à Tours qui portait de la Bastille, a Charenton. Le second coup d'épreuve tua le fondateur, Jean Mogué.

Depuis quelques années, cette arme a subi diverses modifications qui en rendent les effets plus formidables et en font un terrible engin de destruction. Tous les nouveaux canons se chargent par la culasse. Les plus solides sont en acier, d'autres sont en bronze ou métal composé de cuivre et d'étain.

———o———

CALLIGRAPHIE

Avant la découverte de l'imprimerie l'art de peindre embellissait les copies faites à la main, comme celui du dessin embellit aujourd'hui les ouvrages sortant de nos presses. L'art d'orner les manuscrits se nommait la calligraphie. On se bornait quelquefois à enluminer les lettres, à en varier les couleurs, à faire serpenter, autour des marges des guirlandes de fleurs diversement entrelacées. Mais cet art prenait souvent plus d'étendue et exigeait plus de talent. Si le manuscrit, par exemple, était une histoire décrivant les coutumes, les mœurs d'un siècle, le peintre en miniature venait au secours de l'historien.

———o———

Son pinceau mettait sous les yeux du lecteur les costumes, les inventions des arts, les animaux curieux que la plume de l'écrivain ne pouvait peindre qu'à l'imagination. C'est peut-être dans ces miniatures que l'on trouve l'histoire la plus fidèle de la peinture, de l'architecture, des usages, des coutumes civils et militaires, des meubles, des instruments, etc., qui ont existé avant l'invention de l'imprimerie.

Ces précieux manuscrits sont conservés dans nos musées, dans nos bibliothèques nationales. Quelques-uns sont très beaux et sont estimés à des prix considérables.

———o———

LAMINOIR.

Les laminoirs sont composés de deux cylindres d'acier ou de fonte, dont la surface, unie ou canelée, est extrêmement dure. C'est entre ces cylindres, qui tournent en sens contraire, que l'on fait passer les lames d'or, d'argent, de cuivre ou de fer, pour leur donner la forme qui convient à leur usage.

Cette machine a reçu le nom de laminoir, parce qu'elle réduit en lames, plus ou moins minces, les métaux que l'on soumet à son action. Elle n'a commencé a être connue en France, qu'en l'année 1638, quoiqu'elle fût, depuis longtemps, en usage en Allemagne, d'où elle avait été importée.

ANCE

deux cylin-
urface, unie
. C'est entre
s contraire,
, d'argent,
ner la for-

laminoir,
ou moins
net à son
onnue en
'elle fût,
emagne,

TABLE DES MATIÈRES

		Pages
PRÉFACE		V
INTRODUCTION		1
CHAPITRE PREMIER.—Dieu et la création		5
CHAP. II.	Le Rédempteur	25
CHAP. III.	Obéissance	33
—	Histoire	49
—	Histoire	54
—	L'Héroïsme du dévouement	56
CHAP. IV.	La Charité ou l'amour du prochain	61
—	Histoire	63
—	Autre histoire	68
—	Exemple	72
—	Autre exemple	73
—	Le seigneur Pierre	75
—	L'aumône spirituelle	86
—	Le Catéchisme	87
—	Histoire	89
—	Consoler les affligés	94
—	Histoire	96
—	Le Pardon des injures	98
—	Histoire	100
CHAP. V.	Nécessité de se corriger de ses défauts	103
—	Histoire	104
—	Autre histoire	106
—	" "	107
		109

CHAP. VI. PRINCIPAUX VICES QU'IL FAUT COMBATTRE; l'Orgueil 112
— Sentences et Maximes 115
— L'Humilité 116
— L'Avarice 118
— Histoire 119
— La Générosité; histoire 121
— La Pureté 122
— L'Envie 129
— Histoire 130
— La Gourmandise 131
— Histoire 132
— Autre histoire 133
— La Colère 136
— La Douceur 138
— Exemple 139
— La Paresse 141
— Bon emploi du temps; St-Chs. Borromée. 143
La première Communion 146
— Autre exemple 151
CHAP. VII. Conseils et exemples 156
CHAP. VIII. Fin de l'homme 161
CHAP. IX. CONNAISSANCES UTILES: les Cinq Sens ... 168
— Histoire 172
— Les Larmes 173
— L'Ouie 174
— L'Odorat 176
— Le Goût 177
— Le Toucher 178
— Les Saisons 179
— L'Automne 180
L'Hiver 181
— Le Printemps 182
Division du temps; le Jour 184
— La Nuit 185
Le Sommeil 188
— Le Soleil 189

— La Terre..... 190
— La Lune..... 191
— L'Air 193
— Le Pain..... 193
— Christophe Colomb..... 197
— Le Canada; Jacques-Cartier..... 211
— Champlain..... 217
— Bataille des Plaines d'Abraham..... 223
— Maisonneuve et la fondation de Montréal 226
— L'Instruction..... 233
— Histoire..... 234
— Le Mensonge..... 235
— Histoire..... 236
— Autre histoire..... 238
— La Politesse..... 243
— Exemple..... 245
— La Conscience..... 246
— Exemple..... 248
CHAP. X. MOYENS DE SALUT: La Prière..... 251
— Efficacité de la Prière..... 255
— Autre histoire..... 258
— La dévotion à la sainte Vierge..... 259
— Exemple..... 263
— Saint Joseph..... 264
— Exemple..... 268
CHAP. XI. POÉSIES: Un bon Ange..... 270
— La prière du matin..... 271
— Prière de l'Orphelin..... 272
— Quatrain..... 272
— La Renoncule et l'Oeillet..... 272
— Heureux petits enfants..... 273
— Quatrain..... 273
— Les Nuages..... 274
— Image de la vie..... 275
— Fruit du travail 275
— La Bonté de Dieu..... 276
— Le Singe et la Noix..... 277

— La Guenon, le Singe et la Noix..... 277
— Le Nid de Fauvette..... 278
— Bergeronnette 280
— Le Pinson et la Pie..... 281
— La Mère, l'Enfant et les Sarigues..... 281
— L'Araignée et le Ver-à-soie..... 283
— L'Enfant et le Chat..... 283
— Le Houx..... 284
— Quatrain..... 284
— L'Abeille et l'enfant..... 285
— Le jeune Rat..... 286
— L'Automne..... 288
— La Chute des feuilles..... 289
— Parfum et Souvenir..... 291
— L'Ange et l'Enfant..... 292
— Hymne de l'Enfant à son réveil..... 294
— Le Canada..... 296
— La victoire de Châteauguay..... 298
— L'Erable..... 299
CHAP. XII. Invention et Découvertes: Imprimerie... 302
— L'École..... 303
— Les Moulins..... 305
— Les Lunettes..... 307
— Orgue..... 309
— Monnaie..... 310
— Montre 312

FIN.

..... 277
..... 278
..... 280
..... 281
..... 281
..... 283
..... 283
..... 284
..... 284
..... 285
..... 286
..... 288
..... 289
..... 291
..... 292
..... 294
..... 296
..... 298
..... 299
merie... 302
..... 303
..... 305
..... 307
..... 309
..... 310
..... 312

87

N.L.C. - B.N.C.
3 3286 02764146 9

OUVRAGES CLASSIQUES PUBLIÉS PAR

LES

FRÈRES MARISTES

AU CANADA

1. NOUVEAUX PRINCIPES DE LECTURE.
2. GUIDE DE L'ENFANCE ou premier livre de lecture courante.
3. LIVRE DE LECTURE à l'usage des écoles primaires.
4. ABRÉGÉ DE LA GRAMMAIRE FRANÇAISE et Exercices orthographiques.
5. GRAMMAIRE FRANÇAISE élémentaire suivie de Notions d'étymologie.
6. EXERCICES FRANÇAIS d'Orthographe et de Style : cours moyen.
7. COURS ÉLÉMENTAIRE de style et de composition.
8. " MOYEN de style et de composition.
9. NOTIONS D'HISTOIRE NATURELLE.
10. NOTIONS de PHYSIQUE ET DE CHIMIE.
11. PRÉCIS D'HISTOIRE SAINTE.
12. PREMIÈRES NOTIONS d'Algèbre et de Géométrie pratique.
13. COURS ÉLÉMENTAIRE de Tenue des Livres et de Commerce.
14. COURS COMPLET de Tenue des Livres et de Commerce.
15. EXERCICE DE CALCUL.